

Georges OZANEAUX

LETTRES SUR LA SUISSE
(1820)

publiées

avec une introduction et des notes

par Jean-Daniel CANDAU

Avec vingt-sept dessins inédits de l'auteur

Photos : Jean-Marc Biner, Sion

INTRODUCTION

Le voyage en Suisse de Georges Ozaneaux est celui d'un jeune intellectuel français à l'aube du Romantisme.

Né à Paris le 6 avril 1795, Jean-Georges Ozaneaux fit, sous l'Empire, de brillantes études. Au concours d'entrée de l'Ecole normale supérieure (1812), il fut reçu premier — sur 4.000 — et le Grand Maître de l'Université, Louis de Fontanes en personne, le couronna dans l'amphithéâtre de l'Institut¹. Dès sa sortie de l'Ecole, en janvier 1814, il était nommé maître d'études au Lycée Napoléon.

La Restauration n'interrompt nullement les heureux débuts de cette carrière professorale : le 20 mars 1815, Ozaneaux devenait suppléant de troisième au Lycée Charlemagne. En novembre 1817, à la suite d'un appel de Royer-Collard, il prenait le chemin de l'Alsace en qualité de professeur de rhétorique au Collège de Colmar.

S'il eut quelque peine à se faire au « paracoin » alsacien, Georges Ozaneaux, dans ce nouveau poste, ne tarda pas à donner sa mesure. Lié d'amitié avec le préfet du Haut-Rhin, comte de Castéja, il obtint bientôt que les études historiques fussent introduites officiellement au programme de l'école. Puis il restaura l'enseignement du grec — et, en automne 1820, organisa celui de la philosophie. Ces initiatives contribuèrent au redressement du Collège de Colmar : à son arrivée en 1817, l'établissement comptait 77 élèves, quatre ans plus tard, en 1821, on en dénombrait 245. Bien que son recteur eût déclaré que « sa perte serait fatale à la prospérité du collège », Georges Ozaneaux fut rappelé

¹ C'est ce qu'Ozaneaux lui-même déclare dans ses *Mémoires* — qu'il comença de rédiger en janvier 1833.

Restés inachevés (puisque'ils s'arrêtent au 13 novembre 1812, date de l'entrée d'Ozaneaux à l'Ecole normale), ces *Mémoires* ont été publiés en 1964 par M. Lucien Ozaneaux, dans un recueil multigraphié de 76 pages non numérotées, qui contient également une généalogie de la famille Ozaneaux, la notice de Louis Spach sur J.-G. Ozaneaux (L. Spach, *Les professeurs français en Alsace : George [sic] Ozaneaux*, dans *Revue d'Alsace*, 2^e série, 3^e année, 1862, pp. 497-522), ainsi qu'un poème intitulé « Ma vieille bergère » (18 février 1850).

de Colmar en 1821 et réintégra, à Paris, le Lycée Charlemagne, en qualité de professeur suppléant, puis titulaire — avant de passer, en 1826, à Louis-le-Grand.

Dès lors, les succès de sa carrière furent rapides : en 1830, il était nommé recteur de l'Académie de Bourges. Il passa bientôt à celle de Clermont, puis de Toulouse. En 1835, il devenait inspecteur de l'Académie de Paris — en 1837 enfin, inspecteur général de l'Université.

Siégeant également au Conseil supérieur de l'instruction, officier de la Légion d'honneur, Georges Ozaneaux touchait au faite d'une brillante carrière, dont la fin cependant était proche : frappé d'apoplexie au cours d'une tournée d'inspection dans le Midi, il dut prendre sa retraite en mars 1852 et mourut à Paris, âgé de 57 ans, le 10 août de la même année².

Son activité pédagogique, quelque intense qu'elle ait été, n'empêcha pas Georges Ozaneaux de se livrer à des travaux littéraires — et dans deux genres assez différents. Pour les élèves des écoles et des lycées, il rédigea plusieurs ouvrages et livres d'études qui demeurèrent longtemps en usage : son manuel d'Histoire de France fut réédité huit fois, de 1846 à 1880.

Mais ce disciple de Clio était aussi un adepte de Melpomène. Il n'écrivit pas moins de quatre tragédies en vers : *Le Dernier Jour de Missolonghi*, représenté à l'Odéon en 1828, *Lapérouse* (1829), *Le Nègre*, joué au Théâtre Français en 1830, *Timour et Bayajed* (1839). Auteur d'une « chronique en vers » sur *La Mission de Jeanne d'Arc* (1835), Ozaneaux aida d'autre part le vaudeviliste Thomas Sauvage, qui était de ses amis, à composer des « mélodrames » pour les théâtres de l'Odéon, de la Gaîté ou de la Porte Saint-Martin.

Cette abondante production lui valut des succès d'estime, mais aussi des déboires. Passé la cinquantaine, il semble d'ailleurs qu'Ozaneaux ait senti que cette partie de son œuvre ne lui survivrait pas : quand il en fit paraître un recueil général en trois volumes in-8° (1849), il lui donna le titre significatif d'*Erreurs poétiques*.

Ainsi qu'il arrive souvent, ce furent les écrits que l'auteur ne destinait pas à la publication, ni même à la publicité, qui sauvèrent son nom de l'oubli.

Pendant la première année de son séjour en Alsace, Georges Ozaneaux écrivit à sa mère, Mme Jean-Baptiste Ozaneaux née Thibert, de longues lettres pleines de détails sur sa nouvelle

² Ces renseignements biographiques sont tirés de la notice, déjà mentionnée, de l'archiviste Louis Spach ainsi que de l'introduction du professeur Jules Joachim au volume cité ci-après, note 3.

existence. Cette correspondance, qui présente un tableau pittoresque et vivant de la société de Colmar au début de la Restauration, a fait l'objet en 1929 d'une intéressante publication³.

D'autre part, profitant des vacances de l'année 1820, le jeune professeur de rhétorique du Collège de Colmar fit en Suisse une excursion d'un mois, dont il rédigea, au jour le jour, une relation — non pas sous forme de journal, mais sous forme de lettres. Ainsi qu'il l'indiquait un peu plus tard à la jeune fille qui devait devenir sa femme⁴, ces Lettres sur la Suisse « sont telles que je les écrivais, chaque soir de mon voyage, en arrivant au gîte et en attendant le souper. Ce sont moins des détails sur la Suisse, que le récit journalier des impressions que je ressentais et dont je voulais confesser le souvenir. La personne à qui elles sont adressées n'est qu'une personne imaginaire qui, comme toi, se serait intéressée à toutes mes pensées. Il me fallait cette supposition pour donner une forme à mes notes que peut-être je n'aurais pas eu la patience de continuer, si je ne m'étais supposé un motif ».

Cependant Ozaneaux n'avait pas fait son tour de Suisse en solitaire. Il était accompagné d'un de ses élèves du Collège de Colmar — qu'il nomme simplement « Verny » (cf. p. 125). Louis Spach, qui fut également l'un des familiers du professeur de Colmar (avant de devenir archiviste du Bas-Rhin), a laissé un témoignage intéressant sur ce disciple favori d'Ozaneaux. « Cet élève se nommait Edouard Verny, a-t-il écrit⁵ ; il était de huit ou neuf ans plus jeune que le professeur, mais malgré cette différence d'âge si considérable au début de la vie, on vit bientôt s'établir une fraternelle intimité entre ce disciple précoce et l'intelligent interprète de Racine. Et si le maître venu de l'autre côté des Vosges avait été pour l'adolescent, fils d'un père français et d'une mère allemande, un directeur d'études inappréciable, ce fut pour le coup l'élève qui devint pour son « vieil ami » un révélateur. Verny eut le bonheur d'initier Ozaneaux dans l'œuvre de Schiller ; il lui fit la traduction interlinéaire de Don Carlos ; il traduisit pour lui les plus belles odes de Klopstock et les récits

³ Georges Ozaneaux, *La Vie à Colmar sous la Restauration. Lettres de 1817 à 1820*, publiées par Jules Joachim, professeur au Lycée de Colmar. (Paris), Paul Hartmann, 1929, 200 p. in-8° (Bibliothèque de la Revue d'Alsace).

⁴ Lucie Sproit, que J.-G. Ozaneaux épousa en 1823 et dont il eut trois enfants.

Dans cette missive d'accompagnement et de présentation, Ozaneaux déclarait encore, à propos de ses « Lettres sur la Suisse » : « Je laisse à ta discrétion à décider si tu peux en faire part à quelqu'un. Je n'aime pas qu'on me lise, encore moins qu'on me dise que l'on m'a lu. Mais j'approuve tout ce que tu feras. Surtout qu'elles soient bien soignées. Fort peu de personnes les ont lues, parce que je n'ai jamais eu ni n'aurai jamais l'envie de les copier et que j'y tiens singulièrement... » (12 octobre 1822).

⁵ L. Spach, *op. cit.*, pp. 498-499.

des batailles libératrices de l'Helvétie, empruntées aux pages immortelles de Jean de Müller. »

Ce texte permet du même coup de situer dans sa vraie perspective le voyage en Suisse d'Ozaneaux et de Verny, en éclairant du dedans l'état d'esprit des deux voyageurs. Dans les écoles de Paris, Ozaneaux s'était nourri des grands classiques français : les citations de Racine naissent tout naturellement sous sa plume et « lorsque de sa belle voix sonore, il déclamait les admirables vers de l'Iphigénie, raconte encore Louis Spach⁶, on sentait une communication électrique s'établir entre lui et ses auditeurs ». Mais c'est une certaine exaltation, on le voit, que ce contemporain de Lamartine et de Vigny demandait à Racine. Comme celle de toute sa génération, sa sensibilité s'était formée à la lecture de J.-J. Rousseau, de Salomon Gessner et des « préromantiques ».

Le voyage en Suisse prend dès lors figure de pèlerinage aux sources. Ce ne sont point les glaciers ni les curiosités naturelles qui attirent les deux touristes venus de Colmar, ni même les monuments remarquables du passé : ce sont les paysages attendrissants de la Nouvelle Héloïse et les sites sauvages où se déroule l'épopée de Tell. Ozaneaux, qui avait déjà fait le voyage de Montmorency (cf. p. 161), vient voir maintenant le pays de Julie et de Saint-Preux ; il vient retrouver l'enchantement des Idylles de Gessner et revivre sur place les scènes héroïques du drame de Schiller. Son itinéraire passera donc par Genève et Clarens, par Altdorf et le lac des Quatre-Cantons, par l'Albis et Zurich.

La Suisse idéale qu'il recherche (le fait n'est point unique), Ozaneaux la découvrira sans peine. N'était-il pas convaincu d'avance ? « Je suis dans un monde enchanté, écrit-il à sa mère au début de son voyage, il me semble que je fais un rêve »⁷. Après l'émerveillement de la Côte, Clarens, il est vrai, le décevra et le Valais lui paraîtra, par moments, ennuyeux. Mais le mythe de l'Helvétie heureuse et héroïque va resurgir en plein à la première occasion. C'est au Pont du Diable qu'Ozaneaux reçoit le « grand choc » : le spectacle nocturne de la gorge des Schoellenen le bouleverse — et va même l'impressionner à tel point qu'à son retour, il composera un petit roman intitulé « Le Pont du Diable, nouvelle suisse », dont il donnera lecture, le 22 décembre 1820, devant la Société littéraire de Colmar⁸ et qui s'ouvre par cette

⁶ Ibidem, p. 498.

⁷ La Vie à Colmar sous la Restauration, op. cit., p. 172 (lettre écrite de Genève, le 5 septembre 1820).

⁸ Le manuscrit autographe de cette nouvelle, qui compte 31 fol. (soit 62 pages), s'est également conservé dans la famille et appartient présentement à M. Lucien Ozaneaux.



Georges Ozaneaux. Autoportrait, 1815.

lyrique envolée : « Suisse, je te salue ! Je te dois mes derniers jours de bonheur ! Je te consacre mon premier ouvrage. Sol natal de la Liberté, terre des grands souvenirs, je ne chanterai point tes héros : il n'est permis qu'à la voix sublime de Schiller de faire retentir le nom de Tell sur les monts sauvages de l'Underwald... » Mais l'enthousiasme, chez Ozaneaux, n'a pas attendu que s'opère le mirage du souvenir pour s'exprimer. Sitôt franchi le Pont du Diable, au soir de son arrivée à Schwyz, le jeune professeur de Colmar paie à l'« helvétisme » son tribut en une éloquente page où les thèmes hérités de l'âge des Lumières se mêlent indissolublement aux images inspirées de l'œuvre de Schiller. Tout cela sans préjudice de son admiration pour Napoléon.

Si le récit de Georges Ozaneaux, par sa totale sincérité, constitue un intéressant témoignage sur l'état de la sensibilité à l'aube du Romantisme, il n'est pas sans valeur non plus pour la connaissance des lieux et des mœurs. Ce naïf narrateur se laisse aller parfois à la rêverie (cf. p. 101), mais jamais à l'élucubration. Il est en outre exempt de cette tare héréditaire des voyageurs qu'est la manie de la compilation. Assurément, Ozaneaux a lu — et peut-être emporté avec lui — les fameuses Lettres sur la Suisse de William Coxe, mais il les cite plutôt pour les contredire que pour les paraphraser : en bon patriote français qu'il est, il trouve d'ailleurs un malin plaisir à prendre l'illustre Anglais en défaut. Au demeurant, Ozaneaux décrit ce qu'il voit et non ce qu'il sait — et si son regard de myope manque parfois d'envergure, il découvre en revanche des détails qui échappent d'ordinaire aux touristes.

Dans cet ouvrage de jeunesse, on s'en apercevra, le style du futur inspecteur de l'Université est encore assez pauvre et l'on n'y trouve pas toujours les prémices de ce « talent lyrique, didactique et descriptif » que Louis Spach reconnaissait à son ancien maître. La spontanéité, la fraîcheur remplacent ici le brillant.

Ce qui ajoute pourtant — et singulièrement — à l'attrait de la relation d'Ozaneaux, c'est qu'elle s'accompagne d'une illustration originale. Le narrateur était aussi dessinateur. Il avait emporté dans son sac un de ces albums dont la mode allait se développer avec celle du tourisme. Lorsque un paysage le frappait particulièrement, il s'arrêtait au bord du chemin et sortait ses crayons. Cet album s'est heureusement conservé. Garni d'un « cartonnage romantique » rouge-brique (aujourd'hui passablement fatigué), il compte 92 feuilles de 210 sur 165 millimètres. Le dernier tiers du volume est resté blanc ; les pages utilisées se divisent en deux groupes : on trouve d'abord une trentaine de « vues » de paysages suisses dont plusieurs sont restées à l'état d'ébauches — puis une série de trente-deux « scènes », croquis anecdotiques, en général plus petits que les « vues » mais qui

tous sont achevés et encadrés d'un léger filet noir. La répartition des dessins selon ces deux genres ne s'est d'ailleurs pas faite de façon rigoureuse : on rencontre au milieu des « vues » la scène de la tempête sur le lac de Lucerne et, inversement, la perspective du glacier du Rhône figure parmi les « scènes ». La plupart des dessins de la première série et tous ceux de la seconde sont accompagnés de légendes autographes écrites au crayon⁹.

Ces dessins sont évidemment l'œuvre d'un amateur et leur intérêt documentaire l'emporte de beaucoup sur leur valeur artistique. Ils ont en général les mêmes qualités et les mêmes défauts que le style de l'auteur : quelque gaucherie, peu de « souffle » — mais une constante sincérité et une abondance de détails précis et curieux. Les croquis et les paysages suisses d'Ozaneaux, pour être vus au travers d'épaisses lunettes, n'en sont pas moins d'une remarquable fidélité.

Récit et dessins étaient demeurés entièrement inédits : ils paraissent ici pour la première fois. Le texte reproduit, sans coupures, celui du manuscrit original et autographe des Lettres sur la Suisse, qui se compose de 37 feuillets (soit 148 pages) de petit format (125 sur 200-205 millimètres) dont l'écriture très régulière ne présente aucune difficulté de déchiffrement¹⁰. Pour la commodité du lecteur, l'orthographe et la ponctuation ont été systématiquement modernisées et les abréviations résolues (sauf dans un cas douteux). La signature « G. Oz. » ou « G. Ozaneaux » qui figurait au bas de chaque lettre n'a pas été reproduite. Ces principes d'édition n'ont entraîné qu'un nombre restreint de modifications — d'autant plus que nous avons tenu à conserver aux noms propres leur graphie originale (quitte à donner en note leur forme actuelle).

Quant aux dessins, il n'était pas possible de les reproduire tous et tous d'ailleurs ne le méritaient pas. Nous avons donc choisi pour la publication les plus significatifs, les plus amusants, les plus réussis — espérant offrir ainsi au lecteur un ensemble à la fois instructif et plaisant.

Qu'il nous soit permis en terminant de remercier très vivement M. Lucien Ozaneaux, qui nous a communiqué avec une parfaite obligeance les lettres et les dessins de son arrière-grand-

⁹ On en trouvera l'inventaire complet en appendice. Ozaneaux recopia plus tard certains de ses dessins sur des feuilles séparées en les rehaussant à l'encre. C'est ainsi que l'on conserve sous cadre, aujourd'hui encore, dans la famille Ozaneaux, des vues du Lac de Genève, de Clarens, de Laufenburg, de Säckingen, etc.

¹⁰ Le papier tantôt blanc tantôt bleuté de ce manuscrit porte des filigranes divers, où figure, mais une seule fois, la date de 1815.

père et qui nous a autorisé à les publier — ainsi que M. André Donnet, archiviste du Valais, qui a bien voulu prendre ce travail sous sa protection et qui l'a fait bénéficier de son expérience d'éditeur et de son érudition de savant.

Jean-Daniel CANDAU

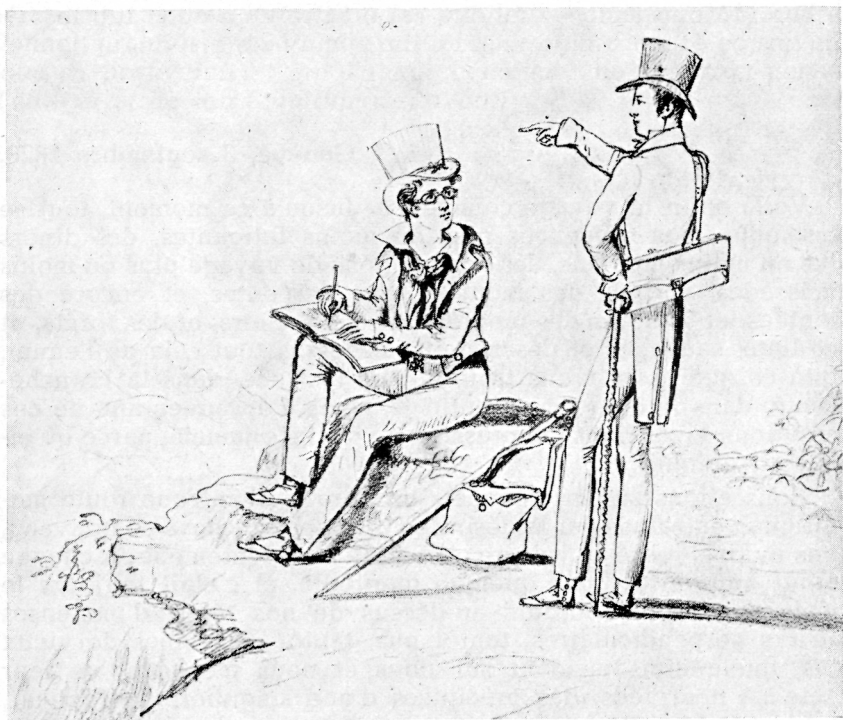
Genève, 3 septembre 1820.

Voilà enfin le voyage commencé. Jusqu'à ce moment, tout se ressemble : des diligences plus ou moins fatigantes, des dîners plus ou moins mauvais, des compagnons de voyage plus ou moins maussades, et puis des montées, des descentes, et encore des montées, et toujours des montées, et des rochers, et des forêts, et des lieux sauvages et déserts, et par-dessus tout cela de l'ennui, voilà ce que nous avons trouvé dans l'Alsace, dans la Franche-Comté, dans le Jura ; mais enfin je viens d'éprouver une de ces sensations vives dont l'impression ne s'efface jamais, parce qu'elles sont uniques.

Nous étions sur les sommets du Jura, suivant une route magnifique : entraînés par le désir de voir quelque chose de nouveau, nous avions quitté la voiture, qui allait trop lentement ; à chaque détour nous attendions quelque merveille, et c'était toujours le même spectacle. Toujours au-dessus de nos têtes, d'immenses rochers perpendiculaires, tantôt nus, tantôt couronnés de vieux pins, quelquefois pendant sur nous et nous menaçant de leur chute ; à nos pieds, des précipices d'une singulière profondeur, et de longues vallées ; devant et derrière nous, des forêts si touffues et si vastes, qu'il était difficile d'imaginer comment on avait pu y passer, comment on y trouverait une route. Fatigués de la marche et de la monotonie de ces tableaux, nous ne levions plus les yeux que pour regarder tristement les grands nuages pluvieux qui allaient sans doute nous priver de la belle perspective que nous attendions. Tout à coup, à un détour brusque, le Jura cesse, les nuages disparaissent, un ciel magnifique se déploie, et le tableau le plus magique s'étend comme par enchantement devant nous.

Il faut avoir vu cet étonnant panorama pour en concevoir toute la beauté, et la description la plus exacte n'en peut donner qu'une idée bien imparfaite, parce qu'on ne peut aller que détail à détail, et que c'est l'ensemble, le coup d'œil général qui transporte et qui ravit d'admiration.

Les sommets du Jura, sur lesquels on se trouve, descendent perpendiculairement, et l'on suit avec une sorte d'effroi les sinuosités de cette belle route, qui semble se précipiter au milieu des pins dont on ne voit que les têtes pointues. Le pays de Vaud, le lac de Genève, Genève, toutes les villes du canton, toutes les contrées de la France qui l'avoisinent, le Chablais et ses vastes rochers, les monts de la Savoie, les Alpes, et l'énorme Mont-Blanc, tout paraît à la fois. Dans le premier moment, on ne voit rien, on ne dit



« Les voyageurs » : Georges Ozaneaux et son ami Edouard Verny

rien, je dirais presque qu'on ne sent rien ; du moins il est impossible de réfléchir sur ce qu'on éprouve : on est immobile et l'on contemple longtemps. Enfin le premier objet qui appelle les regards, c'est ce beau lac qui s'étend de droite à gauche, et dont les eaux pures réfléchissent l'azur du ciel ; on distingue quelques voiles qui le parcourent au loin ; une petite ligne blanche semble le prolonger vers la France : c'est le Rhône qui en sort après l'avoir traversé dans toute sa longueur. Là est Genève, qui ne paraît dans cet immense tableau qu'un très petit amas de maisonnettes. Les villes du pays de Vaud sont aux bords du lac comme de petits points blancs, perdus dans un océan de verdure. Bien loin vers la gauche, l'œil s'enfonce, en glissant sur les eaux, dans les profondeurs du Valais, dont les glaciers paraissent à peine, ou plutôt se devinent au milieu des brouillards ; à droite au contraire, des collines ou des montagnes moins élevées laissent pénétrer bien avant dans l'intérieur de la France. On se dit : « Là est Lyon », et on croit le voir, tant l'horizon est éloigné. Mais la plus étonnante partie de cette vue admirable, c'est le fond du

tableau : c'est ce long rempart de montagnes de Savoie, entassées les unes sur les autres, présentant les formes les plus bizarres, et dominées par les sommets blancs des Alpes. Un léger rideau de nuages, reposant sur les montagnes, nous cachait un peu ces beaux glaciers, qui n'apparaissaient que par intervalles, réfléchissant par leur blancheur éclatante les rayons du soleil, plus vivement que les nuages les plus éclairés. Un seul s'élevait au-dessus de tous les nuages, et semblait les défier de l'atteindre : lui-même nous paraissait d'abord un nuage, et nous ne pouvions croire à cette prodigieuse hauteur ; mais bientôt son immobilité, ses neiges éternelles, ses formes singulières nous ont détrompés, et nous avons salué le Mont-Blanc, le Géant des montagnes d'Europe. Alors on ne regarde plus que lui ; il effraye l'imagination, mais il la subjugue, et l'on n'entend plus rien, on ne voit plus rien autre chose, on est muet de surprise, d'admiration, on s'attriste de sa faiblesse, de sa nullité au milieu de ces gigantesques merveilles, on s'humilie devant tant de beautés, et pourtant on est fier de les sentir.

Je ne te dis rien de Ferney, où nous avons passé, parce que nous y retournerons. J'ai salué en passant l'auteur de « Zaïre » ; mais j'avoue qu'après l'impression profonde que je venais d'éprouver, fatigué des douleurs physiques qu'elle m'avait causées, le nom du plus grand génie ne pouvait plus rien sur moi.

Adieu. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Genève, 5 septembre 1820.

Je renonce à une vue superbe pour t'écrire ; ne m'en sache pas gré, au contraire : c'est te priver volontairement d'une description qui t'aurait sans doute fait plaisir ; car on nous promettait dans un seul tableau Genève, le Mont-Blanc, le Rhône, l'Arve, le Jura ; déjà mes crayons étaient taillés, mais je suis tellement fatigué de marche, d'admiration et de dessin, qu'il faut se résigner à cette privation. J'arrive de Ferney, et je pars demain. Je vais à quatre heures du matin saluer Genève pour la dernière fois.

En arrivant avant-hier dans cette ville, nous avons rencontré un tel concours d'étrangers et surtout d'Anglais, qu'après avoir erré longtemps d'auberge en auberge, nous n'avons trouvé qu'une chambre détestable dans la plus détestable des hôtelleries. Mais comme nous ne venons pas ici pour voir des chambres, nous avons dormi tant bien que mal sur d'inflexibles matelas, et du matin au soir nous avons couru, passant tous nos jours dans la campagne de Genève, et toutes nos nuits dans les plaines d'Alsace.

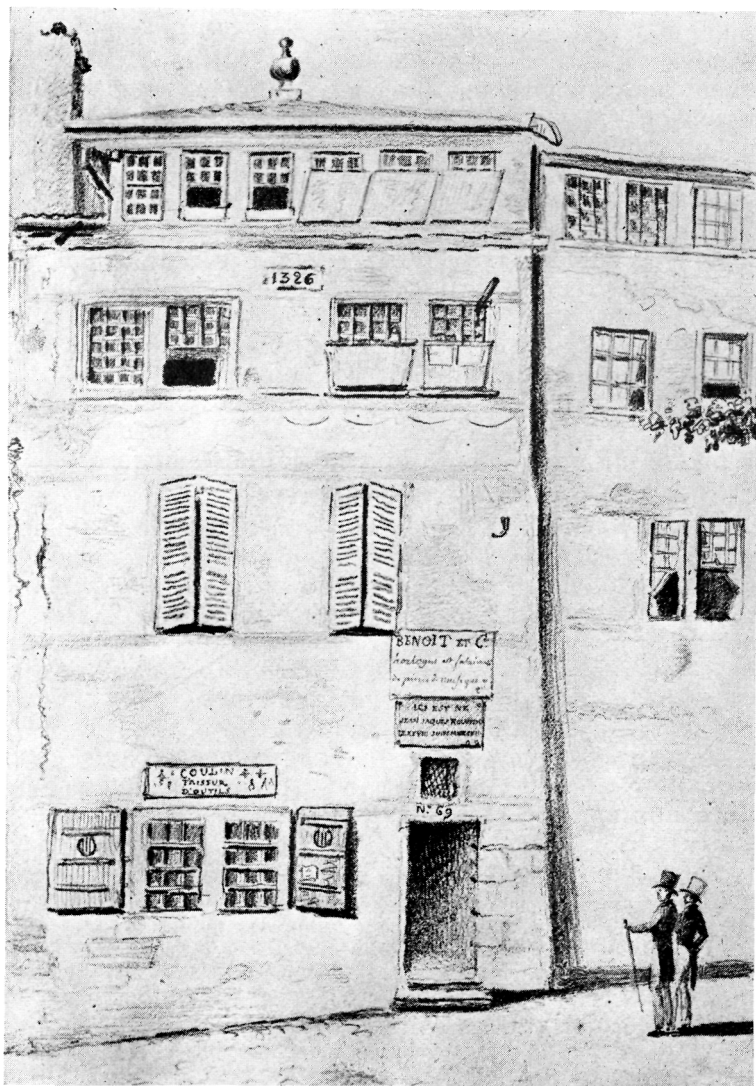
Genève a 23 000 âmes de population ; ce n'est pas une belle ville, quoique sans parler de sa situation, qui est admirable, elle

se présente magnifiquement de tous côtés. Bâtie sur une colline, au bord du lac, elle n'offre à chaque instant que de singulières inégalités de terrain. Il y a des rues dont la pente est vraiment incroyable. Les maisons y sont extrêmement élevées, presque partout, comme à Paris, ce qui lui donne un air un peu sombre. A cela se joint, dans les quartiers marchands, la plus bizarre des constructions¹ : figure-toi des rues qui en font trois, par le moyen de deux rangs d'énormes charpentes, qui s'élevant jusqu'au faite des maisons, soutiennent des voûtes sous lesquelles sont abritées des baraques qu'on appelle boutiques. Ces boutiques divisent les plus belles rues, et déparent par leur voisinage les plus belles constructions. Les Genevois ne peuvent se résoudre à abattre ces horribles charpentes, dont l'entretien est pourtant fort dispendieux pour les propriétaires. Deux raisons s'opposent à cette innovation utile : la première, fondée apparemment sur ce qu'ils n'aiment pas à porter des parapluies, est que dans les plus mauvais temps on est toujours à l'abri dans les deux rues latérales ; on pourrait répondre à ce motif que dans les plus beaux temps ils ne voient pas le ciel dans leurs appartements ; mais la seconde raison est péremptoire dans tout pays, c'est qu'il ne faut jamais faire une chose qui ne s'est pas encore faite².

Genève a de beaux édifices, et surtout de magnifiques promenades, belles non seulement par l'aspect des glaciers, du lac, du pays de Vaud, mais aussi par elles-mêmes. Mais dans ce moment-ci cette ville est insupportable pour les étrangers : on est trompé par les marchands, empoisonné par les aubergistes, coudoyé par des gens de tout pays, étourdi par le fracas des voitures, importuné par des milliers de ces gens officieux, qui sont toujours si respectueux avant le service, si grossiers et si mécontents après, sans que leur bouderie prouve le moins du monde contre la générosité des voyageurs. Il me tarde pour cela de l'avoir quittée. Mais s'il est un lieu dans le monde où il serait à désirer d'être heureux et de passer sa vie, c'est auprès de cette ville, dans ses environs enchantés. Tout ce que la nature peut offrir de plus varié et de plus délicieux s'y présente, et l'art n'a rien à faire pour créer à l'homme un séjour. Aussi que de maisons charmantes bordent le lac et couvrent les coteaux d'alentour ! Comme on doit être bien sur ces terrasses de verdure, au bas desquelles viennent si doucement expirer les flots du lac ! Quel plaisir de naviguer mollement dans ces jolies gondoles au soleil couchant, en fredonnant à deux voix quelque barcarolle, en murmurant quelque romance ! Un vent léger enfle la voile, les derniers feux du jour

¹ Les dômes.

² Quatre ans plus tard, cependant, les dômes commençaient à être abattus ; en 1837, ils étaient pratiquement tous détruits. Cf. Louis Blondel, *Un aspect caractéristique de l'architecture de Genève : les dômes*, dans *Genava*, n. s., t. XIII (1965), pp. 49-57.



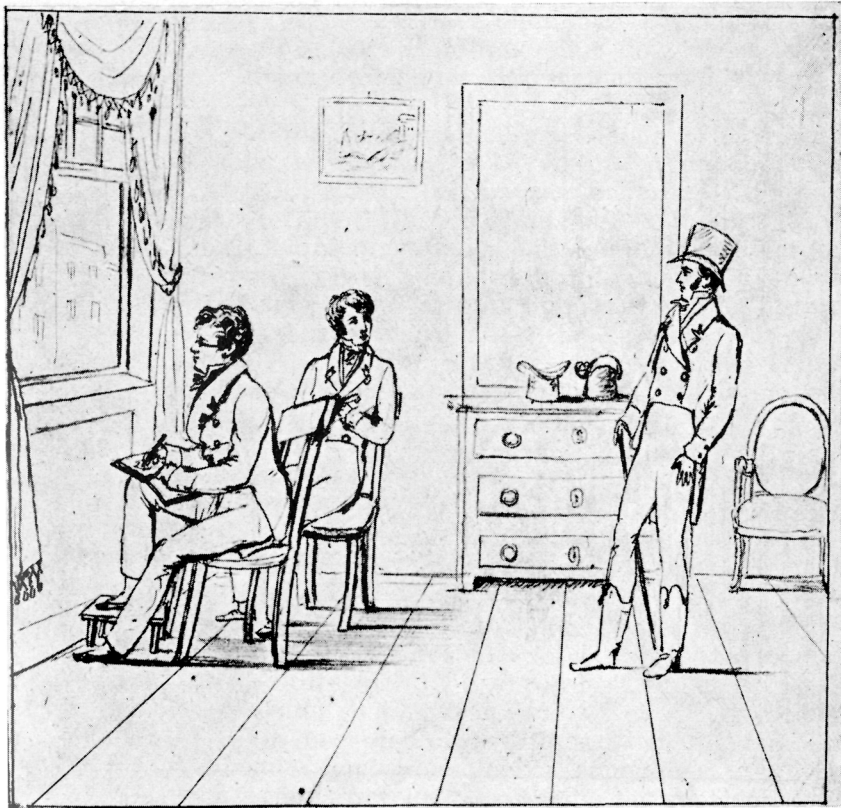
« Maison de J. J. Rousseau, à Genève »
(5 septembre 1820)

étincellent dans les eaux, la vague blanchit sous les coups cadencés de la rame, l'œil ne peut deviner la ligne de l'horizon au milieu du mélange confus des eaux, du ciel et des monts lointains ; là, Genève s'élève en amphithéâtre, et ses hauts bâtiments se détachent majestueusement sur les noirs rochers d'alentour ; ici, au-dessus de ce riant coteau de Cologny, on pénètre dans un dédale de montagnes, et de sommets en sommets, on s'arrête, stupéfait, aux glaces éternelles du Mont-Blanc. Le soleil a disparu derrière les sapins du Jura, l'ombre se répand sur les plaines, sur les coteaux, sur les montagnes, et le Mont-Blanc, encore tout rayonnant de lumière, réfléchit une teinte rose de l'éclat le plus pur. Le silence règne, on n'entend plus que les flots du Rhône qui se précipite avec fracas dans les rues de Genève, tout fier d'avoir traversé ces ondes étrangères sans y mêler les siennes³. On rentre, rempli des plus délicieuses sensations, heureux d'avoir eu quelqu'un qui les partage, car les plus vives, les plus séduisantes, sont tristes quand on est seul ; et plus un spectacle est beau, plus il afflige quand on ne peut le faire admirer.

Nous passions dans un vilain quartier de Genève, nos regards se portent sur une maison hideuse, qui défigure une laide rue. Nous lisons ces mots sur la porte : *Ici est né Jean Jacques Rousseau*, et aussitôt nous ne voyons plus rien à Genève que cette maison⁴. Mais ce n'est pas tout de la voir, il faut la voir longtemps, il faut la montrer. Comment se poster avec des crayons au milieu d'une rue, dans une foule de gens qui croient qu'il n'y a dans tous les noms que des syllabes ? Heureuse idée ! Un cabaret obscur est en face ; la honte ne tue pas, et ce n'est pas un petit verre de mauvaise eau-de-vie qui empoisonne. Nous entrons ; mais on ne voit rien : la porte est trop basse. Qui est-ce qui demeure au premier étage ? — Des dames... — Ne pourrait-on pas

³ Ozaneaux se fait ici l'écho d'une ancienne légende, cent fois répétée et cent fois réfutée par les vieux auteurs. L'un des guides les plus répandus du XVII^e siècle, par exemple, y fait allusion en ces termes : « Le Rhosne se rend dans le lac et coule par dessus sans confondre ses eaux rapides avec les dormantes du lac » ([Claude de Varennes], *Le Voyage de France*, 1^{re} éd., 1639).

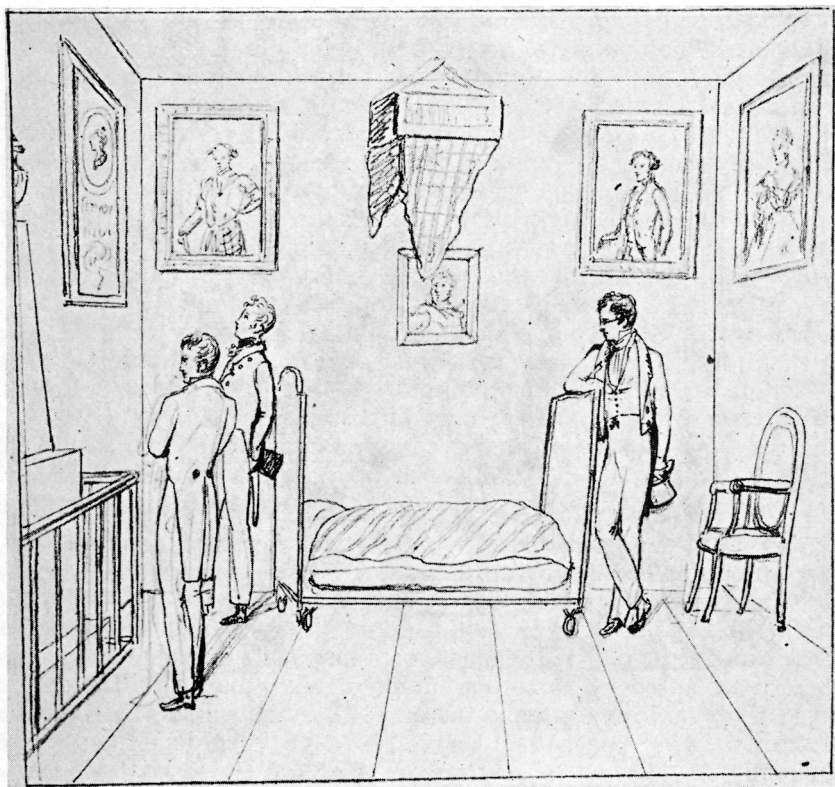
⁴ Sise à la rue de Chevelu (act. rue Rousseau), dans le quartier populaire de Saint-Gervais, cette maison attira, pendant près d'un demi-siècle, les voyageurs et les disciples de Jean-Jacques. Stendhal y fit plus d'un pèlerinage : « J'ai vu bien souvent, écrit-il dans ses *Mémoires d'un touriste*, la petite chambre à solives saillantes où Jean-Jacques Rousseau est né, et une fois je l'ai trouvée occupée par un pauvre ouvrier horloger qui avait une mauvaise édition des œuvres de Rousseau et les comprenait » (cf. Alexis François, *Stendhal à Genève*, Neuchâtel, 1954, p. 110). C'est en 1855 seulement qu'un érudit s'aperçut que les documents d'archives contredisaient formellement la tradition populaire et que Rousseau, en fait, était né à la Grand-Rue (cf. Th. H[eyer], *Une inscription relative à Jean-Jacques Rousseau*, dans *Mém. et doc. publ. par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, t. IX, pp. 409-420).



« La maison de Jean-Jacques Rousseau »

les prier de nous prêter une fenêtre?... Aussitôt fait que dit, aussitôt accordé que demandé. Instruites de nos bonnes intentions, deux aimables dames nous admettent chez elles, et la maison de Rousseau s'élève dans mon cahier. Sur ces entrefaites, un mari entre : juge de son étonnement de voir deux étrangers assis sans façon auprès d'une fenêtre de son salon, l'un taillant un crayon, l'autre lui tournant le dos, et se levant à peine pour recevoir le maître du logis. S'il eût voulu poser avec sa figure stupéfaite, c'était une mine à croquer.

J'ai été chercher à Ferney d'autres souvenirs. J'ai vu le château du poète philosophe, dont on a conservé avec respect les meubles et les tableaux : c'est un séjour magnifique, quoique fort simple au-dedans. De tous côtés, dans les allées, on découvre les grands sites des environs. Là se retracent en foule les souvenirs.



« La chambre de Voltaire »

On voit accourir sur ces routes les courriers de la Prusse et de la Russie, on voit rouler des chars brillants ; dans ce petit salon, on réunit tous les beaux esprits du siècle ; dans ce lit, on voit Voltaire méditant un poème ou un conte, une belle pensée ou une malice ; il semble qu'on voie se croiser dans son esprit ses inconcevables idées, qu'on voie partir les traits embrasés du génie, les flèches acérées de la satire. La réunion même des portraits qui sont là peignent l'homme tout entier : le grand Frédéric, l'impératrice Catherine, Madame Duchâtelet, Racine, Dalember, Delille, Newton, Corneille, Helvétius, Lekain !.. et un tombeau.

Que j'aime bien mieux cette obscure baraque où je lis le nom d'un grand homme ! Le génie entouré de tout le faste de ce monde ne nous touche plus. A Ferney, tu n'admireras pas Voltaire davantage ; à Genève, tu aimeras Rousseau plus qu'auparavant.

Que d'êtres parcourent la surface du globe, se rencontrent, se trouvent bien ensemble, et se quittent pour ne plus se revoir jamais ! Et trop souvent de longues, de vives affections finissent ainsi !

J'ai fait le voyage de Ferney avec un jeune Grec ⁵ bien aimable. Il est né dans le royaume d'Ulysse, sous ce beau ciel qu'Homère a chanté. Il a séjourné six ans en Italie ; il parle la langue de Sophocle, celle d'Horace et du Tasse. Il sait celle de Voltaire, dont nous avons lu quelques épîtres en allant à Ferney. Il va à Paris, à Londres ; il va connaître tout le monde savant. Je riais de me voir à table placé entre un homme qui court la terre pour vendre des bas, et un autre qui franchit l'espace pour orner son esprit ; et je me demandais : « Lequel est plus utile ? Lequel a raison ? Lequel est le plus heureux ? » Décide, moi je me tais.

Quelle bizarrerie ! Ce jeune Grec a rencontré à Milan un de mes amis d'Ecole normale. Il a des lettres de lui pour un grand nombre d'autres : quelques mots de grec, d'italien, le nom d'un autre homme, m'ont fait connaître cet homme ; son caractère, sa simplicité m'ont plu ; il part demain, moi aussi ; et peut-être qu'un jour on pensera à moi sur les rochers d'Ithaque. Qui sait où je penserai à lui ?

En quittant Genève, je ne te dirai pas que toutes les auberges sont mauvaises, que tous les cafés sont jolis, tous les marchands voleurs, toutes les voitures gentilles, toutes les familles aimables, tous les représentants du peuple francs, loyaux et spirituels. Non, je ne veux pas généraliser des observations particulières ; mais je puis t'assurer que les femmes en général sont jolies, et portent de fort grands chapeaux ; que les poissons du lac sont délicieux, que les Anglais font une dépense considérable, et je finirai par le récit d'un malheur, arrivé il y a quelques jours.

Des étrangers allaient au Mont-Blanc, et gravissaient les glaciers, précédés de plusieurs guides. Les grandes chaleurs de l'été ont fait fondre, ou plutôt ont amolli des neiges qui cependant sont restées en place. Mais comme le moindre ébranlement dans l'air peut occasionner des chutes de neiges, un énorme plateau a glissé sur eux à leur passage, et les a entraînés tous dans une effroyable crevasse du glacier. Un des voyageurs, à force de se débattre, a trouvé pied, et s'est débarrassé. Un bras qui passait lui a indiqué un compagnon ; il est parvenu à le sauver. Ils étaient munis de cordes et de longues perches, ils ont retiré quelques camarades. Mais trois guides avaient disparu ; c'est en vain qu'ils ont sondé la neige, qu'ils ont fait parvenir des cris

⁵ Nous n'avons pas réussi à l'identifier. Le registre des « permissions de séjour » délivrées à cette époque à Genève (Archives d'Etat, Etrangers, Dd 6) ne contient aucun nom grec pour la période allant du 15 juin au 15 septembre 1820. Il s'agissait donc d'un voyageur de passage, qui, comme Ozaneaux, n'a pas laissé de trace dans les chancelleries.

dans ses profondeurs, au moyen de leurs bâtons, qu'ils ont serré la perche dans leurs dents pour entendre si quelque bruit se faisait remarquer au fond de l'abîme : rien, ils avaient péri, et les autres guides ont voulu reprendre le chemin de la vallée ⁶.

Adieu ! Qu'il ne m'arrive rien de semblable ; que je puisse te revoir. Je t'embrasse en attendant.

Allaman, 6 septembre 1820.

Tout est bien ; et cependant mon compagnon de voyage a perdu ses souliers à Genève ; on les lui a volés dans le moment même où il écrivait que cette ville était la terre classique de la philosophie. Mais c'est un fardeau de moins : aujourd'hui que nous partions à pied, il avait plu toute la nuit, il pleuvait encore au matin ; mais toute la journée le ciel étant couvert, nous n'éprouvions pas la fatigue de la chaleur, et si nous perdions quelque chose pour le lointain des vues, nous gagnions beaucoup pour la marche. Ainsi tout est bien, et j'ai été bien satisfait aujourd'hui.

Nous avons fait sept lieues, mais les lieues du pays de Vaud sont un peu plus longues que les lieues de poste. Je puis dire que jamais rien de plus gracieux ne s'est offert à ma vue. Viens, suis-moi dans ce pays enchanté, salue avec moi Genève, peut-être pour toujours, et suivons cette route charmante qui côtoie sans cesse le lac. A notre gauche, l'horizon est borné par le Jura, dont les sommets se perdent dans les nuages, à droite, le pied des montagnes de Savoie, sur lesquelles il pleut sans doute, parce que nous n'y voyageons pas. Auprès de nous, d'un côté le canton de Vaud, varié de mille manières, quoiqu'on y voie toujours la même chose : de jolis villages, de petites villes mignonnes, de superbes châteaux, des maisons de campagne gentilles, des vergers, des bosquets, des vignes, le tout s'élevant en amphithéâtre par une pente douce jusqu'au Jura. De l'autre côté est le lac. Il était triste aujourd'hui. Les ondes étaient agitées, pas une voile n'en rompait l'uniformité ; un mouvement monotone agitait ses eaux, qui venaient avec un roulement cadencé se briser contre le rivage. Partout la terre est presque de niveau avec ses ondes, il semble à chaque instant qu'il va croître et tout submerger ; mais

Celui qui met un frein à la fureur des flots ⁷

a marqué sur ces plages tranquilles le terme où devait s'arrêter leur menaçante impétuosité. De temps en temps, une vague

⁶ Ce n'était pas — et de loin — la première fois que des ascensionnistes se trouvaient victimes d'un accident mortel. S'il faut en croire Claire-Eliane Engel (*Les Alpes*, t. XIX, 1943, pp. 106-108), « la première tragédie alpestre » remontait à l'année 1784.

⁷ Racine, *Athalie*, acte I, scène 1.

blanche s'élève au loin sur la surface d'un vert sombre, et retombe, reparait plus près, et vient enfin, tout écumante, mourir aux pieds du spectateur. Partout les peupliers, les saules bordent le lac de si près qu'ils semblent sortir des eaux, et j'aimais à voir les flots à travers leurs troncs et leur feuillage. Regarde à chaque pas ces jolies maisons de campagne : presque toutes sont sur un coteau, et dominant tous les groupes d'arbres qui les entourent. Une avenue, traversée par la route, conduit les heureux propriétaires aux bords du lac qui semble leur appartenir. A chaque instant je me choisissais une habitation, et ce n'était jamais un château : à quoi sert de désirer ce qu'on n'aura jamais, ce qui d'ailleurs ne procure pas une seule jouissance de plus ? C'était toujours une maisonnette, simple mais propre, même élégante. Là, je m'établissais avec ma femme, deux petits enfants, quelques anciens amis qui venaient me visiter, un peu de gloire, et... mais je t'ai promis des descriptions, et non pas des rêves.

Tu sauras donc que le pays de Vaud est riche en fruits de toute espèce, qu'il devait y avoir des cerises en quantité dans la saison, que j'y ai cueilli d'excellentes pommes, que les vignes n'y sont pas rares, mais aussi basses que dans la Champagne. Nous avons passé à Coppet, séjour de Necker, de madame de Staël, mais nous l'ignorions, parce que nous croyions être à Versoy, que nous avons laissé derrière nous, et nous l'avons appris d'un gendarme suisse qui, en visant nos passeports, a mis dessus : « Vu au bureau de la gendarmerie, allant en Suisse ».

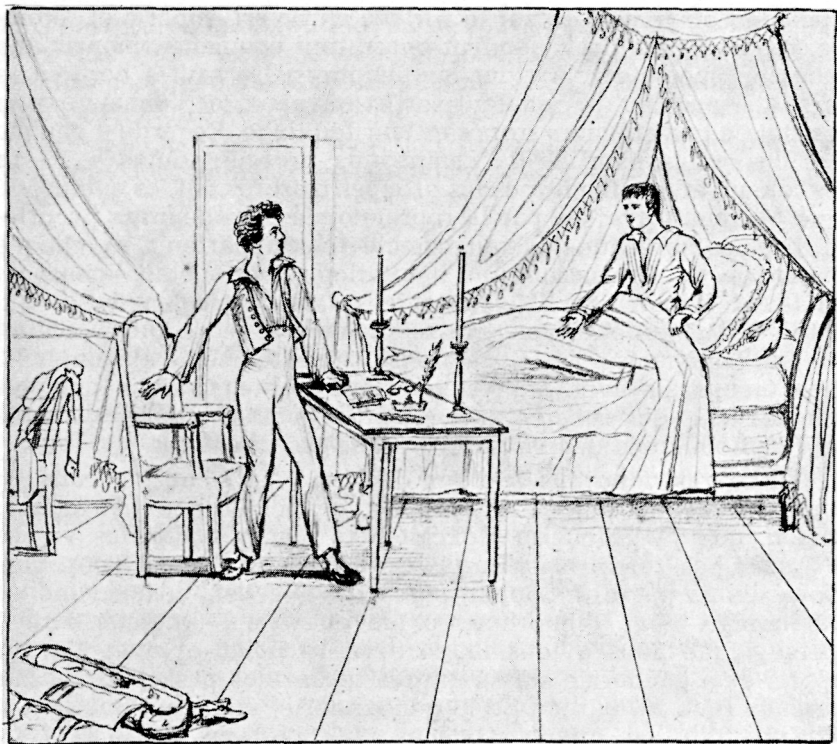
Nyon, à quatre lieues de Genève, est une ville ancienne, mais si joliment située, et en même temps si propre, qu'elle paraît charmante, surtout à des voyageurs pédestres qui y font un excellent repas. Par exemple, on n'y sait pas trop l'arithmétique, car voici le calcul que nous a fait l'hôtesse : tâche de l'expliquer. « Vous me devez dix-huit batzen, qui font trois francs. — Madame, en voilà six. — Eh bien, je vais vous rendre vingt-deux batzen. »

Tu verras dans mes dessins une vue de Nyon ; si tu ne sens pas toute la beauté de ce site, au moins tu auras une idée de la position de ces lieux charmants.

Nous voulions aller jusqu'à Morges ; mais la nuit menaçait de nous surprendre, et nos jambes de nous trahir : nous sommes dans le village d'Allaman, dans une excellente auberge ⁸ que nous voudrions bien mettre sur des roulettes, pour la trouver toujours au besoin.

Adieu. Je vais dormir, heureux d'avoir marché toute la jour-

⁸ « A la Charrue » (cf. J. L. Manget, *Description et itinéraire des bords du lac de Genève*, Genève, 1822, p. 108). En 1834, cette « Auberge où pend l'enseigne de la charrue » sera vendue par Jean-Jacques Braithaubt (*sic*) à Jacob-Louis Haas (Archives cantonales vaudoises, Dr 28, t. II, p. 118 ; nous devons cette précision à l'archiviste J.-P. Chapuisat que nous remercions ici).



A l'auberge de la Charrue, à Allaman
(6 septembre 1820)

née dans un si beau pays, heureux de recommencer demain, heureux de tout, de la vague qui blanchit, du vent qui souffle, même du fardeau que je porte ; heureux enfin de sentir mon bonheur, et de te le dire.

Je t'embrasse.

Lausanne, 7 septembre 1820.

Ce n'est déjà plus à Genève que je voudrais vivre ; on oublie tout quand on voit Lausanne. C'est vraiment un paradis que ce pays de Vaud : on s'y promène dans un jardin perpétuel. Depuis Allaman que nous avons quitté à sept heures et demie, après un bon déjeuner, nous avons marché de plaisirs en plaisirs. Malheureux ceux qui voyagent en diligence ! Ils sont esclaves d'un conducteur, d'un postillon. Ils ne voient la nature qu'au travers

d'une lucarne ; ils n'ont auprès d'eux que des inconnus, souvent fort insupportables. Ils ne voyagent pas, ils changent de place sans prendre d'exercice, condamnés à une perpétuelle immobilité tout en parcourant l'espace. Aller à cheval me plairait mieux : mais il faut toujours s'occuper de sa monture, il faut choisir le chemin pour elle et non pour soi. Ce n'est qu'en allant à pied qu'on jouit de la nature et de soi-même : on trouve un beau site, on le contemple, on le copie ; une source, on s'y désaltère ; un bon paysan, on cause avec lui. Surtout dans un aussi beau pays, je ne conçois pas ceux qui ne connaissent d'autre agrément que d'aller vite.

Je viens de m'interrompre pour regarder l'éclipse de soleil⁹ à travers un verre noirci. En attendant l'obscurité, je reprends la plume pour te dire où nous sommes.

Lausanne est sur une hauteur, auprès du lac. Ses maisons, d'une forme charmante, s'élèvent toutes les unes au-dessus des autres. Je suis sûr qu'il n'en est aucune dont on n'ait la vue du lac. Devant la ville est une promenade¹⁰ qui n'a pas sa pareille dans toutes celles que j'ai vues jusqu'ici. C'est une fort longue terrasse, à différents étages, plantée de hauts marronniers et de jeunes tilleuls, garnie à chaque pas de bancs d'une grande élégance, où l'on peut jouir à son aise du plus magnifique spectacle. La colline descend vers le lac, garnie de jolies maisons de campagne. Sur l'autre rive, à deux lieues environ, d'inaccessibles montagnes, d'une hauteur et d'une forme étonnantes, descendent perpendiculairement sur les eaux. Nous sommes dans une modeste auberge, qui domine cette vue superbe ; nous venons de faire un dîner bien simple, et de la fenêtre près de laquelle nous sommes, on découvre le lac dans toute sa longueur : il forme un arc de vingt-deux lieues, dont la corde est le rivage opposé. A droite et à gauche, on voit dans un vaste lointain les coteaux enchantés du pays de Vaud. Là-bas est Morges, où nous venons de passer ; ville charmante, que nous avons dessinée, qui semble sortir du lac, tant elle est au niveau de ses eaux. Là, le Léman est large, parce qu'il forme un golfe ; d'un rivage à l'autre il y a quatre lieues. Ses flots sont bien calmes aujourd'hui, bien transparents. Le ciel est pur, pas un nuage n'en ternit l'azur, et le lac est éblouissant des feux du soleil. Mais l'astre diminue peu à peu : peut-être tout à l'heure l'obscurité va-t-elle envelopper ces lieux

⁹ En parcourant le tome XV de la *Bibliothèque universelle (sciences et arts)* qu'éditaient à Genève les frères Pictet, on voit que cette éclipse de soleil du 7 septembre 1820 avait suscité une curiosité et un intérêt très vifs en Europe centrale, et particulièrement en Suisse. Pour ce qui est du seul canton de Vaud, la *Bibliothèque universelle* publie le résultat des observations faites à Beaulieu près de Rolle par M. Eynard (pp. 12-13) et à Vevey par M. Nicod (pp. 100-101).

¹⁰ Celle de Montbenon.

charmants. En attendant, je jette de temps en temps un coup d'œil sur les vignes qui sont à mes pieds, sur ces beaux arbres dont les touffes majestueuses sont çà et là interrompues par d'élégants pavillons. Bien loin devant nous est l'embouchure de la Dranse, et du côté opposé, à gauche, le village de Meillerie borde le lac, et ses maisons, semblables à de petits points blancs, semblent devoir s'engloutir sous les eaux lorsqu'on regarde les masses effroyables des noirs rochers qui pendent au-dessus.

Ah ! Lausanne, séjour enchanteur ! Quelles inspirations le poète doit trouver devant ces aspects admirables ! Comme on doit aimer sur ces bords ! Comme on doit se passionner pour le beau moral en contemplant ces singulières beautés de la nature ! J'admiraïs Rousseau, je ne m'étonne plus de son génie : ici ses descriptions me semblent froides, et ses sentiments ordinaires ; tous les habitants de ces lieux doivent penser et sentir comme lui. Il ne leur manque que son style, et pourquoi ne l'auraient-ils pas, s'ils osaient écrire ?

Le disque du soleil est à moitié caché ; sa chaleur est diminuée de beaucoup, car je ne pouvais pas la supporter tout à l'heure, et j'écris à ses rayons. L'horizon se brouille un peu, et une teinte un peu triste se répand sur les eaux, et brunit les rochers du Chablais. Plus de ces reflets éblouissants qui empêchaient de fixer le lac ; Morges a disparu dans une teinte uniforme ; une voile blanche flotte encore : hâtez-vous d'atteindre le rivage ! Tout à l'heure vous serez errants. Déjà ce n'est plus qu'un clair de lune.

L'obscurité n'a pas été complète : l'astre ennemi a passé tout entier devant le soleil, et son disque impuissant n'a pu nous dérober la lumière du jour. Adieu Lausanne ! Nous partons : encore quatre grandes lieues jusqu'à Vevey. Il est trois heures : mais nous voulons coucher à Vevey, et ce que nous voulons, Dieu le veut !

Vevey, 7 septembre 1820.

Eh bien, nous sommes à Vevey, un peu las, mais satisfaits d'avoir fait ce que nous voulions faire. Encore deux lieues, et nous dirons adieu au lac de Genève.

Rien de plaisant comme l'aspect de Lausanne pendant l'éclipse, qui durait encore quand nous sommes partis : devant toutes les portes, on voyait des réunions de personnes, toutes les yeux fixés avec l'expression de l'impatience sur l'heureux individu qui tenait un verre noirci de fumée, et regardait le soleil à travers. Il était facile de distinguer ceux qui avaient déjà joui de ce plaisir : ils avaient tous une tache noire au front ou au bout du nez ; et notre sortie n'a été qu'un continuel éclat de rire.

On descend beaucoup en quittant Lausanne, et l'on va rejoindre le bord du lac : on est longtemps sans l'apercevoir, marchant

dans un défilé très ombragé par de grands arbres. Mais tout à coup le défilé s'ouvre, il semble qu'on va tomber dans les eaux, et le fond est fermé par les hauts et noirs rochers du rivage opposé. Une cabane, suspendue à gauche sur de grandes masses de pierre, repousse les derniers plans du tableau, et se détache sur le ciel d'une manière bien pittoresque. Je regrettais que le temps ne me permît pas d'esquisser ce site singulier, mais il fallait arriver avant la nuit. Les neiges du Saint-Gothard nous épouvantent encore, et nous privent de bien des dessins.

Quelle différence subite, quel changement dans le pays de Vaud ! Ce ne sont plus ces vergers, ces maisons de campagne construites et placées avec tant de goût, ces arbres courbés, traînant sous le poids de leurs fruits, ces larges noyers, ces chênes majestueux, ces saules, ces bosquets, d'où s'élancent de si beaux peupliers : on ne voit plus ici qu'un spectacle uniforme. On marche de Lausanne à Vevay toujours entre deux murs, pas assez hauts, il est vrai, pour priver de la vue des deux côtés, mais fort ennuyeux. A gauche les collines sont plus proches, plus élevées, et couvertes de vignes depuis leur sommet jusqu'au mur fatal ; après ce maudit mur, à droite, les vignes descendent jusque dans les eaux du lac. Heureusement que ce lac est toujours là pour consoler des premiers plans ; heureusement que derrière soi on voit le soleil disparaître au milieu des hauteurs du Jura, tout enflammé de ses derniers rayons ; heureusement que devant soi on voit au tournant du lac quelques points blancs qui sont certainement Vevay, Clarens, Villeneuve, perdus et presque imperceptibles au pied des monts informes qui les dominent ; heureusement enfin que dans un fond obscur, à droite, par-delà les rochers de Meillerie, on distingue les profondeurs du Valais, qui semblent un abîme, un dédale impénétrable, au-dessus duquel brillent encore des derniers feux du jour les neiges lointaines du Saint-Bernard. C'est alors que de grands souvenirs se réveillent : c'est par là qu'un homme extraordinaire fraya aux armées françaises le chemin de la gloire, et à lui la route de Sainte-Hélène. Des images plus douces sont près de nous : les voilà tous ces lieux que Rousseau illustra par les créations de son génie. Il est impossible de douter ici que tous ses personnages aient existé : ce village de Clarens, baigné par le lac, si solitaire, si calme, peut-il ne pas avoir été le séjour d'une Julie ? Ces épouvantables rochers, si noirs, si entrecoupés par de profondes crevasses, qui auraient paru aux crédules Anciens la route de l'Achéron, ne résonnent-ils pas encore des plaintes douloureuses de Saint-Preux ? C'est là qu'il écrivit cette lettre passionnée ¹¹, mais elle n'étonne plus : il semble que suspendu sur ces effrayants abîmes, seul, sans

¹¹ La fameuse lettre XXVI du premier livre de la *Nouvelle Héloïse* (*Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, t. II, pp. 89-93), écrite de Meillerie.

autre Julie qu'une beauté imaginaire, tout homme, pour peu qu'il soit sensible, en écrirait autant. Oui, j'en suis convaincu, Rousseau doit plus à ces lieux, que ces lieux ne doivent à Rousseau. Et qui pourrait ne pas concevoir de grandes pensées à l'aspect de ce groupe de maisonnettes, presque imperceptible au bord des eaux, dans la seule petite place où l'homme ait pu poser un pied sûr, à la base de ces masses imposantes dont une seule parcelle, en se détachant, pourrait englober à jamais ces audacieuses demeures ?

Ce soir, en arrivant, nous nous sommes arrêtés quelque temps sur un banc, dans la grande place de Vevay, au bord des eaux. Des Anglais disputaient pour une nacelle, et la foule les entourait. L'obscurité se répandait sur le lac, et à l'autre bord, au pied des grandes ombres de ces rochers de Meillerie, dans le village, une lumière paraissait. Ce tableau avait quelque chose d'original : j'aurais voulu être auprès de cette lumière, et attendre là, chez de bonnes gens, le point du jour, pour gravir ces monts sauvages, et paraître sur ces précipices.

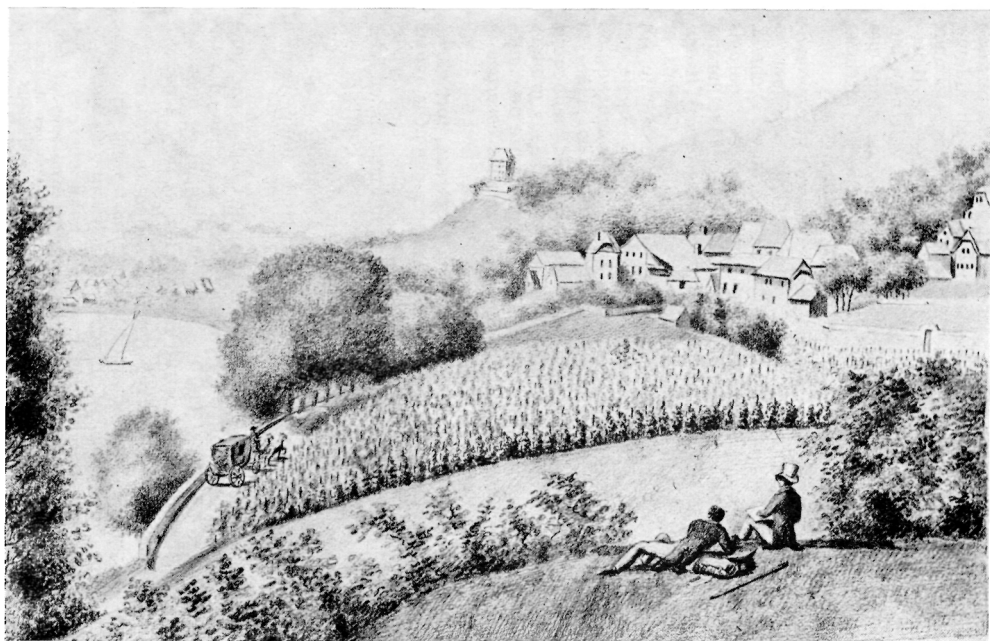
Ici, bien des hommes viennent acheter bien cher une réputation de sensibilité. J'ai vu, écrits en lettres d'or, sur des portes de maisons de campagne : *Mon repos - Mon asile - Mon Paris*. Je n'aime pas ces inscriptions ; il est ridicule d'afficher ces sentiments : on croit se distinguer du peuple, et le lui faire apercevoir. Le peuple, plus sensé, ne voit que les caractères dorés, et sourit de tant d'orgueil sans comprendre ce qu'on veut lui faire sentir.

Viens à Vevay ; nous n'écrirons rien sur notre porte, nous la cacherons au contraire sous des touffes de verdure.

Saint-Maurice, en Vallais, 8 septembre 1820.

Il est huit heures du soir ; je suis extrêmement fatigué, car après une journée comme celle d'hier, nous avons eu aujourd'hui le courage de faire ce qu'on appelle en ce pays huit lieues. C'est une grande économie pour ceux qui voyagent en poste, s'ils payent d'après des comptes semblables. Nous sommes partis de Vevay sur les dix heures, après un bon déjeuner, par une horrible chaleur, et nous ne nous sommes arrêtés que quelques moments pour nous rafraîchir, mais nous sommes bien dédommagés de nos fatigues et bien récompensés de notre persévérance. Je voudrais pouvoir te communiquer tout ce que j'ai éprouvé dans la journée, surtout ce soir. Je vais te dire notre marche.

Nous avons d'abord parcouru Vevay : c'est une bien jolie ville ; au reste, toutes sont élégantes dans le pays de Vaud, sans qu'aucune construction difforme dépare leurs agréments. Mais Vevay surpasse encore les autres. Toutes ses maisons sont d'une gracieuse simplicité, pour la plupart grises avec des persiennes



« Clarens » (8 septembre 1820)

vertes. Au milieu de la ville, au bord du lac, est une grande promenade qui se compose d'une place immense et d'une terrasse ombragée de marronniers. C'est de dessous ces arbres qu'au lever du soleil j'ai dessiné les rochers de Meillerie. Quelques personnes et même des dames fort élégantes se promenaient déjà, et repassaient continuellement derrière moi, curieuses de voir mon ouvrage. Je remarquais maint coup d'œil furtif, mais comme ce que je faisais n'était pas assez beau, j'ai fait le modeste, et j'ai caché mon travail, pour laisser croire que c'était quelque chose.

En quittant Vevay, le chemin est aussi ennuyeux qu'en y arrivant. On passe à la Tour¹², assez gentil village. On marche toujours entre des vignes, au bord du lac. Mais il faisait si chaud, le soleil rendait mon portemanteau si lourd que je ne regardais plus rien, et j'attendais avec impatience le village de Clarens, croyant voir le lieu le plus enchanté que puisse créer l'imagination humaine. Au bout d'une grande lieue, j'ai vu Clarens, et je me suis demandé pourquoi Rousseau avait mis là sa Julie. Au reste, le site est fort beau, comme tu le verras par la copie que j'en ai faite. Clarens ne se compose que de quelques cabanes, de deux ou trois maisons, sans église même ; mais il est sur le penchant rapide d'une montagne fort élevée, dont le pied, coupé par la route, tombe pour ainsi dire dans le lac. De beaux groupes d'arbres embellissent les environs, et un grand nombre de vignes les enrichissent. Depuis Lausanne, les terrains, plus escarpés et pierreux, sont couverts de vignobles.

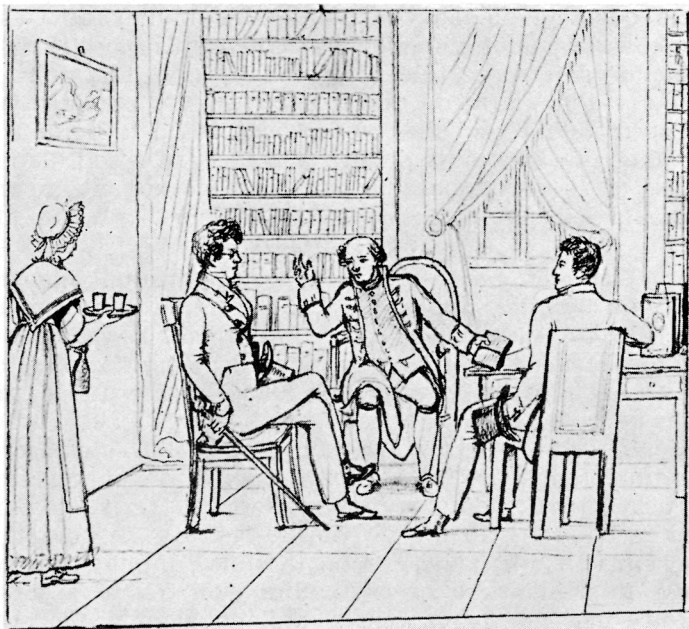
Tout près de Clarens est le village de Montreux, fort élevé, à gauche de la route. Nous y sommes allés parce que nous avions une lettre pour le Doyen Bridel¹³ ; ce brave homme, très respectable et fort hospitalier, nous a effrayés ou plutôt désolés, en nous assurant que nous venions trop tard pour passer la Fourche¹⁴, en nous conseillant mille autres partis que notre mauvaise humeur nous permettait à peine d'écouter. Cette idée triste nous a tellement occupés, que nous avons fait une grande lieue, jusqu'à Villeneuve, presque sans dire un mot.

Entre Clarens et Villeneuve est le château de Chillon, ancienne résidence des grands baillis du pays de Vaud. Ce château, composé de quatre tourelles, d'un très haut pavillon, et de plusieurs corps de bâtiments, est construit dans le lac, et tient à peine à la terre. Je l'ai aussi dessiné.

¹² La Tour-de-Peilz.

¹³ Philippe-Sirice Bridel (1757-1845), dont Ozaneaux avait peut-être lu la charmante *Course de Bâle à Bienne* (1789) ou l'un des volumes du recueil annuel intitulé tantôt *Etrennes helvétiques*, tantôt *Le Conservateur suisse*. Gonzague de Reynold a vu dans Bridel l'incarnation même de l'« helvétisme » littéraire : il n'est donc point étonnant qu'Ozaneaux lui ait rendu ses devoirs.

¹⁴ Qu'on ne connaît plus aujourd'hui que par son nom indigène de *Furka*.



« Le Doyen de Montreux »

Villeneuve est une ville laide, indigne d'être le dernier souvenir du lac de Genève, et doit donner une idée bien fausse du canton de Vaud à ceux qui arrivent du Vallais. En la quittant nous avons salué ce beau lac, qui nous a procuré tant de plaisir, que nous avons côtoyé dans toute sa longueur, et nous sommes entrés dans les montagnes.

Ici un nouveau pays se présente : c'est toujours le canton de Vaud, mais les aspects sont tout différents. La vue est bornée de tous côtés à une fort petite distance, et cependant elle est plus majestueuse. On marche depuis Villeneuve jusqu'au Vallais, pendant un espace qu'on dit être de six lieues, dans un vallon qui ne tarde pas à devenir un étroit défilé. Après Aigle, petite ville assez bien bâtie, à trois lieues du lac, on va toujours sur une route qui est un berceau continu : des noyers, des chênes superbes se croisent sur la tête du voyageur et le garantissent des rayons du soleil. Des deux côtés du chemin s'étendent des prés de la verdure la plus vive, ou de riches vergers. D'énormes rochers, des montagnes entassées en désordre, des sommets neigeux vous environnent à la distance d'un quart de lieue. Le chemin, uni et bordé de gazon, semble l'allée d'un beau jardin, et à chaque pas on rencontre de jolies paysannes, dont la fraî-

cheur, le costume élégant, rappellent les idylles de Gesner¹⁵. Des manches larges et blanches leur couvrent la moitié du bras ; un tablier de soie noire relève la blancheur de leur robe, et un petit bonnet noir, garni de crêpe, couvre leurs cheveux blonds. Ici tout le monde vous salue, vous souhaite ou le bonjour ou le bonsoir avec une cordialité simple et franche. On sent l'approche du Vallais, et le voisinage d'un pays, qui, ne voyant encore que rarement les étrangers, conserve l'ancienne bonhomie de ses mœurs.

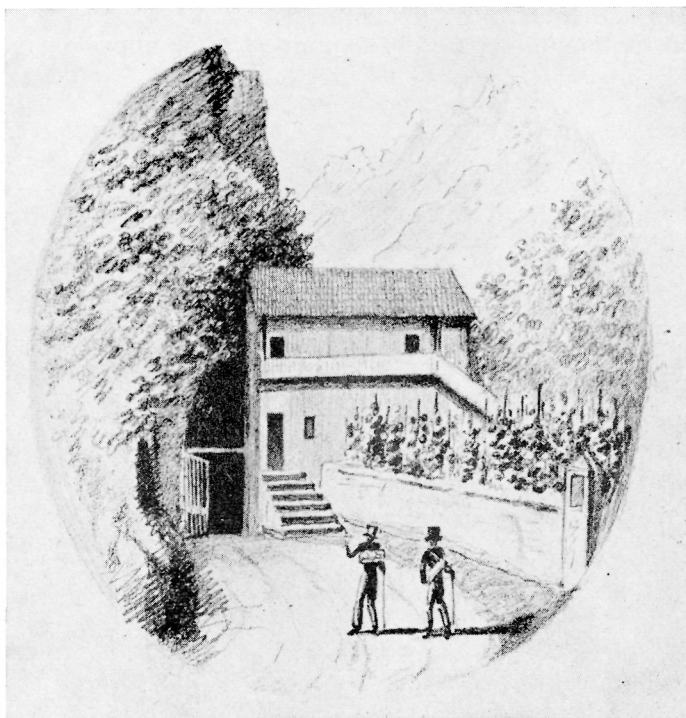
Rien n'égale en beauté, dans le genre original, l'entrée du Vallais. Vers Bex, les montagnes se resserrent tellement qu'elles finissent par se confondre, s'unir. On ne voit devant soi qu'un rempart fort élevé, où l'on ne peut deviner une entrée ; au-dessus paraît au loin, à droite et à gauche, une longue suite de montagnes, très hautes, entre lesquelles est le Vallais. On est sur le bord du Rhône, qui coule avec un grand bruit au milieu des arbres qui l'entourent ; le chemin tourne, monte et descend à chaque instant ; on approche directement vers les rochers, et l'on se demande si un coup de baguette va tout à coup les entrouvrir pour faire un passage. On voit une grille de bois, à moitié fermée ; on croirait que c'est la demeure d'un particulier ; on hésite si l'on doit entrer, on s'imagine qu'on s'est trompé de chemin. On entre, et l'on est dans le Vallais¹⁶. On passe le Rhône, on se trouve dans Saint-Maurice, au milieu de mille rochers, d'une inconcevable hauteur. On ne voit à ses pieds qu'un fleuve écumant, devant soi que d'énormes montagnes qui se croisent, et derrière soi qu'une porte qui se ferme. Bonsoir.

Saint-Pierre en Vallais, 9 septembre 1820.

Encore sept lieues de faites ; nous sommes dans un village : il n'y a plus que deux lieues d'ici à Sion, mais il ne nous restait ni assez de temps ni assez de jambes. Nous ferons ce chemin demain de bonne heure, et nous nous reposerons toute la journée,

¹⁵ Parues en allemand en 1756 et traduites en français trois ans plus tard, les *Idylles* du poète, peintre et graveur zurichois Salomon Gessner (1730-1788) connurent dans toute l'Europe un succès « éblouissant » jusqu'à la Révolution et même au-delà. Cf. Fernand Baldensperger, *Gessner en France*, dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. X (1903), pp. 437-456, et, du même, *L'épisode Gessner dans la littérature européenne*, dans *Salomon Gessner, 1730-1930, Gedenkbuch zum 200. Geburtstag*, Zürich, 1930, pp. 85-116.

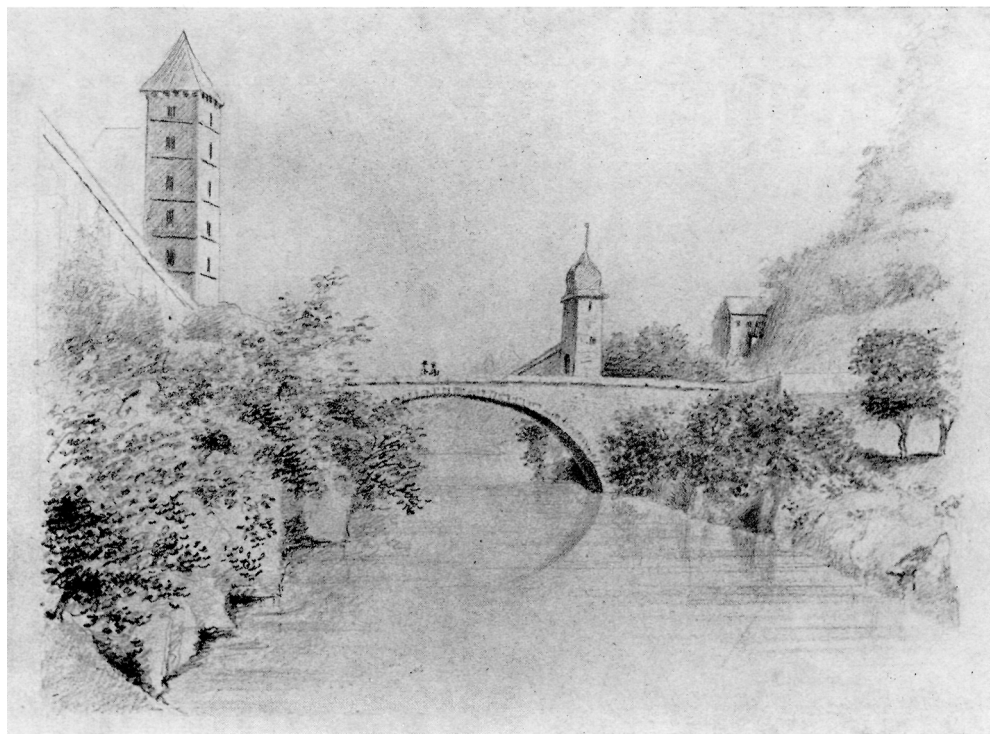
¹⁶ La quatrième édition du *Manuel du voyageur en Suisse* d'Ebel parue à Zurich en 1819 décrit (pp. 240-241) cette curieuse porte du Valais en ces termes : « La situation de Saint-Maurice est très remarquable : les énormes rochers de la Dent-de-Midi au S. et ceux de la Dent-de-Morcle au N. se trouvent tellement rapprochés que le Rhône en sort par une gorge très resserrée et qu'il suffit d'une porte pour fermer tout le Valais en même-temps que le beau pont de pierre d'une seule arche qui s'élève hardiment sur le fleuve ».



« Entrée du Vallais, prise dans le pays de Vaud »
(9 septembre 1820)

car il serait impossible, par la chaleur que nous avons chaque jour, de continuer longtemps de ce train-là.

Notre route d'aujourd'hui offre peu de choses remarquables, et jusqu'ici le Vallais m'étonne, mais ne m'enchanté pas. Depuis Saint-Maurice, bourg peu considérable, à l'entrée de ce pays, on suit le Rhône, qui est beaucoup plus large que je ne m'y attendais, et fort impétueux. La vallée est étroite, fermée des deux côtés par d'immenses montagnes, et pendant toute la journée, nous avons vu les mêmes, tant leurs prodigieuses dimensions en tous sens trompent sur l'étendue. Le tiers depuis la base est assez couvert d'arbres qui paraissent de très petits arbustes sur les plateaux qu'ils ombragent. Au-dessus ce sont des roches d'une tournure si singulière que l'imagination ne peut se les figurer. Elles forment presque toutes des ombres vastes qui descendent jusque dans la vallée ; leurs sommets se terminent par des pointes bizarres. Du côté de l'Italie les hauteurs sont bien plus arrondies



« Vue de l'entrée du Vallais, prise dans Saint-Maurice, au bord du Rhône »
(9 septembre 1820)

et il y a plus de verdure. La vallée est en général fort peu cultivée : on remarque çà et là quelques champs de pommes de terre, de choux, du chanvre, des prairies, des pommiers, des poiriers. Presque tout est couvert de grands saules et de petits bouleaux. C'est un ombrage perpétuel, et une jolie route. Mais l'exiguïté des productions locales fait qu'on rencontre peu de villages ; et ceux qu'on trouve ont un aspect misérable, et se composent d'un très petit nombre de maisons. Les Valaisannes, jusqu'à présent, justifient à mes yeux la réputation que Rousseau ¹⁷ leur a faite : j'en ai vu un grand nombre de fort jolies. En revanche les hommes sont petits et laids ; la couleur brune semble leur plaire beaucoup dans leurs habillements. On rencontre à chaque instant des enfants qui viennent vous offrir des poires et des morceaux de cristal.

Une des choses les plus curieuses que j'aie vues jusqu'ici dans mon voyage, c'est une cascade qu'on appelle *Pissevache*. On la trouve une lieue avant Martigny. L'eau tombe de trois cents pieds de hauteur, mais comme elle descend du sommet d'une haute montagne et que les deux tiers sont cachés à la vue, on peut estimer à cent pieds la chute d'eau qu'on voit. L'eau descend perpendiculairement le long des rochers, dont la noirceur la fait briller de l'éclat le plus pur. Elle se divise en plusieurs nappes qui tombent si vite, que le tiers au moins du volume d'eau se dissipe en poussière, et forme un nuage pluvieux qui inonde le spectateur à une grande distance. Après l'épouvantable fracas de sa chute, cette eau, se divisant en plusieurs ruisseaux, coule rapidement, mais sans bruit, vers le Rhône qui est tout près ; le fleuve la reçoit, l'emporte avec lui, et elle s'appelle Rhône. En contemplant cette magnifique cascade, on ne peut pas croire qu'elle tombe en si grande abondance depuis des siècles, on se figure qu'elle n'est qu'accidentelle, et que d'un moment à l'autre elle va cesser.

Nous nous sommes reposés quelque temps, un peu plus loin, sous des voûtes de rochers ; leur hauteur effrayante trouble la vue. En regardant longtemps leurs longues crevasses, en voyant les eaux qui s'échappent en bouillonnant de leurs profondeurs, et ces amas formés par d'antiques éboulements, on croit les voir chanceler, comme l'arbre que le vent balance sur leur cime escarpée ; et l'on se lève avec une sorte de précipitation, comme si toutes ces masses allaient s'écrouler tout à coup.

De Saint-Maurice à Martigny, la route monte vers le midi ; mais à ce dernier bourg, qui est à quatre lieues de l'autre, je conseille au voyageur de se faire indiquer son chemin. S'il suivait la route la plus naturelle, il irait à droite, et c'est là que commence

¹⁷ « Vous pouvez m'en croire, elles sont jolies... » écrit Saint-Preux à Julie dans la lettre XXIII du premier livre de la *Nouvelle Héloïse* (cf. *Œuvres complètes* de J.-J. Rousseau, Bibl. de la Pléiade, t. II, p. 82).

la montée du Grand Saint-Bernard. Le Vallais tourne subitement à gauche, vers l'est, et on lui indiquera un sentier qui le débarrasse d'un grand détour que fait la route de Sion.

Les villages qu'on rencontre ensuite ne sont presque rien ; on n'y trouverait aucune ressource, et il faut faire quatre lieues avant d'arriver à Saint-Pierre¹⁸ où nous sommes, petit village agréablement situé où il y a une auberge qui jusqu'à présent nous semble bonne.

Nous avons passé le Rhône à Saint-Maurice et à Ridda. Son eau est bien trouble, et l'on n'en boit pas d'autre.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur.

[P.-S.] Nous sommes bien plus élevés qu'hier ; la route monte insensiblement, et les surfaces planes, qu'on est obligé de prendre pour des descentes, sont au moins d'un quart moins longues que les montées.

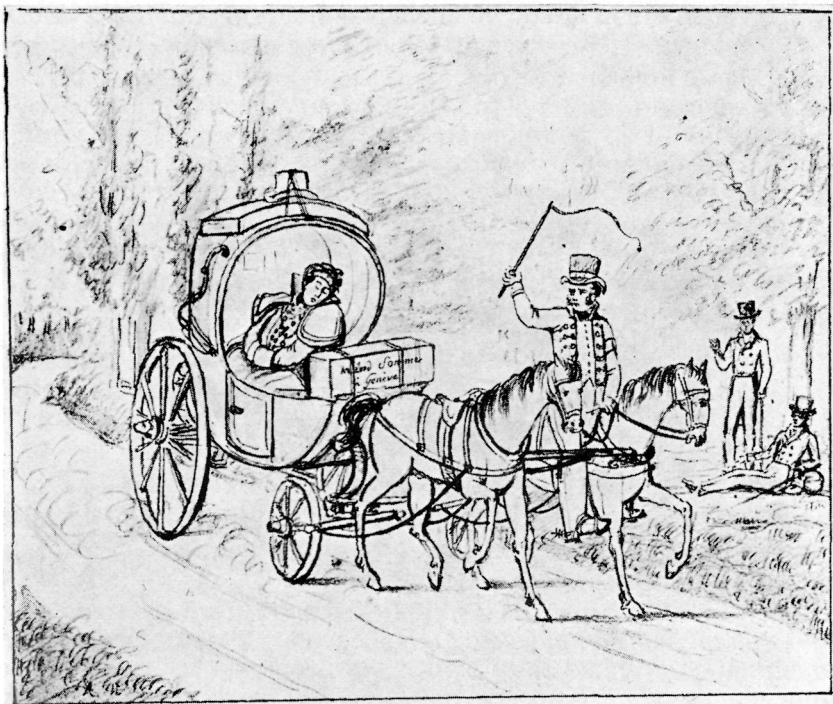
Sion, 10 septembre 1820.

Nous voilà dans la capitale du Vallais, dans l'antique *Sedunum*, et nous y reprenons des forces pour continuer demain notre voyage. Je n'ai rien de remarquable à te dire sur une route de trois lieues, qui s'est faite gaiement. Toujours le même genre de sites, et un ombrage continu. De temps en temps quelque chaise de poste, où un Anglais qui voyage pour s'instruire visitait le pays en dormant sur de bons coussins ; et à chaque pas des paysans fort honnêtes, habillés de brun, et des Valaisannes fort jolies, d'une fraîcheur et d'une délicatesse de traits vraiment étonnantes avec leurs travaux et la chaleur brûlante de leur pays.

Sion, ville très ancienne, est située dans un endroit où les monts se réunissent et s'entassent ; elle est fortifiée, c'est-à-dire entourée de ces vieilles murailles crénelées et de ces tours gothiques qui épouvantaient les paladins et font rire nos canoniers. L'intérieur de la cité valaisanne n'est pas beau, quoique assez régulier ; il y a de grandes maisons cependant dont la tournure est assez neuve. L'église est curieuse par les restes d'une richesse qui n'est plus, et que rappelle d'une manière désagréable un mélange sans goût de réparations et d'objets où l'on ne voit qu'économie et pauvreté : par exemple, dans le chœur, un superbe siège en bois très artistement ciselé, ancien fauteuil des évêques de Sion, est adossé à une muraille nue et froide. Les plus mauvais tableaux sont confondus avec de belles statues, et les vieilles dorures de l'ancien temps avec les crépissages modernes.

C'est aujourd'hui dimanche ; nous avons passé en revue la foule qui sortait de l'église, et toutes les figures que nous avons

¹⁸ Saint-Pierre-de-Clages.



« L'observateur anglais »

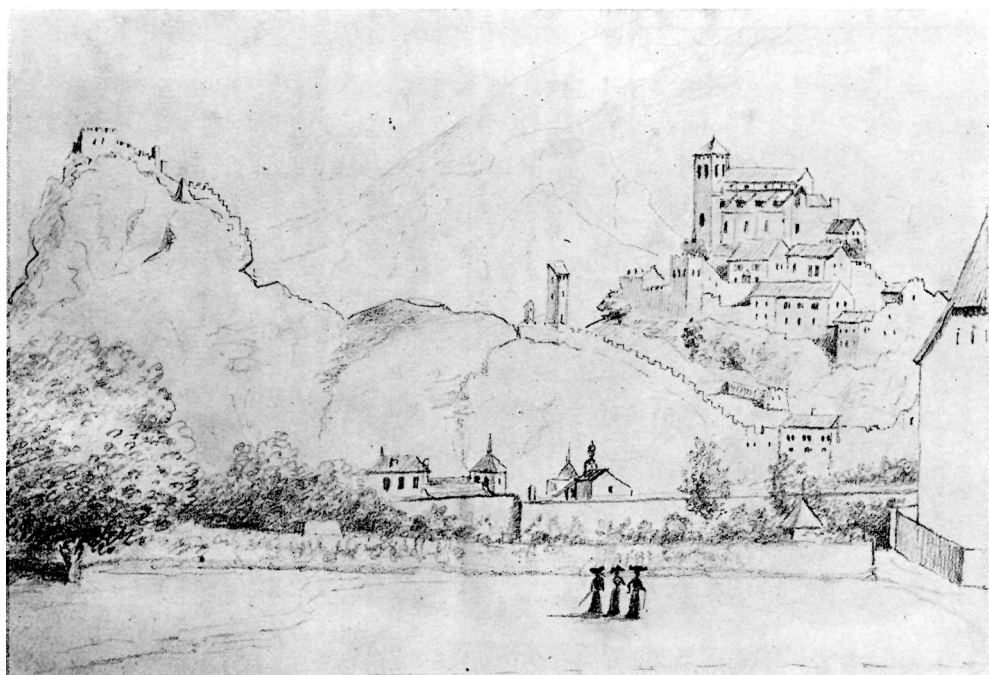
vues nous ont confirmés dans nos bonnes opinions. C'est ici que pour la première fois j'ai entendu de l'allemand ; pourtant tout le monde parle français et le titre de Français semble une recommandation auprès d'eux.

Un garçon d'auberge nous a rendu l'espoir, en nous garantissant le passage des Fourches ; puisse son assertion se réaliser, et, dans ce cas, puissent les bénédictions du ciel se répandre sur cet honnête garçon qui nous a causé un si vif plaisir !

J'ai dessiné une vue de Sion, ou plutôt de deux anciens châteaux qui dominent la ville, placés sur deux rochers escarpés, et dont l'un s'appelle le château *Tourbillon*, l'autre *Valloria* ¹⁹.

Les soirées commencent à devenir fraîches. Il est vrai que nous nous élevons peu à peu, et que nous sentons plus le vent d'Italie, qui se refroidit beaucoup en passant sur les neiges des hautes

¹⁹ Valère, en latin *Valeria*.



« Sion » (10 septembre 1820)

Alpes. D'ailleurs, le soleil se couche de bonne heure dans ce pays, à cause des montagnes qui le dérobent.

Nous avons salué ce matin les hauts sommets du Grand Saint-Bernard, couverts de neige. Ils se terminent par plusieurs petites pointes. Les anciens l'appelaient *Mons Jovis* ; de là lui vint dans le moyen âge le nom de *Mont Joux*. Mais le moine Bernard est venu chasser le souverain des dieux de son dernier Olympe. On s'occupe beaucoup maintenant de trouver les preuves du passage d'Annibal par cet endroit des Alpes ²⁰.

Je ne suis pas assez savant et je n'ai pas assez marché pour t'en dire davantage aujourd'hui, à moins de m'écarter de mon sujet. Adieu.

Viège, en allemand Vispach, dans
le haut Vallais, 11 septembre 1820.

Déjà tous les lieux ont deux noms ; déjà tout le monde parle deux langues, ou plutôt les uns ne parlent qu'allemand, les autres que français, de sorte qu'il faut essayer les deux idiomes auprès de chaque individu.

Nous avons fait dix lieues aujourd'hui, aussi nous sommes un peu fatigués, mais il nous tarde d'arriver à la Fourche, et de savoir notre sort. L'un nous alarme, l'autre nous rassure, et les neiges que nous apercevons çà et là sur les hautes montagnes nous laissent beaucoup à penser. Cependant le temps est magnifique, il fait une chaleur insupportable, et nous espérons. Un peu après Sion, ce matin, nous avons rencontré trois voyageurs allemands : ils ne viennent pas de la Fourche, mais des bains de Leuck ²¹. Ils ont passé la Gemmi, ils ont vu tomber un peu de neige : mais elle était, disaient-ils, « tout à fait insignifiante ». Nous avons hâté notre marche, et demain sans doute, nous aurons des nouvelles certaines.

En quittant Sion, on descend un peu, mais c'est pour la dernière fois ; les environs de cette ville sont très pittoresques, par la manière bizarre dont les montagnes se croisent autour d'elle. C'est là que pour la première fois j'ai remarqué des vignes dans le Vallais. Jusqu'alors nous buvions le vin du pays de Vaud, vin blanc qui est fort bon. A Sion, on en fait du rouge, mais il est épais et lourd ; le blanc est meilleur, et dans tout le Vallais, il a un goût de muscat qui plaît beaucoup, c'est au reste une boisson fort douce. Je dois encore un hommage au Vallais,

²⁰ Allusion à divers ouvrages et articles parus au début du siècle sur cette question très controversée, et à laquelle Ch.-E. de Rivaz, alors député du Valais au Corps législatif, à Paris, apporta sa contribution dans le numéro du *Moniteur* du jeudi 30 décembre 1813.

²¹ Les bains de Loèche.

c'est qu'on y fait d'excellent pain, d'une blancheur égale à celle de ses neiges.

Quant à l'aspect du pays, il est un peu changé, non pour les remparts qui le défendent, toujours d'inaccessibles montagnes, et des rochers d'une structure inconcevable ; mais le pays se resserre, et devient de plus en plus sauvage. En quittant Sion, on côtoie longtemps le Rhône, qu'on a à sa droite ; le bord est escarpé, on n'est séparé du fleuve que par quelques arbustes, quelques saules, à travers lesquels on aperçoit ses eaux fougueuses. Il est large, mais pas navigable, à cause des bancs de sable qui divisent son cours, de l'impétuosité de ses eaux, et du peu de profondeur de son lit. Souvent la route le quitte, mais il coule à si peu de distance, et la vallée est si étroite, qu'on entend toujours le bruit de ses ondes. A chaque instant un torrent descendant des montagnes vient grossir son cours. Je dois en passant un hommage à un petit ruisseau près duquel nous nous sommes reposés un instant, dont l'eau était aussi délicieuse que limpide, et dont le murmure léger produisait en nous une de ces douces et monotones sensations qui invitent au sommeil. Nous ignorions sa source, il disparaissait dans l'herbe, et je n'ai pu m'empêcher de lui dire :

Petit ruisseau qui m'as désaltéré,
Je ne veux plus que tu sois ignoré :
De l'homme vertueux, du sage,
En passant tu m'offres l'image.
D'où venait-il ? On n'en sait rien.
Où va-t-il ? Il échappe au passant qui l'oublie ;
Et sur la route de la vie,
Il n'a paru que pour faire du bien.

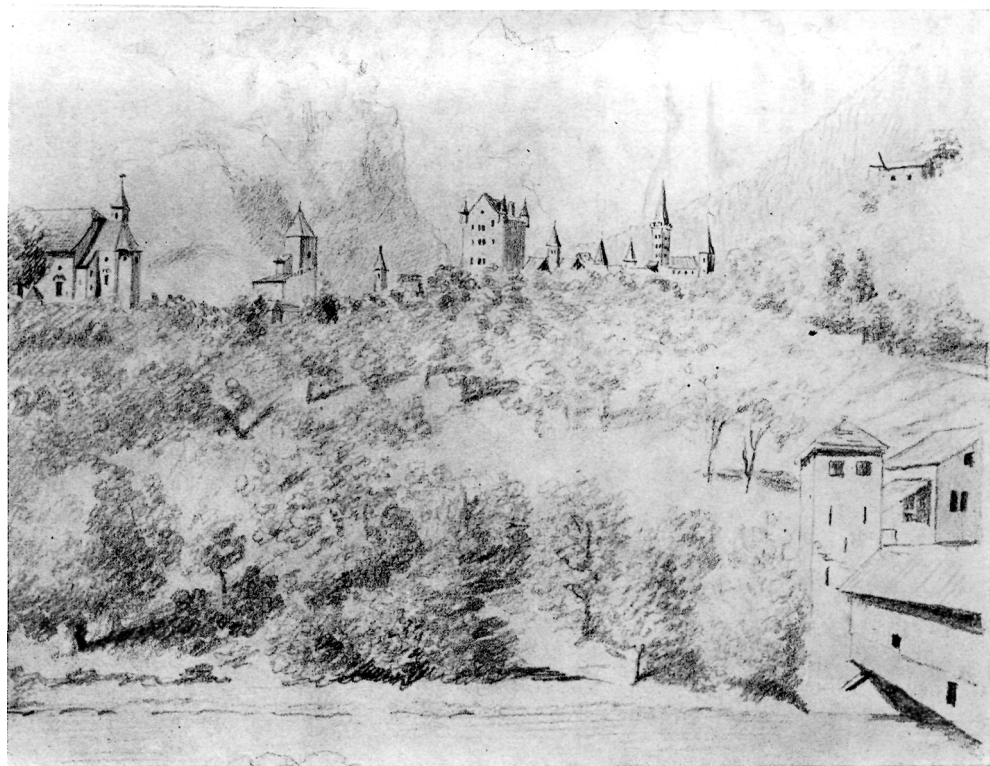
C'est ainsi qu'on peut vivre dans ce pays, qui semble séparé du reste du monde. Jamais il ne tentera l'ambition des conquérants : que viendrait-on chercher entre ces deux remparts de montagnes ? La terre est peu fertile, les hommes simples et bons, mais pauvres ; et si quelque chose attire le voyageur dans ces sauvages contrées, c'est le désir d'admirer la nature dans ses plus étonnantes beautés.

Nous avons bien monté depuis hier, et j'appliquais avec vérité ces deux vers de Racine :

Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée... ²²

Ce n'est plus, comme dans le Bas-Vallais, une longue suite d'inégalités dans le terrain ; la route monte franchement, sans

²² *Esther*, acte I, scène 2.



« Vue de Leuch, ou Loiche, dans le Vallais, au dessus du Rhône »
(11 septembre 1820)

jamais descendre, et rien n'est mieux nommé que le Haut-Vallais. Déjà les nuages sont plus près de nous, déjà le ciel paraît d'un bleu plus sombre. A Sierre (Sider²³ en allemand), à trois lieues de Sion, le chemin quitte la gauche du Vallais, et va vers les monts de droite ; un peu après on passe le Rhône, et l'on monte toujours, au milieu d'une forêt de pins²⁴. On croit qu'après s'être élevé si haut, on va descendre : non, on continue jusqu'à Leuck. Cette ville où nous croyions passer est de l'autre côté du fleuve, et l'on n'y entre pas, à moins de vouloir aller aux bains. Les bains de Leuck, ou de Loiche, sont fameux, et nous aurions certainement été les visiter, si la crainte des neiges de la Furca ne hâtait nos pas. Ils sont à deux lieues, dans l'enfoncement des montagnes, au pied de la Gemmi, dans un vallon si étroit et si profond que le soleil n'y paraît qu'à midi. C'est là qu'est ce fameux sentier de la Gemmi, qui a par ses détours 10 700 pieds de long, pour arriver au sommet de la montagne, qui s'élève perpendiculairement. J'ai dessiné la ville de Leuck.

A Sierre, nous nous sommes reposés, ainsi qu'à Turtman²⁵, à une lieue de Leuck, mais je puis dire que nous n'avons pas encore été si vite qu'aujourd'hui. La chaleur était très forte. Mes opinions sur les Valaisans, et surtout sur les Valaisannes, ne changent pas : ils sont d'une politesse, d'une cordialité charmantes, et elles sont d'une ravissante beauté. Quant au pays, il change beaucoup par ici : on remarque fort peu de traces de culture ; tout est sauvage, et ce soir, en arrivant à Viège, nous aurions pu nous croire au bout du monde : quelques sommets neigeux brillaient encore, les immenses rochers qui nous environnaient étaient noirs de toutes les ténèbres de la nuit, et le Rhône qui coulait avec fracas à nos pieds réfléchissait faiblement les dernières lueurs du crépuscule.

Partout où nous arrivons, on nous reçoit très bien ; nous sommes gais, toujours d'accord, et je dois cette justice à la Suisse, c'est que les auberges jusqu'à présent ne sont pas chères, et surpassent en propreté tout ce que j'ai vu en France.

Adieu pour cette fois. Je t'embrasse.

Lax, 12 septembre 1820.

Ah ! quel pays ! quelle journée ! Je trouvais que nous monitions depuis Saint-Maurice, et j'avais raison ; mais que dire de la route d'aujourd'hui, de celle qui nous attend demain, de la montée des Fourches après-demain ? est-ce que nous n'arriverons pas au septième ciel ? Pas un seul terrain plat aujourd'hui. Tou-

²³ Ou plutôt *Siders*.

²⁴ La forêt de Finges.

²⁵ Tourtemagne, en allemand *Turtmann*.



« La Belle Valaisanne (Turtman) »

jours monter rapidement, de sorte que, marchant au-dessus des précipices, nous élevant sans cesse, nous avons fini par apercevoir au fond des précipices ces sommets qui d'abord nous avaient si orgueilleusement dominés ; et toujours devant nous de nouveaux sommets. Il faut espérer cependant que tout cela finira. Tous les voyageurs que nous avons rencontrés nous ont rassurés. Plusieurs ont passé le Saint-Gothard. Oui, Fourche, nous te franchirons après-demain ; mais ton passage a manqué aujourd'hui de nous coûter cher, ou plutôt nous avons manqué de ne pas te voir. Mais n'anticipons pas sur les événements, car je ne pourrais plus rien dire autre chose. Je vais te faire le récit de la journée.

De Viège où nous avons couché, jusqu'à Brig²⁶, la route est superbe, côtoyant toujours le Rhône, et présentant les mêmes aspects qu'auparavant. Dans les villages qu'on rencontre, si l'on peut appeler de ce nom quelques amas de cabanes, les habitations

²⁶ Brigue, en allemand *Brig*.

sont en bois, élevées sur des masses de pierres, et soutenues sur des pilotis, sans doute pour éviter les inondations du Rhône, ou l'humidité des prairies. Brig est à deux lieues de Viège. C'est une jolie petite bourgade, on n'y voit que d'élégants clochers, qui brillent d'un vif éclat aux feux du soleil. Là cesse la route pour nous ; elle tourne à droite, entre deux montagnes extrêmement rapprochées, entre les sommets desquelles on voit s'élancer dans les airs les cimes pointues du Simplon, couvertes de neige. C'est par là qu'on passe en Italie, sur cette belle route qui rend encore fier d'être Français ²⁷.

Voyageurs, n'allez pas à l'auberge de la Poste, à Brig, à moins que vous ne soyez trop chargés d'argent !

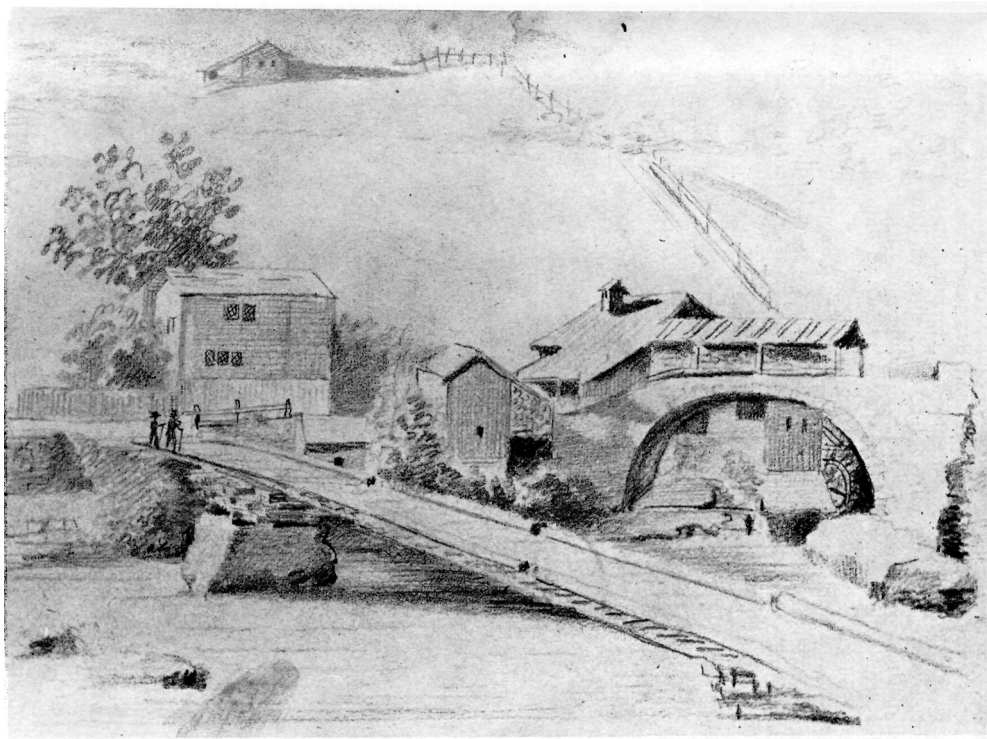
Après Brig, on suit un chemin qui se jette droit sur les montagnes de gauche, passe le Rhône, et conduit à un village nommé Naters. Là il faut demander son chemin : plus de grande route, on ne va plus que dans les profondeurs du Haut-Vallais, on n'a plus de sortie que la Fourche. Dès ce moment il faut monter toujours, et escalader tous les sommets qui se présentent. Plus de voitures, plus de grands villages, plus de langue française. C'est une autre région, une contrée sauvage, admirable, délicieuse. Je ne sais pas les spectacles que le ciel nous réserve, mais je n'ai encore rien vu de beau, dans le genre grandiose, comme le pays que j'ai parcouru depuis Brig jusqu'à Lax, où nous sommes enfin.

Figure-toi la vallée très resserrée, et rapprochant de plus en plus ses côtés ; le Rhône qui coule dans le fond avec fracas : ce fleuve commence à se rétrécir, mais il semble qu'il devienne de plus en plus impétueux. Son cours turbulent, heurté sans cesse par des roches cachées, ou saillantes au-dessus des eaux, est une écume continuelle, et ne va que par bouillons et cascades. Quelquefois une arche hardie le traverse ; quelquefois c'est un long pont de bois, sans garde-fou.

Le chemin est des plus pittoresques. Il est très rare que l'on puisse aller deux de front : tantôt détestable, par les larges pierres qui le pavent inégalement, tantôt charmant par le sable fin sur lequel on marche. Presque toujours on est abrité sous de beaux arbres. Ici, c'est un gazon frais et tendre : on se croit dans l'avenue d'un parc. Là, c'est un éboulement de vastes rochers, qui entassent au-dessus des voyageurs leurs corps noirâtres et difformes. Ou la foudre, en les brisant, les précipita du sommet de ces hautes montagnes, ou des secousses intérieures les renversèrent pêle-mêle. Plus loin, on passe à côté d'une petite chapelle blanche ²⁸ ; le dedans est couvert d'ornements dorés à l'antique : là, un petit saint tout informe reçoit la prière du voyageur ou la

²⁷ La nouvelle route du Simplon avait été construite sur ordre de Bonaparte de 1801 à 1805. Cf. Frédéric Barbey, *La route du Simplon*, Genève, 1906.

²⁸ La chapelle de Hohenflüh (commune de Mörel).



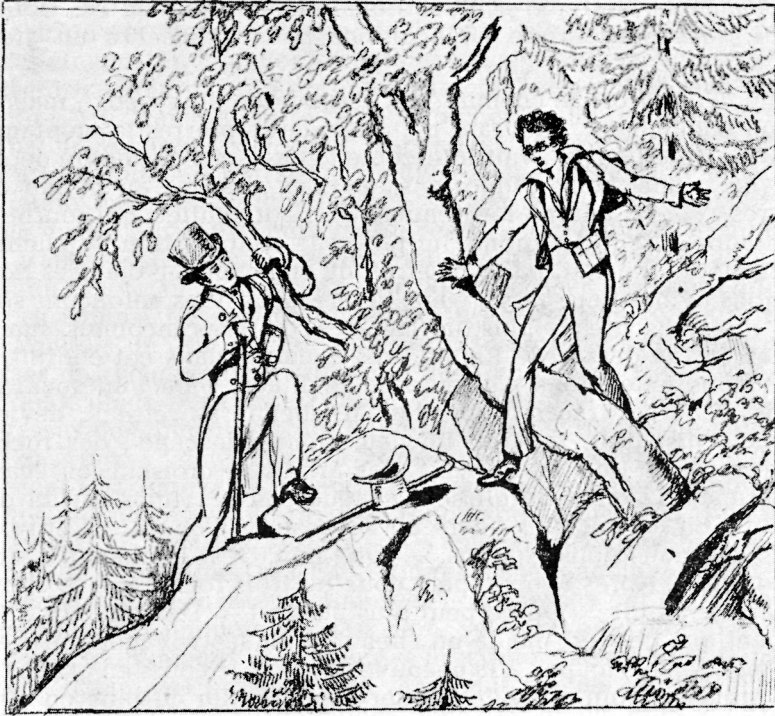
« Vue prise dans le haut Vallais, sur le Rhône, entre Brig et Lax » :
en amont de Mörel, à Giffrisch, commune de Filet.
(12 septembre 1820)

modeste offrande de l'habitant du vallon. De l'autre côté, sur un plateau de verdure qui domine le Rhône, quelques cabanes pauvres s'élèvent et bien loin, au fond des précipices, des vaches paissent tranquillement : on entend la clochette du taureau, et le cor du pâtre. Dans un autre détour du chemin, du haut des monts, on distingue quelques chèvres suspendues aux rochers, au milieu des arbres qui pendent sur le fleuve, et sur un endroit escarpé, un jeune enfant, la tête appuyée sur sa main, à demi-couché, garde en sifflant son troupeau. Au reste, peu d'habitants animent ces grandes solitudes ; leur vaste silence n'est troublé que par le bruit du fleuve, et nul oiseau ne voltige au-dessus des cimes noires de ces sapins. Le sentier que l'on suit n'est pas toujours sûr. Quelquefois le Rhône est tellement resserré entre d'énormes masses de rochers, que l'on monte dans un espace très étroit, où les deux pieds peuvent se placer à peine, perpendiculairement au-dessus des tourbillons du fleuve, sans arbre qui cache l'abîme, sur des terres mouvantes, à côté d'un mur de roches qui se détachent par parcelles. Chaque pas fait glisser dans le Rhône de petites pierres brisées et presque réduites en poussière. Il ne faut pas cesser de regarder ses pieds ; et cependant on ne peut s'empêcher de contempler ces habitations, suspendues hardiment sur l'escarpement des hauteurs opposées ; on cherche par où l'on peut y parvenir. Quelquefois aussi l'on se trouve arrêté par des cascades qui coupent le chemin, et précipitent leurs eaux dans le Rhône. Il faut les passer où en marchant sur les petites pierres qu'elles arrosent, ou sur quelques planches, quand elles sont trop larges. J'ai vu, et j'ai été longtemps à en croire mes yeux, des chemins pratiqués sur les roches les plus escarpées au-dessus de nos têtes, et quand le terrain manque, d'une pierre à l'autre (et ces pierres d'un rien pourraient glisser). Deux arbres couchés forment un passage sur un abîme dont le seul aspect est effrayant. Enfin, une arche étonnante²⁹, lancée sur le fleuve, à l'endroit où il est le plus terrible, nous a préparés au pont du Diable ; elle est soutenue à une grande hauteur sur des rochers noirs et taillés droit, comme à grands coups de hache. Cette arche domine toutes les têtes des sapins qui croissent au bord du fleuve et sur le penchant des deux rives. Et ce pont est dans un site enchanteur ; il conduit de la route dans un joli petit hameau situé à mi-côte, au milieu d'une belle prairie, entouré de sombres forêts ; et le soleil venait de se coucher, ses rayons éclairaient encore d'un éclat rougeâtre les vallées et les monts lointains que nous laissions derrière nous. Cet aspect, ce beau site, à l'approche de la nuit, pouvait-il ne pas nous remplir d'enthousiasme, et nous donner le sentiment du repos constant, du vrai bonheur ? Il nous semblait fait pour un poète, pour un peintre, pour deux amis, pour

²⁹ Il s'agit du pont de Deisch, près de Grengiols.

deux amants heureux, et nous nous abandonnions à ces douces idées, sans penser que nous allions nous exposer à un grand malheur.

En cet endroit, le chemin était assez large pour deux ; mais un grand éboulement, couvrant d'un déluge de pierres la montagne, la route et le fleuve, avait intercepté le passage sans doute depuis peu de temps. Nous l'ignorions, et nous passons au milieu des pierres. Verny marche le premier. Un petit sentier, qui tourne la montagne, et suit le Rhône, lui paraît la continuation du chemin, et d'ailleurs il n'était pas plus étroit qu'en beaucoup d'autres lieux où nous avions déjà passé. Nous allons, nous nous enfonçons sous une forêt obscure de pins, de mélèzes, d'arbres inconnus, immédiatement au-dessus du Rhône, très encaissé dans cet endroit, et dont nous entendions à travers le feuillage, bien loin sous nos pieds, l'énorme fracas. Cependant le chemin se rétrécit, devient glissant, disparaît, reparait un peu, monte, descend ; des roches l'interrompent ; on les franchit ; les arbres se croisent, on écarte les branches ; enfin on glisse à chaque pas, le temps est un peu sombre, on ne sait plus guère où l'on est, où l'on va. « Verny, je crois que nous nous égarons. — Oh ! non, c'est le chemin », et il va toujours. Après avoir répété deux ou trois fois la même chose, il s'arrête, et dit : « On ne peut plus passer ! — Dans le fait, il est évident que ce n'est pas là un chemin pour les voyageurs. Attendez-moi, je vais un peu à la découverte... » et je cours en grim pant. Je vais assez loin, mais le sentier s'embrouille de plus en plus, et l'on court risque à chaque pas, tant les arbres sont embarrassants et les roches glissantes, de rouler dans le fleuve. « Allons, il faut revenir, peut-être que ce village que nous regardions est Lax ; au moins nous trouverons bien un asile, quel qu'il soit, et nous prendrons un guide demain matin ». Nous revenons sur nos pas, et nous regagnons enfin, non sans des peines infinies, l'endroit de l'éboulement. Un pâtre, avec des moutons, était sur la montagne ; un de ses moutons venait de rouler dans les pierres, et boitait de toutes ses jambes. Nous interrogeons le berger, qui nous répond que le chemin de Lax est celui sur lequel il est, qu'il faut monter vers lui à travers ces pierres. Par hasard, un autre homme descendait au même endroit avec de grandes précautions, à cause du précipice, et des pierres qui roulaient à chaque pas. Chose étonnante, cet homme venait de la Fourche, et au plaisir qu'il nous fait de nous remettre dans le bon chemin, il joint celui de nous promettre pour la Fourche le plus beau passage. Nous gravissons donc ces pierres, l'un en tirant vers la droite, l'autre vers la gauche. Autre incident : Verny avait pris le bon côté, et montait avec bien de la peine, mais sans danger. Et moi, je trouve des terres mouvantes, je roule, je me retourne, je vois l'abîme, je vois le fracas des ondes. Je reprends courage, je m'élance vers mon compagnon ; le mot n'est pas juste, mais il n'est pas d'expression pour peindre la précipitation avec laquelle



« Allons, il faut revenir (sentier de Lax) »
(12 septembre 1820)

je me traîne des pieds, des jambes, des mains, de tout le corps, ayant un fardeau attaché aux épaules, au milieu d'une chute perpétuelle de pierres qui roulent sous moi, et m'emportent avec elles à chaque mouvement. Je n'ai dû mon salut qu'à la rapidité de ces mêmes mouvements, rapidité que je ne conçois pas encore, et que le danger seul a pu rendre si grande.

Enfin, nous avons trouvé la route, nous avons atteint heureusement le sommet de cette montagne, et nous avons aperçu Lax, où nous sommes arrivés bien gaiement, heureux de notre catastrophe. La nuit arrivait, les troupeaux rentraient précipitamment, et le jeune pâtre hâtait à grands coups de fouet la marche de ses chèvres, portant sous son bras le petit chevreau qui ne pouvait pas suivre.

Nous sommes dans un asile tout à fait champêtre, nous venons de souper avec d'excellent lait ; il est neuf heures, et nous allons oublier les fatigues de la journée. Adieu, dors bien !

Obergesten ³⁰, 13 septembre.

Enfin, à force de monter depuis cinq jours entiers, nous sommes arrivés au bas de la Fourche, et nous la franchirons demain au point du jour, à moins que des neiges subites ne viennent cette nuit nous fermer le passage. Mais comment craindre la neige avec un temps si chaud et un ciel si pur ? Le Vallais est fini, et devant nous s'élève un rempart de hautes montagnes, dont les cimes pointues ou arrondies sont couvertes de neiges ; mais celles-là ne nous font rien : elles sont là toujours, et ce n'est pas en ces endroits qu'on a été pratiquer des sentiers.

Depuis Lax le chemin ne nous a rien présenté d'intéressant. Il y a quatre lieues jusqu'à Munster, le plus grand village que nous ayons rencontré, et de Munster ici on compte à peine une lieue et demie. Il y a bien encore à une demi-lieue un hameau ³¹ qui est la dernière habitation du Vallais, mais il n'y a pas d'auberge, et nous avons dû passer ici la nuit. En sortant de Lax, le chemin est encore pittoresque pendant une bonne lieue, s'élevant toujours vers les sommets des montagnes de gauche, parmi d'épaisses forêts, et traverse successivement Ernen, Niederwald, Biel, pauvres hameaux ; ensuite, il traverse par une pente plus douce de longues et larges prairies. La vallée, depuis ce moment jusqu'aux Fourches, est plus aplanie, le Rhône y coule plus doucement, mais il y a beaucoup moins d'arbres, la végétation y est bien faible, et quelques buissons présentent çà et là leur triste ombrage. On serait consumé par la chaleur, si le vent frais des hautes Alpes ne descendait des montagnes. Malgré l'apparente stérilité de ces vallons, on y trouve encore plusieurs villages : Gluringen, Peckingen ³², Munster, Urlichen ³³, et d'autres sans nom, parce qu'ils sont sans chapelle, du reste tout à fait semblables. Ce sont tous des amas d'une vingtaine de cabanes, jetées pêle-mêle, sans former de rues, et toutes la façade exposée au midi. Ces cabanes sont construites d'un bois rougeâtre, fort sombre ; leur toit est formé de planches noires, sur lesquelles on a posé de grosses pierres pour les garantir des fureurs du vent. Ces couleurs rembrunies donnent à ces masses d'habitations un aspect sauvage et lugubre au milieu du vert tendre et monotone des prairies. De temps en temps seulement, un torrent qui court vers le Rhône vient rompre l'uniformité de cet ennuyeux paysage. Les montagnes ne sont plus si hautes, soit que l'œil s'accoutume à ces grandes proportions, soit qu'en effet on se soit tant élevé qu'il

³⁰ Obergesteln.

³¹ Oberwald, comme on le verra plus loin.

³² Reckingen. Ozaneaux n'était évidemment pas préparé à y découvrir « la plus belle église baroque » du Valais (cf. André Donnet, *Guide artistique du Valais*, Sion, 1954, p. 112).

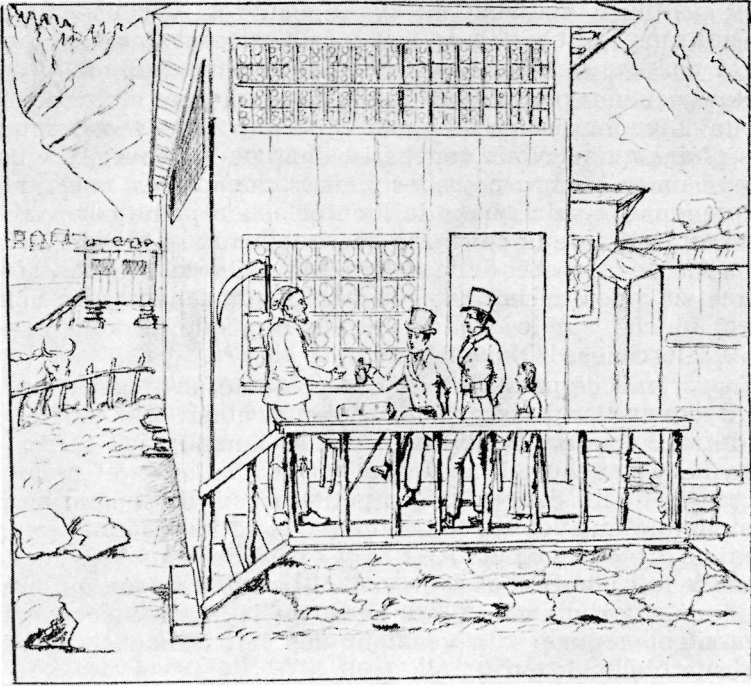
³³ Urlichen.

n'est plus guère possible d'être dominé par des cimes aussi prodigieuses. Quant au chemin, il n'est pas beau ; il s'en faut de beaucoup qu'il soit animé par les aspects magnifiques et variés que nous rencontrions hier à chaque pas. Mais il est plus agréable qu'avant Lax, parce qu'il monte moins, et tourne plutôt les montagnes qu'il ne les franchit. Son unique désagrément est d'être presque partout garni de grosses pierres qui rendent la marche très incertaine ; mais de temps en temps on peut le côtoyer en marchant sur le pré. La route est partout indiquée par deux rangs d'échalas croisés entre lesquels on passe ; cependant il est indispensable de demander presque à chaque centaine de pas si l'on ne s'égare pas, car très souvent on trouve deux chemins à choisir, sans qu'il y ait plus de raison pour prendre l'un que pour prendre l'autre. Au reste, on rencontre presque partout des habitants du pays qui conduisent leurs troupeaux, et qui non seulement vous donnent avec la plus grande complaisance tous les renseignements dont vous avez besoin, mais préviennent même vos demandes et, du plus loin qu'ils vous aperçoivent, vous appellent pour vous remettre dans le bon chemin si vous vous en écarterez, ou pour vous en indiquer un plus commode. Si l'on ne voit personne quand on a besoin d'indication, il est rare qu'on n'entende pas au loin les clochettes de quelque troupeau.

Ainsi, en quittant le Vallais, nous devons à ses bons habitants un tribut de reconnaissance ; partout nous avons eu à nous louer de leur simplicité, de leur obligeance : par exemple, on ne voit plus par ici, dans ces lieux tout à fait sauvages, autant de ces jolies Valaisannes qui font croire qu'on est dans une région enchantée. Au contraire, le visage, le costume des habitants ressemblent aux sites qui les environnent. Il y a quelque chose de rebutant dans leur extérieur, mais leurs manières sont si cordiales qu'on oublie bientôt leur grossière enveloppe quand on a pénétré dans ce qu'elle enferme³⁴. Je ne quitte qu'avec tristesse ce beau pays, et malgré les sites curieux de la Suisse que nous allons parcourir, la seule pensée qui m'occupe, c'est que je vais me trouver au milieu d'une nation beaucoup plus étrangère à nos mœurs et à notre langue. Ici, qui l'eût cru ? nous sommes dans une auberge où l'on parle français, et depuis hier matin, je n'avais plus entendu un mot de la langue maternelle. Aussi j'éprouve en parlant le plaisir qu'on trouve à dîner quand on a bien faim.

Ne te figure pas que les auberges soient comme ailleurs ; c'est tout bonnement une maisonnette comme les autres, et la seule

³⁴ Lucien Lathion aurait pu citer cette tirade en appendice de son bel ouvrage sur *Jean-Jacques Rousseau et le Valais, étude historique et critique* (Lausanne, 1953). On retrouve en effet ici, sous la plume d'Ozaneaux, les principaux thèmes de la lettre de la *Nouvelle Héloïse* sur le Valais (cf. ci-dessus, note 17).



« Oberghestelen, au pied de la Fourche »

différence, c'est qu'on y trouve du vin, qu'on fait venir de Sion sur le dos d'un cheval ; car jamais voiture n'a pu parvenir dans ces contrées ; et malgré ce que nous disait un bel esprit de Munster, qui prétendait qu'on allait ouvrir une route, je doute que dans un pays aussi pauvre, les rochers, les montagnes, les torrents, les forêts et surtout le Rhône le permettent.

Adieu. Demain le grand jour. Je t'embrasse.

Urseren, ou Andermatt, 14 septembre 1820.

Gloire à la Providence, qui nous a fait un si beau temps ; gloire aussi à nos jambes, qui ont si bien secondé notre courage ! Nous sommes dans le val d'Urseren. Elles sont passées, ces Fourches terribles ! Elles sont passées, malgré les distances, les neiges, les rochers, les torrents, et le Doyen de Montreux ! Nous sommes dans le Saint-Gothard, élevés de 5 000 pieds au-dessus de la mer, dans un lieu où, de bonne foi, j'ai cru que nous n'arriverions jamais.

J'avais lu le voyage de Coxe, et ce passage des Fourches,

décrit par lui³⁵, semblait effrayant. Pauvres Anglais, que vous êtes poltrons ! Le chemin de Brig à Lax est cent fois plus terrible que le passage des Fourches et des sommets du Saint-Gothard.

Nous sommes partis d'Obergesten à six heures et demie, après un bon déjeuner, et une bien mauvaise nuit. Ô voyageurs, que je vous plains quand vous coucherez dans ce malheureux village ! Si vous aimez, comme nous, les plaisirs champêtres, vous jouirez, en entendant le soir, quand la lune éclaire à peine ces sauvages contrées, le son de la clochette des troupeaux se mêlant au bruit monotone des torrents de la vallée. Mais si vous êtes las, si vous aspirez au repos de la nuit, couchez plutôt dans un pré nouvellement fauché, sur le chaume le plus dur, que de vous exposer aux lits terribles d'Obergesten.

En partant, ce matin, on nous a présenté un registre, où tous les voyageurs qui passent écrivent leurs noms, leur patrie, et le but de leur voyage. Dans ma mauvaise humeur, j'ai écrit : « Ed. Verny, G. Ozaneaux, Français, allant au diable »... et nous sommes partis, ayant pour guide un petit garçon. Le chemin au reste est si simple qu'avec les indications que je vais donner, on peut se passer de conducteur. Ah ! M. Coxe, que vous êtes menteur, et que de fois nous avons ri de vous ! Il semble à ceux qui passent par ici qu'eux seuls ont vu ces lieux, qu'ils les ont découverts, et ils mentent comme s'ils venaient des îles Sandwick ou de la Nouvelle Hollande.

En sortant d'Obergesten, on fait dans la prairie une bonne demi-lieue jusqu'à Oberwald, dernier village du Vallais. Il est séparé par le Rhône d'un autre hameau, nommé Unterwasen³⁶. Arrivé à Oberwald, on monte à gauche un sentier assez difficile à connaître au milieu des rochers, mais au reste c'est le seul endroit de la route où un guide ou des indications très exactes soient nécessaires. D'ailleurs en cet endroit le Rhône qui n'est plus qu'un torrent est fort resserré, et comme son cours impétueux rend impraticable la rive opposée, il est impossible de ne pas côtoyer

³⁵ Les *Travels in Switzerland* de William Coxe (1^{re} éd., 1789), qui avaient paru d'abord sous le titre de *Sketches of the natural, civil and political state of Swisserland* (London, 1779), furent l'un des « bestsellers » de l'époque. Il s'en fit au moins trois traductions françaises différentes entre 1781 et 1790. Ozaneaux avait probablement lu la version, très connue, de L. F. E. Ramond de Carbonnières, parue sous le titre de *Lettres de M. William Coxe à M. W. Melmoth sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse* (1^{re} éd., Paris, 1781). Dans cette version, le « Passage des Fourches » se trouve à la Lettre XIII, datée de Münster en Valais : « ... après de longs efforts et une marche pénible à travers les grandes surfaces de neige et de glace que nous rencontrâmes... nous atteignîmes la partie supérieure de la vallée par une montée extrêmement escarpée. Le grand nombre de rochers irréguliers et fourchus, qui, accumulés autour de cette vallée, hérissent le sommet du mont, lui ont valu, dit-on, le nom de *Fourches* ou *Furca*. La région dans laquelle nous étions alors nous parut plus affreuse et plus désolée que les parties les plus désertes du Saint-Gothard même... »

³⁶ Unterwassern.

le mont à gauche, et par conséquent de ne pas découvrir le sentier des Fourches. Le seul embarras qui peut se présenter, c'est que ce sentier traverse pendant une lieue une forêt de pins, et est fort souvent interrompu par des torrents. Mais il est indiqué par les rochers qui le pavent, et dans les bizarres détours qu'il fait pour arriver au haut des montagnes, il serait bien singulier qu'on ne le trouvât pas. Là, le Rhône est superbe : il entraîne dans ses ondes des pierres énormes, des débris de montagnes, et de grands pins déracinés. Quelques cabanes, ou plutôt quelques amas de pierres sous lesquels on peut se mettre à l'abri, paraissent encore sur ses rives escarpées, et çà et là des chèvres pendent sur les roch[ers] voisins ³⁷.

Après deux heures de marche, on tourne à droite, et l'on se trouve entre deux sommets, dans un vallon au fond duquel on aperçoit un immense amas de neige ³⁸. Je ne puis m'empêcher de remarquer ici combien les distances sont difficiles à juger dans les hautes Alpes. L'air est si transparent, qu'on croit bien près de soi ce qui en est bien loin ; et ce malheureux vallon que nous croyions pouvoir traverser en une demi-heure, nous avons été plus d'une heure et demie à le passer. Un peu avant d'arriver au grand plateau de neige, il faut traverser le Rhône, sur une planche, et se ranger sur les monts de droite, où l'on trouve un sentier qui monte pendant plus d'une heure assez rapidement au milieu de quelques broussailles et de mille rochers. L'énorme plateau de neige, que l'on laisse à gauche, et qui s'élève à une incroyable hauteur, est là de toute éternité. Ces neiges, qui ne fondent jamais, sont dures et grises, et entrecoupées de profondes crevasses. Notre petit guide nous dit que dernièrement, un homme du pays, revenant de la Fourche, voulut passer sur ces neiges, tomba dans une crevasse, et y resta.

Dès ce moment, les montagnes sont nues : plus un seul arbuste ; c'est l'aspect le plus désolant. On ne voit que d'informes groupes de rochers, couverts à demi d'une légère verdure, parsemés de neige, et le Rhône, simple torrent, coule dans le fond de ce singulier paysage. Autour de soi l'on n'aperçoit que des pointes de montagnes, bien sèches, qui dominent toutes les neiges et réfléchissent les feux du soleil. On serait brûlé par la chaleur, si un vent léger ne rafraîchissait le voyageur. Après avoir monté bien longtemps, toujours à la droite du fleuve, chemin bien facile et bien simple, car pas un arbre ne le dérobe aux regards, on repasse le Rhône, à l'endroit où il est le plus écumant, où il est arrêté par des rochers, sur deux troncs d'arbre qui forment un pont, et on lui dit adieu pour toujours. Là, il tourne à droite, presque subitement. Là, le grand fleuve de Provence n'est plus qu'un très petit ruisseau, et l'on aperçoit sa source.

³⁷ Le papier est taché.

³⁸ Gletsch et le glacier du Rhône.

C'est à droite, entre deux sommets d'une hauteur et d'un escarpement singuliers, qu'est encaissé le grand glacier. C'est une énorme masse de neiges éternelles, très denses, et que les feux les plus brûlants du soleil ne peuvent amollir. De dessous ce glacier sort le Rhône par deux petits ruisseaux qui se réunissent et se confondent sous un plateau de neige. Mais la véritable source est sans doute le ruisseau de la droite, parce qu'à gauche rien ne coulait quand nous l'avons vu, la neige couvrait le lit du ruisseau ; tandis que celui de droite sortait assez impétueusement, et formait même une petite cascade, tout de suite après sa sortie du glacier. Le voilà, ce grand fleuve dont Lyon et Marseille s'enorgueillissent : ici le plus petit enfant peut le traverser sans se donner la moindre peine.

On suit alors les monts de gauche ; mais il faut du courage et surtout des forces : la montée est extrêmement rapide, elle nous a fatigués. Il est vrai que nous l'avons escaladée trop vite. Je conseillerais au voyageur d'aller doucement, et de se reposer de temps en temps, pour boire quelque peu d'une liqueur forte, qu'il est nécessaire d'emporter avec soi dans ces hautes montagnes, où l'air est si vif. Au reste, il est certain que cet air contribue à donner des forces ; et c'est une remarque que j'ai faite comme tous les voyageurs, c'est que plus on monte, plus on est fort pour monter encore, parce que les poumons respirent plus librement, et que le sang circule mieux dans les veines. D'ailleurs, l'air des hautes Alpes inspire de la gaieté, et la gaieté donne du courage. Quant aux dangers que M. Coxe, Anglais, a vus dans le sentier des Fourches, ils n'existèrent jamais que dans son imagination ; torrents, précipices, chemins escarpés : il a tout inventé ; on est partout aussi largement, aussi tranquillement qu'en plaine, et si ce n'était la fatigue, qui est grande, ce serait une charmante promenade de franchir la Fourche.

A force de monter, par un chemin qui n'en est pas un, mais qu'il est très facile de se faire parce que la vue est pleinement découverte, on arrive enfin au col de la Fourche, un des hauts points de la chaîne des Alpes ³⁹. On ne trouve là pour terrain que de la poussière de rochers, si je puis m'exprimer ainsi, et l'on voit devant soi, dans une grande profondeur, le val d'Urseren.

C'est alors qu'il faut descendre, mais bien plus rapidement encore qu'on n'est monté. On passe d'abord sur un long plateau de neige, où l'on n'a rien à craindre, parce qu'elle est là depuis des siècles, et dure comme des rochers. Je dois une justice à M. Coxe. Comme il a fait à rebours le chemin que nous venons de parcourir, il a dû se plaindre des difficultés du voyage. Je ne connais rien qui doive être plus rude à monter que les Fourches du côté du val d'Urseren. C'est une foule de sentiers qui se croi-

³⁹ Le col est à l'altitude de 2431 m.

sent perpendiculairement au milieu des rochers et des torrents, et nous qui étions au col de la Fourche à midi, et qui ne sommes arrivés à Urseren, toujours en descendant, qu'à quatre heures, nous pouvons juger du plaisir qu'a dû éprouver notre bon Anglais en gravissant ces détestables chemins. Quant à du danger, je le répète, il n'y en a pas le moins du monde, à moins qu'on ait peur de passer un torrent sur une planche, ou sur les pierres qui traversent son cours.

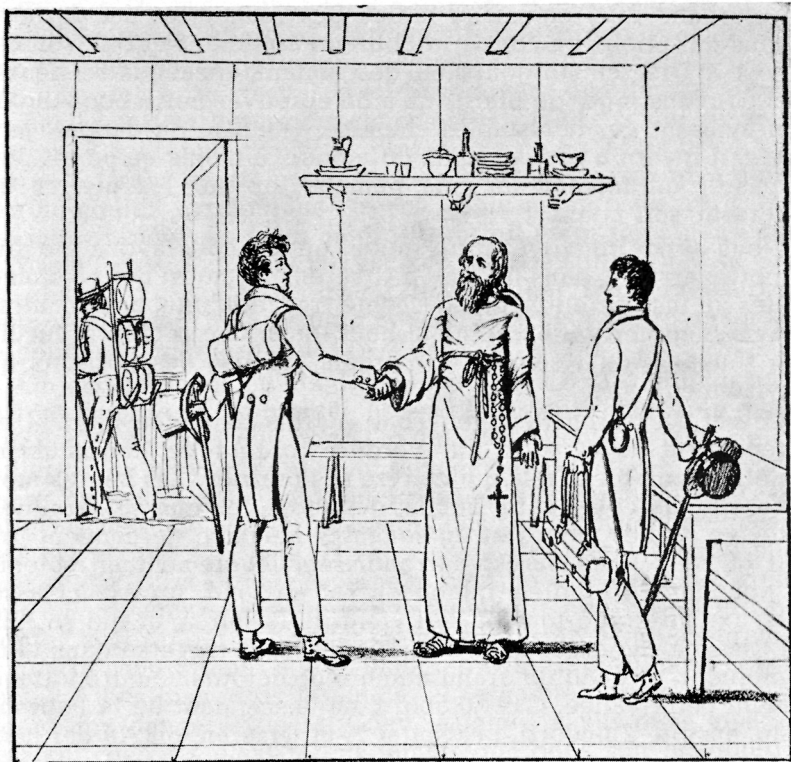
Nous avons renvoyé notre guide, quand nous avons été sûrs de notre arrivée dans le val d'Urseren, et nous nous sommes arrêtés un instant, après une descente très fatigante, pour contempler ce singulier vallon, situé si haut, dans une région si inculte et si sauvage, qu'il semble un paradis à cause des horreurs qui l'environnent.

Le val d'Urseren (Urseren-Thal) a trois lieues de long. Il est extrêmement étroit. C'est une verdure continuelle, consistant en un petit gazon bien frais qui couvre ses prairies. Les hautes montagnes du Saint-Gothard qui le dominent, et qui se terminent toutes en roches aiguës et en sommets neigeux, descendent tout droit et, vers leurs bases, s'arrondissent légèrement en coteaux qui donnent à la vallée, quand on est au fond, un aspect assez gracieux. Un grand torrent, qui vient de la Furca, et qui se joint à la Reuss à sa descente du Saint-Gothard, la traverse dans toute sa longueur, et y fait un grand nombre de détours. Quatre villages animent cette vallée. C'est d'abord, en descendant de la Fourche, Réalp, ensuite Zumdorft, l'Hospital ⁴⁰, et Urseren, ou An der matt. Les trois premiers ne sont qu'un amas d'une douzaine de cabanes au plus ; L'Hospital est sur la route d'Italie, à l'endroit où elle monte au Saint-Gothard. Urseren est le seul endroit qui puisse s'appeler village : il y a quelques jolies maisons, et des auberges renommées, surtout celle où nous sommes, parce que c'est le seul endroit remarquable qu'on trouve sur la route de Suisse en Italie, après avoir passé le pont du Diable. Au-dessus d'An-der-matt est un petit groupe triangulaire de pins : ce sont les seuls arbres qu'on rencontre dans ces froides et sauvages régions ; aussi, quoique infiniment petit, on le conserve avec un scrupule religieux, et les peines les plus sévères sont portées contre quiconque cueillerait une branche de ces arbres. En effet, c'est le salut d'Urseren, qu'ils garantissent des chutes de neige, si fréquentes surtout au printemps ⁴¹.

Ici, nous rencontrons des gens de toutes nations, et nous avons bien ri en parcourant le registre où chaque passant s'inscrit. Il y a des gens qui veulent absolument qu'on les remarque, et qui ne pouvant pas se distinguer par de belles pensées, se singularisent

⁴⁰ Connue aujourd'hui sous son nom germanique d'Hospental.

⁴¹ Cette tirade sur les pins d'Andermatt est un souvenir de William Coxe (lettre XII).



« Le capucin de Realp »

par des bêtises. Au reste, c'est un grand plaisir de se trouver dans cet endroit singulier avec des étrangers de tout pays, et il y a une jouissance bien vive à parler français, allemand, italien, latin, selon les individus qu'on rencontre. Il est impossible qu'avec ces langues on ne soit pas compris ; nous en avons fait aujourd'hui une expérience charmante. Figure-toi que, harassés de fatigue, accablés de chaleur, en descendant de la Fourche, nous arrivons à Réalp, mourant de soif. Nous entrons dans ce qu'on appelle une auberge. L'aubergiste est un capucin qui, orné de sa robe, de son capuchon et de sa ceinture de corde, respectable par sa longue barbe, nous apporte du vin, du fromage, du pain, comme un garçon d'hôtellerie ⁴². Ce bon capucin ne savait que son mauvais allemand, et le latin : mais avec quelle jouissance inexprimable nous avons parlé avec lui la langue d'Horace et de Cicéron !

⁴² L'auberge, ou mieux l'hospice bâti par les capucins en 1735, avait déjà hébergé Goethe en novembre 1779. Cf. *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, t. V (1930), p. 399, art. Realp.

Il s'exprimait avec justesse, précision, même avec élégance. J'aimais à entendre des mots latins sortir de cette bouche vénérable ; et lorsque, nous ayant présenté le registre pour écrire nos noms, il eut vu que j'avais mis après notre titre de Français : *Lingua virgiliana gavisi sunt in valle Urseren*, il fut si transporté qu'il nous aurait p. a. d.⁴³ embrassés. J'étais moi-même enchanté, je me croyais sous le ciel d'Italie, dans la patrie et dans le siècle de Virgile, et les expressions les plus plates me semblaient de la plus exquise latinité. Verny lui ayant dit que j'étais professeur, il redoubla d'affection, et lorsque je lui dis en partant : *Memento professoris in universitate gallicâ*, il me répondit : *Semper recordabor*. J'ajoutai : *Forsan redibimus numquam in hanc regionem, sed videbimus nos in Paradiso*. — *Spero*, répondit-il avec une justesse d'esprit et une bonté de cœur vraiment remarquables. Que ce mot était touchant dans sa bouche ! Que cette espérance était belle entre le vieillard qui descend tranquillement vers la tombe, dans les lieux qui l'ont vu naître, et le jeune voyageur qui passe pour ne plus revenir ! Il est impossible de ne pas être frappé d'une idée religieuse en entendant ce mot si simple et si beau, en contemplant cet auguste visage, en serrant affectueusement cette main patriarcale. Deux êtres se rencontrent sur la terre pour ne plus se revoir, et une langue, morte depuis longtemps, et une seule idée les réuni[ssent]t pour toujours. Jamais je n'ai dû à la langue latine un si vif plaisir. Bon capucin, je ne t'oublierai pas.

Demain, nous couchons encore ici, parce que nous voulons faire une excursion au sommet du Saint-Gothard. Adieu, le sommeil m'accable, je finis en t'embrassant.

Urseren, ou An-der-matt, le 15 septembre.

Voilà sans contredit notre plus belle journée, celle qui nous laisse jusqu'à présent les plus singuliers souvenirs. Nous avons vu tant de choses étonnantes, que j'ai besoin de réflexion pour mettre de l'ordre dans mon récit. Pour ne rien embrouiller, et ne pas faire de phrases, je suivrai l'ordre des faits.

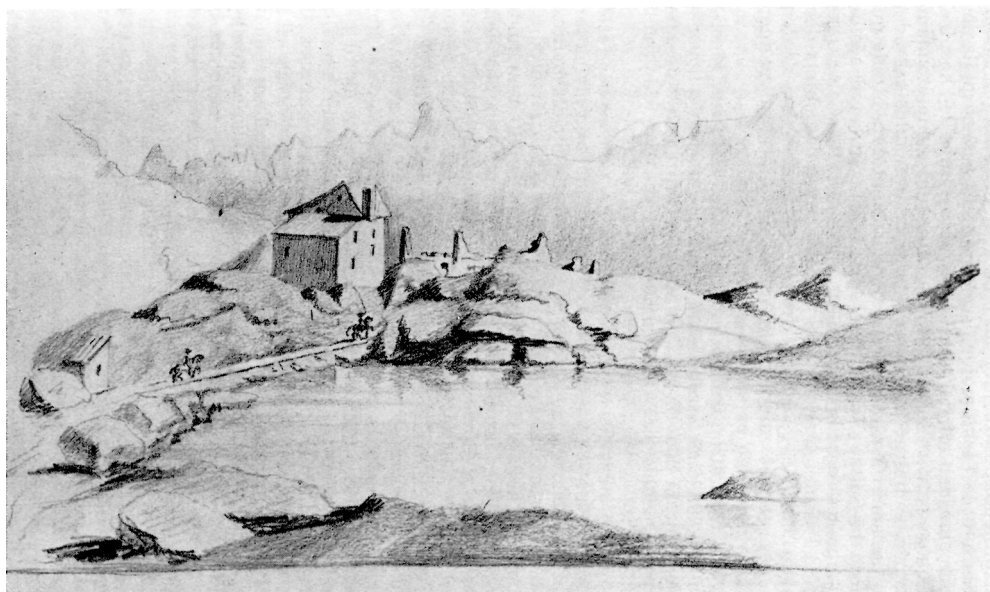
Après avoir bien déjeuné à sept heures du matin, nous sommes montés à cheval pour faire notre excursion tant désirée au sommet du Saint-Gothard. D'Urseren on va à Hospital, village de la vallée auprès de la grande montée. De là jusqu'à l'hospice du Gothard on monte pendant trois heures par une route extrêmement pénible qui, bien qu'elle côtoie toujours les monts à droite, est fort rapide, et continuellement. Au reste, elle est bien sûre, toujours pavée et, dans les endroits périlleux, garantie par un petit parapet. Il y a, pour les personnes sujettes aux vertiges, du danger dans quelques lieux, parce que la Reuss, qui descend du sommet du Gothard avec une rapidité proportionnée à la

⁴³ « Pour ainsi dire » ?

pente très dure de la montagne, forme en plusieurs places des cascades magnifiques, qui creusent des précipices à une grande profondeur. Mais on n'a qu'à laisser monter les chevaux : ces animaux sont si habitués à cette route, qu'ils ont toujours le pied sûr au milieu de ces roches glissantes, et choisissent très habilement la meilleure partie du chemin. J'avoue que les poltrons doivent trembler quand le cheval marche au bord du précipice, sur les larges pierres qui bordent la route, et qu'ils se voient suspendus au-dessus d'un chaos de rochers et d'eaux écumantes. Depuis Hospital jusqu'au sommet, on traverse trois petits vallons, les seuls endroits où l'on rencontre des surfaces planes. Mais rien n'est désolant comme l'aspect de ces contrées : pas un arbre, pas la moindre verdure. Des deux côtés s'élèvent au-dessus de la tête des voyageurs d'horribles rochers d'une couleur livide, verdâtre, entassés les uns sur les autres, et faisant rouler sans cesse de grosses pierres qui couvrent les vallons. C'est après le second vallon, à un petit pont sans garde-fou jeté sur la Reuss, que finit le canton d'Uri, et commence celui du Tésin⁴⁴. Après cette montée si longue, même si ennuyeuse, parce qu'on y voit toujours les mêmes aspects, on éprouve une joie bien vive en découvrant l'hospice du Saint-Gothard.

Le sommet de cette montagne est lugubre. C'est une petite plaine remplie d'inégalités, couverte de plateaux de roches dont les dimensions sont gigantesques. De tous côtés la vue est bornée par des rochers et d'inaccessibles sommets, couverts de neiges, ou composés de grandes pierres noirâtres. Dans le fond, devant soi, on voit le sombre rempart des hautes Alpes, dont les cimes pointues inspirent un sentiment d'effroi. C'est au milieu de cette plaine, sur le point le plus élevé de sa rondeur, que s'élève l'hospice, c'est-à-dire un bâtiment assez informe où deux hommes sont chargés de rafraîchir et d'héberger les voyageurs. Autrefois il y avait là un hospice desservi par des capucins ; mais il fut brûlé dans la Révolution, et l'on en voit les ruines. Les deux hommes qui sont là parlent allemand et italien ; il paraît que c'est une condition qu'on exige, vu qu'ils sont sur les confins des deux nations. Ils restent là toute l'année, et n'ont pas trois mois de bon temps. Ils sont bien malheureux quand les neiges commencent à tomber : ils nous ont assuré que, dans l'hiver, chaque matin en se levant, ils ne comptaient pas voir la soirée. Leur maison est enterrée sous la neige, et ils s'estiment heureux quand ils n'en ont que jusqu'à leurs fenêtres. Ils voient sans cesse des voyageurs, mais les curieux ne viennent que dans les mois de juillet, d'août et de septembre, en retranchant cependant le commencement du premier et la fin du dernier de ces mois. Il n'est pas encore tombé de nouvelle neige, mais cela ne tardera pas. J'ai dessiné ce site sauvage.

⁴⁴ Tessin, canton et rivière.



« Vue de l'hospice du Saint-Gothard, prise du côté de la route de Suisse »
(15 septembre 1820)

Au sommet de ce mont, il y a six petits lacs, dont le plus grand a une demi-lieue de circonférence. Ce sont ces lacs qui alimentent la Reuss et le Tésin quoiqu'ils n'en sortent pas, et qu'ils descendent de plus haut. Ce dernier fleuve coule auprès de l'hospice ; ce n'est qu'un petit ruisseau dont les eaux sont d'une étonnante transparence, et qui ne tarde pas à faire de bruyantes cascades. La route descend bien plus perpendiculairement vers l'Italie que du côté de la Suisse ; on la suit dans ses replis, et il semble qu'on plonge ses regards dans un précipice sans fin. Cette transparence de l'air des hautes Alpes fait découvrir les objets dans un lointain immense, et il n'est rien de joli comme de voir dans le fond des vallées une longue suite de mulets qui montent lentement, et dont on entend la clochette.

Il ne faisait pas trop froid aujourd'hui dans ces lieux, c'est-à-dire que le soleil était assez chaud, mais que le vent qui venait de Suisse, était un peu vif, et il ne faisait pas fort bon à dessiner longtemps, à moins de s'abriter du vent derrière de grands rochers.

Ce n'est pas tout ; des gens comme nous ne peuvent pas rester à l'hospice du Saint-Gothard, et se croient toujours en plaine tant qu'ils ont des sommets au-dessus de la tête. Il était dix heures ; nous avons demandé si l'on pouvait grimper à l'extrême pointe du Gothard ; on nous a dit qu'oui, mais qu'il nous fallait un guide, et l'on avait bien raison. Nous avons donc pris un des deux habitants de l'hospice et tous trois, armés de longs bâtons, nous avons été braver tous les dangers.

C'est ici que ce mot est permis, c'est ici que M. Coxe n'a pas monté, c'est ici qu'est le vrai plaisir. Quand on est en bas, on croit qu'en une demi-heure on aura tout franchi : il faut trois heures pour monter sans s'arrêter. Ici, ce n'est plus une montagne, ce ne sont plus des chemins : rien de praticable, rien d'humain ; c'est un épouvantable chaos de pierres, de rochers entassés, de neiges amoncelées depuis le commencement du monde ; et c'est la montée la plus rude, la plus escarpée, la plus périlleuse qu'on puisse imaginer. Quand on se retourne, il semble qu'on va tomber la tête la première jusqu'au fond des lacs au-dessus desquels on s'élève ; et au milieu des horreurs dont on est environné, on n'aperçoit jamais cette cime diabolique vers laquelle on s'avance avec tant d'efforts. Ici, ce sont des touffes de mousses glissantes et humides ; là, des amas de pierres innombrables qui roulent sous les pieds ; à chaque instant des monceaux de rochers, qu'il faut vraiment avoir vus pour se figurer leurs énormes dimensions. Un seul en roulant écraserait un village, et ils sont unis entre eux par de plus petits, par de longues pierres de granit sur les pointes desquelles il faut s'élever avec un équilibre qu'il est nécessaire de maintenir à chaque mouvement qu'on fait. Il semble que tout cela ne tienne à rien, qu'en mettant le pied sur ces masses toutes bouleversées, on va descendre avec elles. Il faut quelquefois

marcher sur de longues surfaces calcaires dont la pente est réellement effrayante, parce qu'il n'y a pas de prise pour le pied, et que la rapidité de la marche peut seule garantir d'une chute sans fin. Et puis ce qui épouvante le plus le voyageur, c'est quand il faut passer sur les neiges ; ces neiges sont si longues, si anciennes, si profondes, qu'au premier plateau qui se présente, on hésite, on craint de s'enfoncer dans des crevasses, et l'on a besoin de contempler un instant la tranquillité du guide, qui passe là-dessus comme on marche dans un appartement. Alors on a honte de son hésitation, et l'on finit par préférer la neige au passage des rochers. On désire même qu'elle soit molle, car, lorsqu'elle est dure et glacée, on court plus de risque ; on glisse à chaque pas, le bâton qu'on veut enfoncer pour se retenir glisse aussi, et l'on a peur d'aller jusqu'au bout de ces pentes escarpées. Eh bien ! nous avons monté tout cela en riant, en chantant, et après des fatigues infinies nous avons touché la cime du Saint-Gothard. Là, plus de terre, plus de neige : rien qu'un chaos de roches si hardiment, si bizarrement entassées, que lorsqu'on est sur l'extrême pointe, dans un espace fort étroit sur un haut rocher, on se tient bien, de peur que le vent ne vous renverse dans les effroyables précipices qu'on découvre sous ses pieds. Un officier français, par l'ordre de Napoléon, alla placer en ce lieu presque inabordable une sorte de construction qui devait devenir un télégraphe, projet peu raisonnable auquel il a fallu renoncer, à cause des nuages qui dérobent cette cime pendant neuf mois de l'année, mais projet noble et grand, qui devait établir une correspondance directe et rapide entre l'Italie et la France.

Là, nous sommes restés une demi-heure ; là, nous avons d'abord contemplé la vue étonnante qui nous environnait : c'était un lointain immense, mais bien bizarre. On ne voit tout autour de soi, à des distances incommensurables, que les sommets neigeux des hautes Alpes. Ces sommets se tiennent, se lient tellement qu'ils semblent de grandes ondulations d'une mer sans rivages. Par delà ces remparts inaccessibles, le ciel, d'un bleu foncé, semble se précipiter, et l'œil ne peut se faire un horizon, parce qu'il est toujours vague et infini par derrière ces hauteurs. Il serait impossible de compter toutes les montagnes que l'on découvre. Fatigué de ce spectacle, qui donne une idée de l'immensité, on fait redescendre ses regards dans le fond des précipices. Il semble alors qu'on quitte le ciel pour visiter la demeure des hommes. On ne peut se défendre d'un sentiment de compassion en apercevant à peine, dans de si petites proportions, les demeures de ces êtres qui sont eux-mêmes trop petits pour être aperçus dans ces vallons où ils se traînent. Et puis, quand on considère les lieux où l'on est, ils semblent l'ouvrage du Diable, on ne peut croire qu'un Dieu créateur du beau ait entassé tant d'horreurs. Et pourtant il a peuplé ces rochers abominables. Notre arrivée a fait fuir une corneille, et pendant que nous étions assis, nous

avons entendu le cri d'une marmotte. Nous ne pouvions quitter ces lieux ; mon compagnon de voyage y a écrit quelques phrases, moi j'ai dessiné ce sommet, et enfin, c'est le froid qui nous a chassés.

Comment peindre, sans paraître exagéré, notre effrayante descente ? Elle ne nous a que fatigués, mais une fois en bas, elle nous a fait vraiment peur. Quelle différence de monter sur ces rochers, en s'aidant des pieds et des mains, en s'arrêtant comme on veut, quand on veut, ou de tomber sur eux, pour ainsi dire, du haut des nues, et de se heurter, de se fracasser contre leurs inégalités ! Quelle différence de monter sur ces neiges, où du moins on peut faire aussi quelques stations, à l'aide de son bâton, ou de glisser perpétuellement sur leur surface presque verticale, ayant à ses pieds, sous ses yeux, sans qu'on puisse ne pas le voir, un abîme au fond duquel on ne voit que des pointes de rochers. Il faut réellement avoir du courage, je ne dirai pas pour monter là, parce qu'on ignore ce que c'est, ni pour en descendre, parce qu'une fois en haut il faut revenir, mais pour y retourner une seconde fois. Nous sommes descendus très rapidement, quelquefois beaucoup plus vite que nous ne voulions, quand les neiges étaient glacées. Eh bien ! j'aime encore mieux descendre sur ces grands plateaux de neige que parmi ces cent mille rochers, ces cent millions de pierres. Mon compagnon de voyage a manqué de s'y tuer ; on glisse à chaque pas, et là ces chutes sont beaucoup plus dangereuses que sur les neiges. Je conseillerais aux voyageurs qui en descendent de se tenir par le bras, comme nous avons fait alternativement avec notre guide ; on glisse beaucoup, il est vrai, mais il est rare qu'on glisse tous les deux à la fois, et l'un soutient l'autre. Il faut aussi à chaque pas frapper dans la neige avec le talon, pour y faire un petit trou qui puisse soutenir.

Enfin nous sommes arrivés en bas, c'est-à-dire pour tous les voyageurs, en haut, à l'hospice. Nous avons repris nos chevaux et nous sommes redescendus assez rapidement vers Urseren, où nous étions de retour vers cinq heures et demie. Nous avons fait la sottise de ne prendre aucune boisson avec nous pour notre grand exploit ; nous l'avons bien regretté. Nous n'avons eu d'autre consolation que de tremper dans la source du Tésin deux petits morceaux de sucre que j'avais dans ma poche. Figure-toi notre appétit, et tu jugeras de quel trot nous sommes revenus, et quel dîner nous avons fait !

Ce n'est pas tout encore. Il me reste à te parler de la plus terrible sensation que j'aie éprouvée, non seulement aujourd'hui, mais dans ma vie entière. Il était sept heures et demie ; la lune commençait à éclairer le val d'Urseren. Verny dormait, fatigué de ses exploits. J'avais dessiné jusqu'à la fin du jour, et ne pouvant me coucher encore, j'allai faire une petite promenade. Mes pas se dirigent machinalement vers la route de Suisse, au bord de la Reuss, dont les eaux rapides, réfléchissant les rayons encore

faibles de la lune, brillaient seules d'un peu de lumière au milieu des grandes masses noires qui m'environnaient. Après avoir marché quelques minutes, je me souviens que notre hôte nous a dit que le pont du Diable n'est qu'à un quart de lieue ; et alors, malgré la nuit, une curiosité irrésistible m'entraîne. Je hâte mes pas, et j'arrive aussitôt, avec la Reuss et le chemin, au bout de la vallée. Mais je ne concevais pas comment je passerais. J'entendais un grand bruit de cascades, et je ne voyais devant moi qu'une muraille de montagnes d'une hauteur inaccessible, et tout au bas de ces rochers, près de l'endroit où passe la Reuss, un trou noir où la route conduisait directement ⁴⁵. Il fallait entrer sous cette caverne, mais c'était en vérité l'entrée de l'Achéron.

Après avoir fait quelques pas sous cette voûte, m'enfonçant dans un terrain humide, sans bâton pour diriger mes pas, environné d'une obscurité totale, n'apercevant aucune lueur qui pût me faire deviner une issue, étourdi par le fracas des cataractes que je ne voyais pas, je m'arrêtai. Je l'avoue : j'hésitai si j'avancerais. « On ne saura pas, me disais-je, que je suis venu ici. » Mais cette idée : « Je le saurai, moi ! » me rend mon courage. D'ailleurs il est évident que c'est là le chemin. Je continue en tâtonnant sans rien sentir ni à droite ni à gauche, mais par un mouvement machinal, je m'arme de mon couteau. Enfin, au bout de cent pas cette voûte finit, et je suis dans l'enfer, au milieu du plus abominable sabbat, entouré de roches perpendiculaires qui enferment ce lieu horrible, et dont les unes sont tristement éclairées vers leur sommet par la lumière de la lune. Un précipice dont la nuit empêche de juger la profondeur, dont le bruit des cascades augmente l'horreur, s'enfonce près de moi, et je n'en suis séparé que par un petit rang de pierres placées au bord de la route. Cette route descend par une pente si rapide qu'il est impossible de se retenir. Il faut aller. On tourne à droite ; et cependant je ne voyais pas ce fameux pont : l'obscurité ne laissait rien distinguer dans l'abîme. La route se replie brusquement, retourne vers la cataracte ; je ne savais où j'allais, j'étais inondé de la poussière d'eau que la Reuss jette à une grande distance. Je cherchais ce pont ; tout à coup je me dis : « Je suis dessus ».

On ne peut se faire une idée de l'impression extraordinaire que fait, surtout à cette heure, dans une si affreuse solitude, cette arche audacieuse, jetée d'une montagne à une autre sur un précipice, au-dessus de ces ondes fougueuses. Je me suis appuyé quelques instants au milieu du pont sur son garde-fou, chancelant : d'un côté, on voyait les eaux écumantes tomber d'une grande hauteur, et rebondir en cinq ou six cascades sur des roches entassées ; de l'autre, on voyait ces mêmes eaux glisser rapidement sur la pente de l'abîme, tourner et disparaître derrière le chaos de ces montagnes. Etonné, transporté d'admiration et d'en-

⁴⁵ L'Urnerloch, le Trou d'Uri.

thousiasme, je me suis reproché d'avoir vu cela tout seul. Je suis remonté précipitamment, j'ai couru vers Urseren, j'ai réveillé le compagnon de voyage. Il refusait de m'accompagner : mais c'étaient la fatigue et le sommeil qui parlaient. Après quelques mots sur ce que j'avais vu, ses yeux se sont ouverts, sa raison est revenue ; il s'est levé héroïquement, et je l'ai conduit à cet admirable spectacle. Il faisait encore plus obscur ; nous n'avons pu sortir de la voûte qu'en appuyant nos cannes sur un côté du rocher, ce qui faisait en marchant un bruit lugubre. Il a éprouvé tout ce que j'avais ressenti et, lorsqu'après avoir descendu cette route, il me demanda : « Où est donc ce pont du Diable ? » et que je lui dis : « Le voilà ! », il s'élança dessus, et nous restâmes quelque temps à contempler cet aspect divin, ou plutôt diabolique. Car on est vraiment dans les profondeurs du Tartare. A peine si l'on voit le ciel : je n'oublierai jamais que la constellation de la Grande Ourse était le seul espace du ciel que nous eussions au-dessus de nos têtes.

Comme il n'est pas de courage pour les voyageurs sans un peu de fanfaronnade, nous avons dansé sur le pont du Diable, heureux d'avoir fait sa connaissance à une heure aussi bizarre. Nous allons le repasser demain matin : tu dois penser qu'il ne nous fera pas peur !

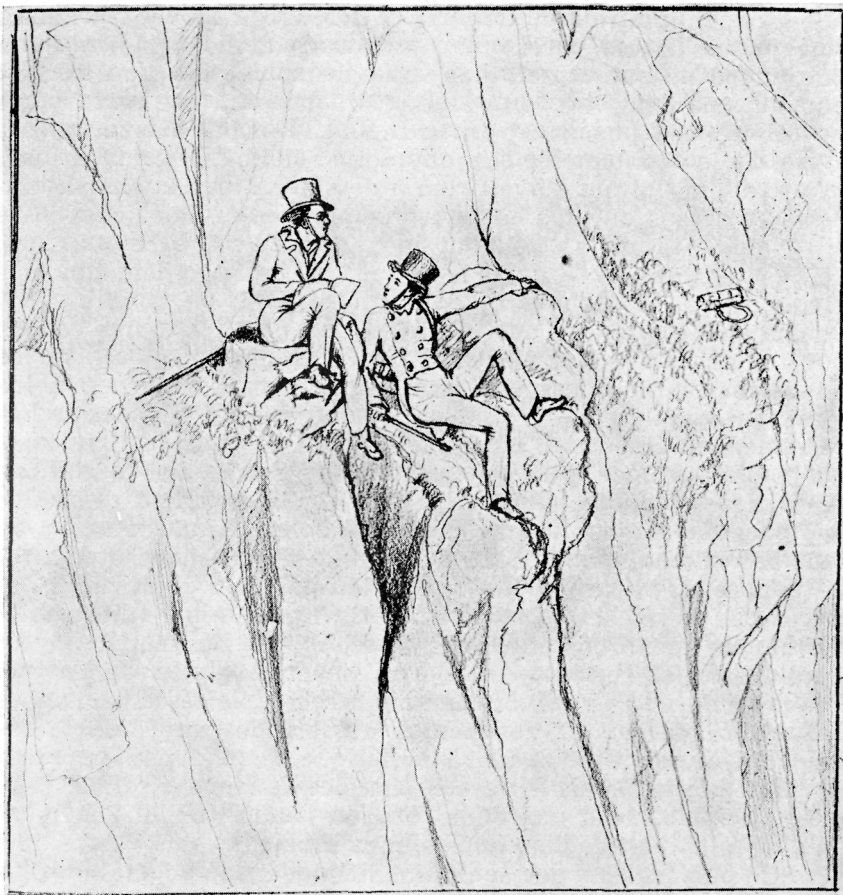
Je conçois la joie qu'on doit éprouver lorsqu'en sortant de ces horreurs, passant sous cette voûte infernale, on se trouve tout à coup dans une jolie vallée, ornée de clochers, couverte de prairies, calme dans tous ses aspects, et qu'on voit couler tranquillement auprès de soi cette rivière qui, cent pas plus loin, devient si turbulente et fait un vacarme si épouvantable.

Nous avons bien gagné le sommeil qui nous attend. Aussi comme nous allons dormir ! Adieu.

Amsteg, canton d'Uri, 16 septembre 1820.

Il est enfin descendu, cet éternel Saint-Gothard, car c'est ici qu'il commence. Cela ne veut pas dire que nous soyons en plaine, au contraire. Je n'ai pas encore vu un aussi grand amas de montagnes gigantesques : mais le Gothard est fini, et tout ce qui ne s'appelle pas Gothard est plaine pour moi. D'ici au sommet de cette maudite montagne il y a onze lieues, de ces lieues inconnues en France, et l'on s'élève tout de suite en sortant de l'auberge où nous sommes.

Quelle route étonnante que celle du Saint-Gothard ! Pavée d'un bout à l'autre, elle n'élude aucun obstacle, elle va droit, franchissant toutes les montagnes, traversant tous les torrents, dominant tous les précipices. Cet espace étroit, laissé depuis ce lieu jusqu'en haut du mont entre deux murailles de rochers qui semblent toucher le ciel, ne fut certainement pas fait pour les hommes : c'est l'empire de la Reuss, c'est le lit de ce fleuve terri-



« C'est là que j'ai dessiné le pont du Diable »

ble qui depuis sa source jusqu'ici ne s'avance que par cascades, avec une rapidité qui entraîne tout ; ce bruit vaste et uniforme ne m'a pas quitté un seul instant depuis hier matin. Pas d'obstacle qui puisse arrêter ce torrent ; il est dans son domaine, il brave tout. Il a fallu bien de l'audace pour frayer une route au milieu de tant de difficultés, pour passer d'un côté à l'autre à chaque instant, et suspendre sans danger le voyageur au-dessus de tant de cataractes et d'abîmes. On traverse douze fois la Reuss depuis le val d'Urseren jusqu'ici, et toujours sur des ponts dont la hardiesse est inconcevable. Le premier et le plus étonnant est sans contredit le pont du Diable. Je t'en ai dit assez hier pour te faire juger de l'horreur de ces lieux : on ne peut concevoir comment

une arche en pierre a pu franchir ce passage, aussi on l'attribuait autrefois au Diable, parce que cette construction a vraiment quelque chose de surnaturel. J'ai voulu le copier, et d'un lieu où personne ne l'eût encore fait. Je suis parvenu à une place où je ne retournerai jamais, et où le Diable lui-même ne se fût pas avisé d'aller contempler son ouvrage. J'admirais Verny de m'y avoir rejoint, lui qui n'avait rien à dessiner. Nous étions absolument au-dessus du plus affreux précipice, environnés d'un bruit effroyable. Ma vue se troublait en traçant ce site extraordinaire, et c'est en fermant à demi les yeux, en ne regardant que nos pieds, que nous sommes revenus sur le pont, où nous n'avons jamais pu comprendre que la frayeur fût possible, après ce que nous avons bravé. Les autres ponts, qu'on rencontre de distance en distance sur la Reuss, en descendant, étonnent beaucoup moins quand on a vu le pont du Diable. Ce sont presque tous des arches extrêmement élevées. Il en est un — c'est, je crois, le sixième — où l'on est à une hauteur démesurée au-dessus des tourbillons de la Reuss, dans le plus sombre paysage, au milieu de sapins qui pendent sur l'abîme ou croissent dans le fond. Partout on voit des cascades descendre du haut des montagnes et tomber en nappes d'eau multipliées, au milieu des rocs et des pins ; le fracas des eaux est perpétuel, et n'est varié que par la clochette des mulets qu'on rencontre sans cesse, portant des marchandises. Cette route, si curieuse, est horriblement fatigante. Je t'avoue que je ne me suis pas encore senti si las : rien ne casse les jambes comme de descendre des pentes aussi rudes sur des pierres inégales. Aussi, tout entier à la fatigue, je n'ai pas été aussi sensible que je devais l'être aux charmes de ce pays : il est vraiment trop beau pour moi dans l'état où j'étais. Je n'ai jamais vu de sites plus variés, plus nobles, plus gracieux, plus vastes, une verdure plus fraîche, des eaux plus limpides, une végétation plus active. Nous sommes dans la Suisse, et elle surpasse déjà pour nous toutes les descriptions. Tout à l'heure, j'étais à ma fenêtre, je contemplais aux dernières clartés du jour le beau paysage qui m'environne. Devant moi est un pont élégant, jeté sur un torrent fougueux qui se joint à la Reuss, tout près de cette maison. Au-dessus s'élèvent en amphithéâtre de riches prairies dont la belle verdure est agréablement variée par les tons rougeâtres des maisons qui les entourent ; des forêts de hauts sapins dominent ce tableau, et leurs têtes montent les unes par-dessus les autres jusqu'à des sommets dégarnis de verdure, qui lancent au-dessus des nuages leurs têtes pointues. Je voyais rentrer des troupeaux superbes ; quelques jeunes filles travaillaient encore dans la prairie ; la route du Saint-Gothard montait au loin et s'enfonçait dans les bois, au tournant d'un coteau. Des ouvriers étaient encore occupés à la construction d'une route nouvelle que l'on commence, et qui sera un chef-d'œuvre de hardiesse ; et de temps en temps, une forte détonation, qui se prolongeait longtemps dans

toutes les profondeurs de ces montagnes, annonçait que la poudre ouvrait à l'homme un passage à travers les rochers. Ce spectacle m'a ravi ; peut-être inspirerait-il quelques idées à l'homme qui n'aurait pas franchi hier la dernière cime du Saint-Gothard, qui ne l'aurait pas descendu tout entier aujourd'hui : mais je ne suis pas cet homme-là, et je suis forcé de me faire. Adieu.

[P.-S.] On trouve auprès du hameau de Gestinen ⁴⁶, à deux lieues du pont du Diable, dans un petit pré, un énorme bloc de granit. On l'appelle *Teufelstein*, la pierre du Diable. On disait autrefois qu'après avoir construit son pont, il s'en repentit, et apporta ce rocher pour écraser le pont, mais que les habitants le fléchirent. Aujourd'hui, on a conservé le nom, mais on ne dit plus l'histoire.

Schweitz ⁴⁷, 17 septembre 1820.

Nous sommes dans le canton qui a donné son nom à l'ancienne Helvétie. Nous l'avons touchée, cette terre des vieux souvenirs, sol natal de la liberté. Je ne sais qui m'a le plus occupé, qui m'a le plus séduit, ou des sites admirables que j'ai parcourus, ou des grandes choses qu'ils rappellent. Ici, Guillaume Tell refusa de se courber devant le bonnet oppresseur ; là, sa flèche dirigée par le ciel fit voler la pomme loin de la tête de son enfant intrépide. C'est sur ce rocher, au milieu de ces ondes écumantes, que le Libérateur repoussa fièrement au milieu des flots orageux la barque qui le conduisait dans un cachot, et le tyran qui, tremblant au bruit du tonnerre, l'avait conjuré lâchement de sauver sa vie. Et là-bas, bien haut par-dessus le lac, au milieu des cimes effroyables des monts de l'Underwald, voilà le Rütli : c'est là qu'à la lueur des flambeaux, devant l'astre des nuits s'élevant au-dessus des oppresseurs qu'ils allaient abattre, au-dessus de tous les pays qu'ils allaient sauver, trente-trois hommes jurèrent de ne plus servir que la patrie, de ne plus souffrir au-dessus de leurs têtes d'autres forteresses que les éternels remparts que Dieu mit là pour les défendre ; et, selon la belle expression de Schiller ⁴⁸, allèrent arracher dans le ciel ces droits qu'on leur refusait sur la terre, ces droits aussi fixes que

⁴⁶ Göschenen.

⁴⁷ Schwyz.

⁴⁸ S'il a parcouru les bords du Léman en lecteur de Rousseau, Ozaneaux va visiter la Suisse primitive, l'esprit tout plein du *Guillaume Tell* de Schiller, que son ami Verny lui avait peut-être traduit de l'allemand (cf. Introduction, p. 85), mais qu'il avait pu lire aussi dans la version française d'Henri Merle d'Aubigné, parue à Paris en 1818. La scène du serment à laquelle Ozaneaux se réfère ici est la deuxième du second acte : « Non, non, la puissance des tyrans a des bornes. Quand l'opprimé ne peut trouver nulle part la justice, quand le fardeau du despotisme lui devient insupportable, il s'adresse avec confiance au Ciel, il s'élève jusqu'à lui et il y retrouve ses droits éternels inscrits en caractères impérissables... » (trad. Merle d'Aubigné, p. 121).

les astres qui rayonnent au firmament. Après ces grands tableaux, on porte autour de soi ses regards, on les promène avec délices sur ces belles vallées, habitées par un peuple calme, heureux, parce qu'il est simple, fort de sa vertu et du souvenir de sa gloire passée. On n'aperçoit aucune trace d'ambition et d'orgueil : partout des maisons modestes, des chaumières élégantes, où tout annonce l'aisance et le repos ; de riches pâturages, de magnifiques vergers, des troupeaux superbes ; partout une étude parfaite des avantages du pays, des traces d'une sage économie, la nature tournée au profit de l'homme, dans ses horreurs comme dans ses beautés ; enfin je ne sais quel air pur, qu'on respire avec délices, une verdure qu'on ne voit nulle part ailleurs, des sites incomparables, des perspectives variées à l'infini ; et de jolis coteaux, et d'énormes montagnes, et des torrents, et de grandes forêts, et de beaux lacs, dont l'eau transparente ne réfléchit que des objets enchanteurs ; et surtout des visages où respirent la loyauté, la franchise et le bonheur : voilà comme la Suisse m'est apparue.

Comment pourrais-je te donner une idée de ces lieux ? Les crayons m'échappent des mains quand j'essaie de tracer quelques lignes : on s'indigne de ne montrer que du noir et du blanc pour représenter toutes les merveilles du coloris du grand peintre. La peinture elle-même ne peut qu'étudier : il ne faut jamais qu'elle espère atteindre ces beautés ; mais quels effets elle pourrait trouver ici !

Depuis Amsteg jusqu'à Altdorff, pendant trois lieues, nous avons traversé une vallée délicieuse. Ce bourg, où nous avons dîné, est le chef-lieu du canton d'Uri ; il est situé sur le penchant d'un coteau, à une demi-lieue du lac des Quatre-Cantons. Il fut brûlé en 1799 et depuis s'est relevé sous des formes bien plus élégantes : toutes ses maisons sont jolies, toutes sont blanches ; çà et là seulement paraissent quelques ruines qui attestent l'incendie. La place sur laquelle nous avons dîné est celle où fut arboré le bonnet de Gessler, celle où Guillaume Tell enleva la pomme de dessus la tête de son fils. Une statue assez grossière et fort ancienne, debout sur une colonne qui sert de fontaine, représente le héros de la Suisse. Son histoire est peinte, assez mal, sur un pan de muraille de la tour qui s'élève dans la place. Tout ici parle de Tell, la tragédie de Schiller était représentée en plusieurs petits tableaux assez bien faits, dans la salle à manger de notre auberge, et nous avons lu les beaux vers du poète allemand.

D'Altdorff on va à Fluelen, petit village au bord du lac. Là, il faut s'embarquer, parce qu'il est impossible d'aller à Schweitz par les montagnes. Nous avons donc fait trois lieues par eau jusqu'à Brunnen. Il nous a fallu trois bateliers. Le lac était très agité ; un vent violent soulevait ses ondes, et de grandes et larges vagues, s'avancant contre le frêle esquif, le soulevaient ou le

faisaient pencher continuellement ; souvent même nous étions arrosés d'une poussière humide. Cette agitation du lac est fort commune. Il est absolument encaissé entre les hautes montagnes d'Underwald et les monstrueux rochers du canton de Schweitz. Pas un endroit où l'on puisse aborder, toujours une muraille droite où il n'y a pas la moindre surface horizontale. En côtoyant ces rochers, je regardais, dans le cas où le bateau viendrait à chavirer, comment il serait possible de se sauver. Quelquefois une légère saillie s'avancait un peu : je me figurais un naufragé abordant là à force de lutter contre les eaux, et contraint de s'y tenir toute une nuit en se cramponnant après les rocs, pour résister aux vagues qui tenteraient de le reprendre. Je le voyais, étourdi par sa situation, se troubler, perdre la tête, chanceler, et retomber dans les flots pour toujours. Ces rochers semblent porter le ciel ; à peine si l'on voit quelque feuillage agité par le vent sur leurs sommets. C'est dans un de ces endroits où l'homme hardi peut poser un pied incertain sur quelques pierres saillantes, au milieu d'une touffe d'arbres qui s'élèvent sur une pente presque verticale, que Tell s'élança hors du bateau⁴⁹, et que l'on a construit une chapelle en son honneur. De mauvaises peintures représentaient sur les murs les scènes de sa vie, celle du Rütli, et les batailles qui acquirent à la Suisse sa liberté. Les hommes du pays sont fiers de montrer ces tableaux ; ils sont fiers de l'intérêt qu'on y prend ; ils aiment qu'on s'attache aux moindres particularités. Tous les ans, le vendredi après l'Ascension, une députation des trois cantons libérateurs se rend dans cette chapelle, et l'on y célèbre la messe.

C'est plus loin, à gauche, qu'on voit le Rütli.

Le vent était apaisé, le lac était plus tranquille. Je me suis couché dans la barque, et mes regards glissaient sur les eaux. Quel spectacle charmant ! Le soleil descendait derrière les monts lointains du canton de Lucerne, et le lac resplendissait de ses feux. Derrière nous, au pied des grands rochers, il était sombre ; seulement une longue raie blanche côtoyait les montagnes de l'Oberwald ; devant nous était Brunnen, tout éclairé, sortant des eaux. Il avançait rapidement : on voyait déjà le peuple de Schweitz sur le rivage, on entendait les coups de l'arquebuse qui annonçait les jeux du dimanche. Le ciel était pur ; le lac en réfléchissait l'azur, et les maisons de Brunnen se peignaient profondément dans les eaux. Loin vers la gauche, au détour du lac, une voile blanche, qui flottait vers Lucerne, disparaissait dans le vague, et se dessinait à peine sur un fond bleuâtre, et les chants des jeunes filles parvenaient jusqu'à nous au milieu de cette grande scène silencieuse.

⁴⁹ Toute cette page s'inspire du récit que, dans la pièce de Schiller (acte IV, scène 1), Tell fait à un pêcheur de sa navigation dans la barque de Gessler, au milieu de la tempête.

Ce spectacle était majestueux et calme ; et lorsque après être débarqués, lorsque après avoir traversé cette population joyeuse et pacifique, nous avons vu ce beau vallon au fond duquel, parmi des touffes de verdure, brillait le joli bourg de Schweitz, sur le penchant d'un coteau que dominant les deux pointes du Hakenberg⁵⁰, alors couronnées de nuages légers, nous nous sommes crus transportés dans un pays enchanté, dans le séjour de l'innocence et du bonheur.

Se peut-il qu'une observation triste se mêle à tant de charmes ! Qui croirait que dans cette bienheureuse contrée on laisse mendier presque tous les enfants ! Sont-ils donc heureux, ceux qui attendent la pitié du passant ? sont-ils dignes d'être libres, ceux qui ne sont pas fiers de leur indépendance ? ne comprendraient-ils pas la liberté mieux que nous ?

Schweitz, 19 septembre 1820.

Il pleut pour la première fois. Voilà quatre heures que nous attendons un rayon de soleil pour partir, et il pleut toujours. Si nous étions seulement à Brunnen, nous nous embarquerions pour Lucerne dans un bateau couvert ; mais il y a une grande lieue à faire jusque-là.

Pour la première fois aussi, je ne t'ai pas écrit hier soir en rentrant. Nous étions si harassés que nous ne pouvions que dormir. Nous sommes allés à Einsidlen, voir le fameux couvent de Notre-Dame des Hermites. Einsidlen est à cinq lieues de Schweitz, et nous avons fait tout à pied, à cause de la cherté des voitures. Nous avons voulu en partant abrégier le chemin en franchissant le Hakenberg, mais cette montagne est très fatigante. On monte aussitôt en sortant de Schweitz et l'on continue, par une pente toujours escarpée et par des sentiers pierreux, pendant deux heures et demie. On est dédommagé par de magnifiques points de vue, qui s'embellissent à mesure qu'on s'élève, parce qu'ils s'agrandissent. Nous nous sommes assis quelques instants au sommet, sur un banc, près d'une petite chapelle. Nous avions sous nos pieds Schweitz et ses coteaux, que nous apercevions par-dessus la cime des pins qui avaient ombragé nos têtes. A droite, dans un fond de montagne bien éclairé, le joli lac de Lowertz, près duquel on voit encore les traces de ce terrible éboulement qui en septembre 1806 ruina tant de familles et fit périr tant de monde⁵¹. Devant nous, le lac de Lucerne était sombre, à cause des grands rochers qui l'enferment. On distinguait parfaitement le Rütli. Loin par-dessus les montagnes on

⁵⁰ Hagggenberg, nom sous lequel Ozaneaux désigne par erreur les deux Mythen.

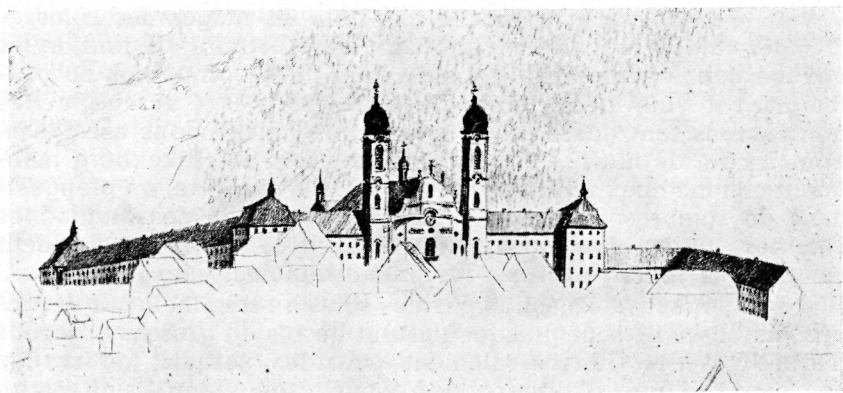
⁵¹ La catastrophe qui détruisit le village de Goldau et ravagea les abords du lac de Lauerz s'était produite très exactement le 2 septembre 1806.

voyait le Rigiberg, et à gauche, par-delà les neiges des colosses d'Underwald, s'élevait la cime du Saint-Gothard. Il faut avoir voyagé pour comprendre le plaisir que nous éprouvions en contemplant à vingt-deux lieues de nous ces glaces sur lesquelles nous avons tant glissé, cette pointe que nous avons escaladée. Tout à côté de nous, les deux sommets nus du Hakenberg montaient comme deux énormes pyramides. Par-derrière, on plongeait dans de sombres forêts de sapins et, au-dessus des montagnes voisines, toutes les neiges de l'Appenzell et des Grisons étaient amoncelées sous les formes les plus originales.

Nous sommes descendus par des sentiers très faciles à découvrir, parce qu'ils sont presque partout garnis de grosses branches d'arbre placées transversalement pour les garantir du ravage des eaux, et que d'ailleurs tantôt une croix, tantôt une petite chapelle empêchent le pèlerin de s'égarer dans ces bois, en lui indiquant le chemin. Après avoir marché une heure dans ces sentiers, nous nous attendions à voir le fameux ermitage ; mais il a encore fallu faire deux grandes lieues dans une vallée charmante. Défendue de tous côtés par des forêts, arrosée par de petits torrents que les habitants divisent habilement, elle présente dans toute son étendue de magnifiques prairies, et un nombre infini de chalets élégants. Le chemin traverse toutes les propriétés, mais de légers bâtons indiquent qu'il ne faut pas marcher sur le pré, et comme tous les enclos sont fermés, à cause des troupeaux, à chaque instant il faut ouvrir une porte. Ainsi nous avons traversé le domaine d'une centaine de petits souverains ; heureux monarques, dont l'empire est une prairie, la résidence une chaumière, les sujets quelques bestiaux, les ministres leurs enfants, le conseil leur famille.

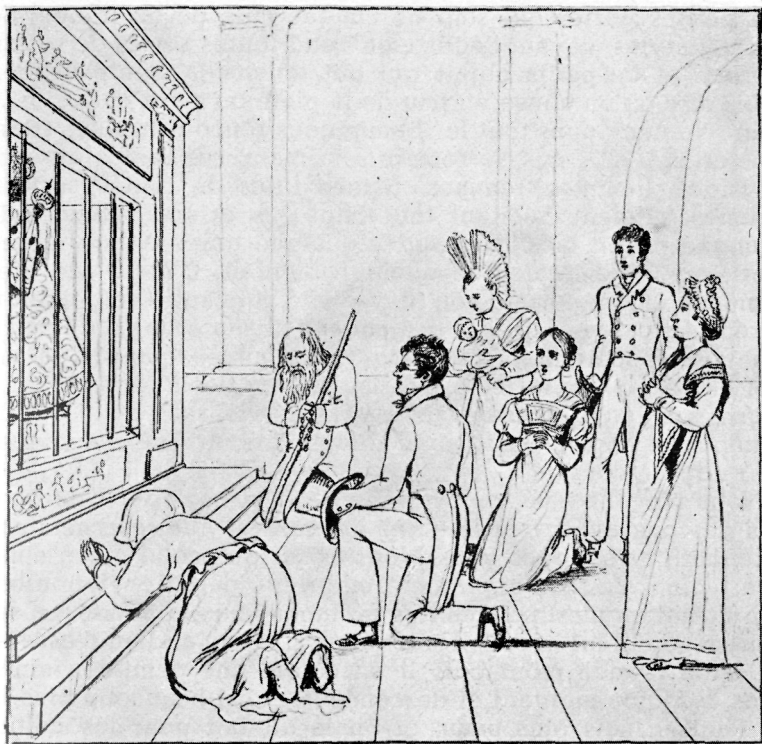
Enfin nous sommes arrivés à Einsidlen. C'est un joli village dont les toits en tuiles rouges ressortent avec grâce sur le noir des sapins et le vert des prés d'alentour. Mais on voit que ce village n'existe que par les étrangers et que pour eux. Toutes les maisons sont des auberges qui enchérissent les unes sur les autres par la beauté de l'extérieur et par le nombre des langues dont se composent leurs inscriptions.

L'église et le couvent d'Einsidlen sont sans contredit une des plus belles choses qu'on puisse voir. Les corps de bâtiments sont immenses ; il y a ceux de la congrégation, du collège, de la bibliothèque, du trésor, du cabinet d'histoire naturelle, de la fabrique, etc., etc. L'église est un magnifique vaisseau, dans le plus noble genre d'architecture, avec deux tours fort élevées. L'extérieur est orné d'un fort grand nombre de statues ; celle de la Vierge, sur la fontaine qui est au milieu de la place, dominée par une grande couronne d'or, mérite de fixer l'attention. L'eau de cette fontaine sort en nappes abondantes, qui disparaissent on ne sait comment. L'intérieur de l'église est d'une richesse qui surpasse tout ce qu'on voit à Paris. L'immensité de la nef et sa



Einsiedeln (Notre-Dame des Hermites)

hauteur étonnent l'imagination. Les voûtes sont resplendissantes et même un peu surchargées d'or et de peintures. Au premier coup d'œil on n'est qu'ébloui, et il faut quelque temps pour apprécier tant de beautés. Les peintures, qui représentent tous les grands sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, sont admirables. Celle de la grande coupole, où l'on a peint la Nativité, et l'arrivée subite des bergers et des anges, est un chef-d'œuvre. J'ai admiré le talent avec lequel on a su répandre d'en haut sur ce grand tableau circulaire une lumière d'un effet rougeâtre qui produit le plus bel effet. Ce tableau, où le nombre des personnages est multiplié à l'infini, étonne cependant par l'heureuse disposition de ses groupes, et par l'art parfait avec lequel le peintre a ménagé les lointains. Dans le chœur, fermé par une grille vraiment unique, j'ai aussi remarqué à l'autel une Assomption magnifique ; on a eu l'adresse de détacher dans l'architecture des nuages qui s'avancent sur les colonnes, et se confondent avec ceux du tableau. Partout dans l'église, des légions d'anges en marbre, et de toute grandeur, semblent porter sur des nuages cette belle voûte sur laquelle ils sont détachés. De fort belles statues, des chapelles fort riches, des marbres brillants, des découpures étonnamment hardies et pleines de goût, une chaire majestueuse soutenue par une multitude de séraphins, surmontée de nuages où de petits anges écoutent, dominée par une couronne d'or de la plus grande magnificence, quatre jeux d'orgues, dont deux sont de chaque côté du chœur dans la nef, deux autres derrière le maître-autel, des tribunes superbes, des colonnes, des bas-reliefs, tout enchante dans ce beau monument, tout étonne au milieu d'un désert, tout est digne de la Divinité. On est saisi d'un sentiment religieux à l'aspect de ces belles choses, surtout lorsqu'on voit dans le fond de la nef, devant une chapelle qui en occupe le milieu, une foule



« Notre-Dame des Hermites »

de pèlerins prosternés devant l'image de la Vierge. La chapelle est là comme un grand tombeau ; ses colonnes, ses bas-reliefs sont superbes. Elle est de marbre noir ; devant et des deux côtés, il y a une grille à travers laquelle on voit la fameuse image. Elle est sur un autel fort simple, le même, dit-on, qui la portait du temps de Meinrad, qui le premier en 837 fonda un ermitage dans ce lieu, à la même place où est aujourd'hui la chapelle. L'image de la Vierge est noire, je ne sais pourquoi ; le visage, les mains de la mère et de l'enfant sont noirs, le reste est surchargé d'un grand vêtement en forme triangulaire tout couvert d'or. Rien n'est beau comme l'ornement, rien n'est laid comme la figure. Une lampe brûle sans cesse devant elle, et trois petits cierges, qu'on allume sans doute aux grands jours, sont à ses côtés. Tous les jours il arrive des pèlerins à cet ermitage, où l'on vient d'une immense distance. Il n'y a pas une grande quantité d'ex-voto, en proportion de la grandeur et de la célébrité de l'église, mais j'ai pensé qu'on ne voulait sans doute pas défigurer ces belles murailles, et l'on ne laisse à ces grotesques peintures que le voisinage des

deux petites portes qui sont de chaque côté de la grande. Sous deux péristyles, devant l'église, on vend toutes sortes de rosaires, de croix, et de petits objets qui ont touché la sainte image, et je puis dire qu'on abuse un peu de la piété ou de la curiosité.

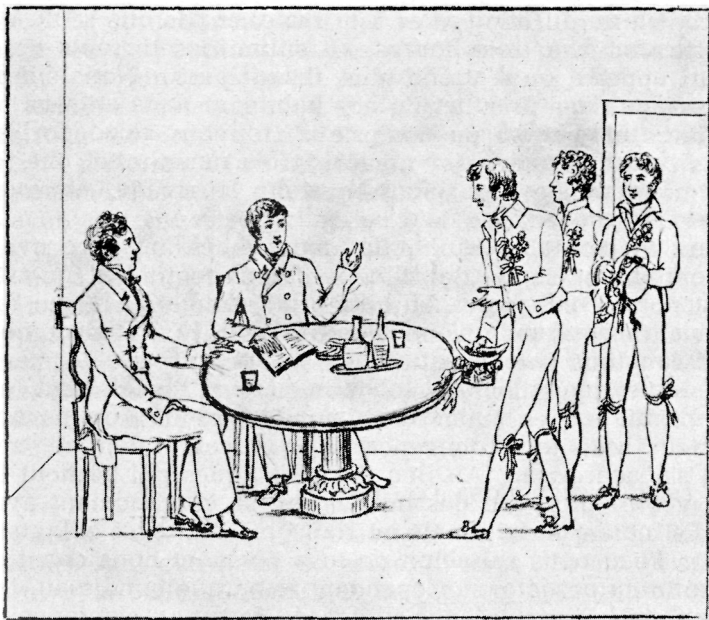
En revenant, dans tout le chemin nous rencontrons des troupes de pèlerins. Pieds nus, le rosaire à la main, sur le dos un sac de provisions, hommes, femmes, jeunes filles de toutes sortes de costumes, allaient, récitant tout haut des prières, chacun dans sa langue ou en latin, demander quelque grâce à la Vierge du désert, ou la remercier de quelque bienfait. C'était une vieille femme, une mère portant son fils malade, une autre sollicitant une heureuse grossesse, un fils demandant la santé de son père, une jeune vierge son union avec celui qu'elle aime... que sais-je, moi ? Quel est l'être sur la terre qui n'a pas un désir à contenter, un chagrin à adoucir, une demande à faire ? Heureux celui qui dans la simplicité de son cœur vient en ces lieux avec l'espérance, et s'en retourne consolé !

Nous n'avons pas voulu reprendre la même route, parce que nous devions avoir deux heures de nuit, et que les chemins du Hakenberg ne sont pas bons. Nous avons pris celui qu'on appelle *de la plaine*. Ce mot, appliqué à une route pareille, étonne beaucoup quand on n'est pas habitué au langage de la Suisse. La seule différence qu'il ait avec le Hakenberg, c'est qu'au lieu d'escalader une seule grande montagne, il en côtoie une demi-douzaine au moins, toujours montant et descendant, et est beaucoup plus long que l'autre, mais plus beau, et on le dit fait pour les voitures, ce qui signifie qu'on peut y aller vite à cheval, si la monture a le pied assuré.

Une nouvelle aventure nous attendait. A Roth-Thurn, à trois lieues de Schweitz, c'était la fête, et nous sommes entrés dans une grande auberge pour nous rafraîchir. On y dansait. Nous étions tranquilles dans une salle, lorsque trois beaux jeunes gens, ornés de rubans, et le chapeau couronné de fleurs, viennent en députation nous inviter à danser au nom de l'assemblée. Nous avons refusé ; ils ont insisté, sont revenus à plusieurs reprises, avec des démonstrations si franches et si aimables, que nous aurions cédé, si nous n'avions pas été si las, et si loin de Schweitz, à six heures du soir. Mais cette politesse suisse, faite à des Français, nous a fait un grand plaisir.

Nous avons lu, sur le registre de l'auberge : « Marie-Louise 1814 », écrit de sa propre main ⁵² !

⁵² Au début de 1814, l'impératrice Marie-Louise, abandonnant Napoléon à sa destinée, s'était retirée à Schönbrunn — passant par Bâle et Schaffhouse. Dès la fin du mois de juin, elle quittait « cette prison de Vienne » à destination d'Aix-les-Bains. Au cours de ce voyage, elle traversa pour la seconde fois la Suisse, s'arrêtant notamment à Baden, Lucerne, Allaman et Genève. C'est évidemment à cette occasion qu'elle fit étape à Rothenthurm. Voir (en dernier lieu) *Marie-Louise et Napoléon, 1813-1814. Lettres...* réunies et commentées par C. F. Palmstierna, Paris, 1955, pp. 262-263.



« Les honneurs (Roth-Thurn) »

Nous sommes rentrés par un beau clair de lune, côtoyant le lac de Lowertz, marchant au milieu des vergers, des villages et des bois.

Il pleut toujours, et nous resterons, je crois, à Schweitz. J'espère pourtant que ce n'est pas pour toujours, et que le cimetière, qui est sous mes fenêtres, ne sera pas le mien. Adieu. Quand tu verras la coiffure des femmes de Schweitz, tu riras beaucoup.

Gersau, 19 septembre 1820.

La belle chose que l'obstination, les heureux résultats qu'elle produit ! Qui m'eût dit que je t'écrirais de Gersau, à l'existence de qui je ne pensais guère ! Ecoute un beau récit, si tu n'as pas plus peur du danger passé que nous n'avons peur du danger présent.

Nous sommes partis de Schweitz à une heure, au moment même où j'ai fini ma dernière lettre, et au bout d'une heure de marche nous étions à Brunnen, mouillés comme des canards. Là, nous devons nous embarquer sur le lac pour Lucerne. En attendant le départ, nous dinions, et la pluie tombait toujours en abondance, sans que la moindre lueur dans le ciel pût nous faire espérer un changement de temps. Pour comble de malheur, le vent

était contraire ; il fallait aller à la rame, et pas une seule barque couverte. Enfin, à trois heures, au milieu des torrents de pluie, on nous appelle, on n'attend plus, il faut partir. Nous enfonçons notre visage dans le collet de nos habits, et nous entrons bravement dans un bateau où nous nous trouvons seize, fort serrés les uns contre les autres, y compris trois rameurs, et une femme qui ramait comme eux. Nous quittons le rivage, et vogue la galère !

Deux Piémontais, deux juifs, deux abbés, un père avec son petit garçon et sa petite fille, un vieux cordelier goguenard, étaient notre compagnie. Au milieu du déluge d'eau qui fondait sur nous, des vagues qui nous assaillaient, le vieux moine nous divertissait tous par les saillies de sa bruyante gaieté. Les deux abbés, enveloppés dans de longs manteaux, se taisaient, et l'un d'eux offrait à mes mains et à mon cahier de dessins un abri protecteur. Mais tout commençait à se percer, le vent augmentait, le ciel s'obscurcissait. Au lieu des montagnes qui bordent le lac, on ne voyait plus que des nuages qui se confondaient avec les eaux. Le moine parlait, mais ne riait plus, les deux enfants tremblaient ; l'eau nous ruisselait de tous côtés, et nous chantions la barcarolle du *pescator*⁵³. Cependant la barque bondissait, le vent soufflait de tous côtés avec violence ; la proue s'enfonçait dans les eaux et remontait tout à coup, poussée par de grandes vagues qui nous inondaient. Les bateliers se rapprochaient du bord, qu'on voyait à peine, et côtoyaient à la distance d'une cinquantaine de brasses. L'écume s'élançait contre les rochers, et les couvrait à une grande hauteur. Les rameurs redoublaient d'efforts, mais nous n'avancions presque plus ; et il était impossible de prévoir les mouvements du bateau, de sorte qu'à chaque instant on pouvait être submergé. Ne connaissant pas le lac, nous étions fort tranquilles, moi surtout, qui n'entendais pas le langage des bateliers, et qui ne comprenais rien à leur agitation. Je voyais bien des visages pâlir, mais je riais en moi-même de leur poltronnerie. Enfin il n'y avait plus moyen de résister aux vagues et à la tempête, qui augmentaient de plus en plus. Les nautoniers proposèrent de relâcher à Gersau, et le danger devint tel qu'il ne fut plus possible d'attendre jusque-là. Quelqu'un fut d'avis de débarquer dans un endroit abordable, et de gagner Gersau à pied. Après beaucoup d'efforts, on atteignit le rivage, et nous avons marché pendant une heure au milieu d'une averse effroyable, sur les rochers, sur les pierres, dans les herbes, glissant à chaque pas, ayant tous nos vêtements collés sur le corps. J'ai regardé quelque temps le bateau qui continuait en longeant le rivage, et c'est alors que j'ai connu le danger que nous avions couru, en le voyant lancé, ballotté de tous côtés par des vagues toutes blanches

⁵³ Cet air provient-il de *La Pescatrice* de Piccini (1766) ou des *Pescatrici* de Haydn (1770) ? Nous n'avons pu le vérifier.

d'écume. Le cordelier ne veut pas avouer qu'il a eu peur, mais il dit avoir eu de l'inquiétude. Les abbés sont plus francs : ils ont tremblé, eux qui connaissent le lac ; les deux juifs ont invoqué tout l'Ancien Testament. Je plaignais cette pauvre petite qui mourait de frayeur ; nous n'étions tous deux occupés qu'à lui donner la main, qu'à la soutenir sur les pierres glissantes ; nous nous demandions à qui elle appartenait, et ce n'est qu'à un ordre de placer autrement son chapeau que nous avons reconnu son père.

Grâce à Dieu, nous sommes sauvés, changés, réchauffés, nous rions de notre aventure, et nous allons souper. Nous nous rembarquons demain. Nous n'avons plus que cinq lieues à faire, mais nos habits ne sécheront pas de sitôt. A présent que nous sommes dehors, on nous dit que nous avons manqué de périr : nous avons très bien fait. Il me semble que mon heure n'est pas encore venue. Bonsoir !

Lucerne, 21 septembre, auprès du feu.

Un froid subit a suivi la pluie de ces trois jours. Toutes les montagnes sont couvertes de neige, et nous offrent un spectacle d'autant plus beau que nous avons devant nous toutes les hauteurs de l'Oberland. Il a plu hier toute la journée ; le temps se remet un peu aujourd'hui ; sera-ce pour longtemps ?

Nous avons bien ri avant-hier à Gersau. Ce bourg, dont j'avais oublié l'existence, est cette république si connue autrefois par sa petitesse, Etat unique dans l'Europe⁵⁴. Elle n'avait qu'une lieue de long. Située tout à fait au bord du lac, qui mouille ses maisons, Gersau présente un aspect fort pittoresque, et ses constructions sont pleines de goût. Il nous sera toujours impossible de penser sans plaisir à cette bourgade, à cette auberge du Soleil où nous avons passé une soirée si comique. Rien de drôle comme notre petite colonie de naufragés. Pendant que tous les foyers pétillaient pour nous faire à souper, pour sécher nos vêtements, pour réchauffer nos membres transis, chacun se faisait une chambre du premier coin qu'il trouvait. L'un sur un banc, l'autre sur une table, l'autre par terre, tirait, arrachait ses vêtements attachés après lui. On n'entendait que des éclats de rire ou des grogneries en allemand, en français, en italien ; les demandes se croisaient et les gens de la maison ne savaient à qui entendre. Et puis les bateliers arrivèrent, racontèrent avec quelles peines, avec quels dangers ils étaient parvenus jusqu'à Gersau. Le vieux nocher, « l'ancien du lac », comme parle Chateaubriand⁵⁵, disait qu'il ne

⁵⁴ Dès le XIV^e siècle en effet, Gersau avait réussi à faire reconnaître son indépendance politique. Engloutie par l'invasion française de 1798, la minuscule république proclama son rétablissement dès janvier 1814, mais fut incorporée au canton de Schwyz quatre ans plus tard. Cf. Adolphe Gautier, *La République de Gersau*, Genève-Bâle, 1868.

⁵⁵ Dans *Atala*.

se soucierait plus de recommencer cette périlleuse navigation. Et nous, à une fenêtre, nous regardions, tranquilles au port, les vagues écumantes se briser contre la maison ; nous chantions en attendant le souper. Enfin il arriva ; tu dois penser qu'il ne fut pas triste, malgré la différence des langues ; c'était un peu la tour de Babel, mais la conversation n'en était que plus drôle. Le vieux cordelier se mit aux prises avec l'Italien ; aucun des deux n'entendait la langue de l'autre, et ils se querellèrent comiquement pendant tout le souper. Ils couchèrent tous deux dans la même chambre, et ils parlèrent toute la nuit. Nous deux, nous bivouaquâmes avec les abbés, entassés les uns sur les autres dans des lits à tiroir. On dort ou l'on ne dort pas, mais le lendemain matin, on se réunit, on déjeuna avec la même gaieté. Les bateliers reparurent, et nous partîmes, après avoir écrit ces vers :

Près de ces bords, avec courage,
Nous avons bravé le naufrage.
Adieu, Gersau ! Nous aimons encor mieux
Vivre de tes poissons, que de vivre avec eux !

Le lac était triste, mais tranquille. Il pleuvait, mais notre bateau était couvert ; et après cinq heures de navigation, nous sommes débarqués à Lucerne. Là, on s'est dit adieu.

Cette ville est située d'une manière charmante, dans le genre de Genève, sortant du lac et s'élevant par une pente douce vers les coteaux voisins ; elle est enfermée entre deux coteaux. Sur la gauche, en arrivant, on voit le sommet escarpé du mont Pilate, et à droite le Righi. La Reuss, sortant du lac, traverse la ville. On passe cette rivière sur trois ponts, dont un n'est pas couvert. Les deux autres, d'une énorme longueur, construits en bois et couverts, sont remplis intérieurement de peintures qui représentent l'histoire de la Suisse. La ville est assez jolie, mais bien plus admirable au-dehors qu'en dedans, et de loin que de près. Elle offre peu de curiosités, excepté l'église cathédrale, dont je te parlerai demain, quoique je l'aie déjà vue, parce que c'est demain grande fête ; un lion que l'on construit dans le roc, monument qu'on élève aux Suisses victimes du Dix-Août ⁵⁶, et que je verrai aussi demain ; enfin une promenade bien jolie : c'est un escalier pratiqué sur le penchant du coteau, vers le mont Pilate, et qui conduit à différentes plates-formes jusqu'au sommet, où l'on se promène sous une superbe forêt de pins. De ces plates-formes la vue est magnifique : on a Lucerne à ses pieds ; à gauche les collines du canton de Zug, devant soi le Righi, le lac de Lucerne, et tous les glaciers de l'Underwald, aujourd'hui tout couverts de neige.

⁵⁶ Œuvre du célèbre sculpteur danois Thorwaldsen, le Lion de Lucerne devait être inauguré l'année suivante, en 1821.



« Le cimetière de Lucerne »

Hier ⁵⁷, par la pluie, j'ai fait seul une promenade d'un autre genre. J'errais dans les rues de Lucerne ; je suis arrivé à la cathédrale, et après avoir visité l'église, je voulais revenir, mais il pleuvait trop fort. Je suis resté dans le cimetière, et je me suis promené longtemps, lisant les inscriptions des tombeaux. Ce cimetière qui entoure l'église est fermé par de longues arcades, dont les fenêtres donnent sur le lac ⁵⁸. Ce lieu était lugubre : ces

⁵⁷ Ce jour-là, 20 septembre 1820, G. Ozaneaux écrivit à sa mère une lettre triomphante : « Nous nous sommes portés, nous nous portons et nous nous porterons comme des dieux, et même mieux, parce que les dieux se font porter, et que nous nous portons nous-mêmes ». Et un peu plus bas : « Notre équipage est en bon état. On me met dans ce moment un bout de semelle à un soulier ; on m'a blanchi pour la première fois avant-hier à Schwyz ; les sous-pieds de mes guêtres ont résisté à la longueur de la marche, aux rochers, aux neiges et aux glaces du Saint-Gothard et mon chapeau est resté superbe jusqu'ici » (*La Vie à Colmar sous la Restauration*, op. cit., pp. 173-174).

⁵⁸ La situation romantique de ce cimetière de Saint-Léger attirait les touristes : une année auparavant, Rosalie de Constant, qui voyageait en Suisse

tombeaux, les uns fastueux, les autres modestes ; cette solitude ; cette église, sous les voûtes de laquelle retentissaient les chants des enfants et des prêtres, et les accords harmonieux de l'orgue ; ces sentences de mort, ces pensées des grands hommes, ces maximes de l'Écriture tracées par le passant sur les murs, écrites et lues par bien des êtres qui ne sont plus ; cette grande vue inanimée, qu'on découvrait à travers les arcades, et cette pluie qui tombait avec un bruit si monotone dans ces demeures où l'on n'a plus besoin d'abri, tout contribuait à rendre triste, à présenter des idées salutaires, à rappeler qu'un jour, arrivé dans ce port tranquille, je regarderai le monde où j'aurai passé, comme en ce moment, du haut de ces arcades, je contemplais les flots du lac dont j'avais traversé les dangers.

Lucerne, 22 septembre 1820.

La pluie dure toujours, quoique un beau clair de lune, cette nuit, nous ait fait espérer un changement de temps. Nous avons passé une journée assez singulière. C'était une grande fête à Lucerne, la St-Maurice. Nous sommes allés à l'église, où nous avons monté à l'orgue. La cathédrale de Lucerne est d'une belle architecture et d'une noble simplicité ; elle n'est pas surchargée de ce grand nombre d'ornements et de dorures qui déparent les plus beaux monuments de la Suisse. L'orgue est composé de tuyaux dont la longueur et la grosseur surpassent tout ce qu'on trouve ailleurs. C'est une curiosité que viennent voir tous les étrangers. On chantait une messe en musique, dont les accompagnements m'ont singulièrement plu ; quant aux voix, elles étaient beaucoup trop faibles. Cette cérémonie ne m'a rien offert de remarquable, que la simplicité des magistrats suisses, qui assistaient à la messe en manteaux noirs, et le coup d'œil bizarre que présentaient, vues d'en haut, toutes les Lucernoises. Leur costume est très original : une robe fort courte qui ne descend qu'un peu au-dessous du genou ; un bas blanc ; un petit soulier ; un corset long de diverses couleurs, orné par devant d'une espèce de plaque brochée en or ; de grandes collerettes en dentelle qui retombent sur le cou ; des dentelles aussi au bout de leurs manches de chemises bouffantes, qui n'atteignent pas le coude ; un ruban noir en guise de collier, supportant un petit médaillon ; des cheveux bien retirés en arrière, et pendant en deux longues nattes, allongées quelquefois par des rubans ; et par-dessus tout cela, un vaste chapeau de paille absolument plat, posé sur le sommet de la tête, et décoré en dessus, au milieu du rond, de plusieurs touffes de rubans de quatre couleurs, et même de fleurs artificielles. Voilà les Lucernoises. Ce costume est fort élégant quand la femme qui le porte est jeune et jolie ; mais celles



« La Reine de Suisse »

qui ne sont ni l'une ni l'autre font là-dessous bien triste figure. Du haut de l'orgue, je m'amusais beaucoup de voir ces larges plateaux de fleurs et de rubans ; les femmes qui les portaient avaient l'air, dans leur pieuse immobilité, de ces statues de bergère qu'on voit dans les jardins, soutenant des corbeilles de fleurs sur leur tête.

Nous avons été visiter ensuite le monument qu'on élève aux Suisses victimes du Dix-Août. Ce monument n'est pas national ; il est l'ouvrage, comme l'entreprise, d'un particulier, le colonel Pfiffer⁵⁹, qui a eu l'adresse d'y faire souscrire assez de cantons et assez de particuliers pour bâtir une fortune sur la queue de son lion. Mettant à part tout ce qu'on en dit en Suisse, tout ce qu'on en pensera en France, ce monument est d'une étonnante hardiesse, et d'une simplicité sublime. C'est un lion colossal, frappé d'un trait mortel ; il expire, appuyé sur les armes de France qu'il semble protéger jusqu'au dernier soupir ; celles de Suisse sont debout à ses côtés ; une de ses pattes, sans force et abandonnée, tombe et pend en dehors. Ce qu'on admire le plus, c'est

⁵⁹ Karl Pfyffer d'Altishofen (1771-1840).

que ce lion est taillé dans un énorme rocher ; on y a percé une voûte qui sert de niche à l'animal, et peu à peu ses membres se détachent du rocher ; sa tête est finie, ainsi que sa crinière et les deux pattes de devant, et je me suis promené sur ce qui doit être sa queue. Ce monument sera vraiment grandiose ; c'est dommage qu'autour du rocher le site soit mesquin : quelques petits arbres, et une mare qu'on décore du nom de pièce d'eau. C'est dommage aussi que des idées d'intérêt et de vanité, source éternelle de raillerie, viennent se mêler à tout ce qu'inspire l'aspect de cette noble conception.

Nous avons passé la soirée chez celui que nous appelons en riant le roi de Suisse : c'est l'avoyer du canton de Lucerne⁶⁰. Il y a dans la Confédération helvétique trois cantons directeurs : Berne, Lucerne et Zurich. La Diète générale se tient, alternativement, deux ans de suite, dans une de ces villes, et elle est présidée par l'avoyer du canton. Elle est actuellement à Lucerne : ainsi le premier magistrat de Lucerne est le Premier Consul de la Suisse. Ces charges d'avoyer sont électives et renouvelées tous les ans, mais il est rare qu'il y en ait un de changé. L'habitude des affaires du gouvernement fait qu'on laisse toujours le même homme en place : une longue prescription lui assure l'autorité, et de cette manière, cette République helvétique, qui fait tant de bruit, n'est qu'une monarchie cachée sous un manteau noir, monarchie d'autant plus autocratique qu'elle ne se montre pas. C'est la République romaine sous Auguste, en retranchant les légions : il est vrai que c'est retrancher beaucoup à un despote.

Zurich, 23 septembre 1820.

Je voudrais te parler encore de Lucerne : ses environs sont si beaux, si romantiques, qu'il est dur pour un voyageur de la quitter si tôt, et de n'y avoir séjourné qu'avec une pluie continue, sans pouvoir monter à la Righi. Cette montagne, qui attire tant d'étrangers, est à quatre lieues de Lucerne et semble toucher cette ville. On y fait de charmantes excursions : on s'embarque sur le lac jusqu'à Kusknacht, et l'on va passer la nuit au sommet, pour y être au lever du soleil. De là on a la plus belle vue de toute la Suisse, on y découvre quinze lacs, on y voit... que sais-je ? Je n'y ai rien vu, et je m'en suis consolé tant bien que mal en examinant le panorama qu'en a fait Keller⁶¹, et qui en donne bien l'idée, mais avec toute la différence qu'il y a entre du papier peint et la nature. La maudite tempête qui a voulu nous noyer s'est vengée de notre courage, en couvrant de neige toutes les montagnes. Nous regardions tristement la Righi quand les nuages se retiraient un moment, et sa blancheur nous désolait.

⁶⁰ Vinzenz Rüttimann (1769-1844).

⁶¹ Cette œuvre du cartographe et « panoramiste » Heinrich Keller (1778-1862) datait de 1804.

Malheureux que nous sommes ! La pluie nous a forcés de prendre une voiture pour venir à Zurich, et nous avons eu la douleur d'être entraînés dans une bonne calèche, comme deux grands seigneurs. Tu ne riras pas de ma douleur, toi qui connais le plaisir que j'éprouve à voyager à pied, surtout quand tu sauras qu'il n'a pas plu de la journée, et que le temps même s'est quelquefois bien découvert.

Les aspects de la Suisse sont bien changés, et j'avoue que je préfère aux lieux charmants qui m'environnent, les beautés sauvages, les grandes horreurs du Saint-Gothard, et les majestueuses montagnes du lac des Quatre-Cantons. Ici, plus de hautes montagnes, excepté l'Albis, dont je te parlerai tout à l'heure, et qui n'est rien quand on sort des Alpes : les hauteurs diminuent, s'abaissent, s'arrondissent, s'allongent enfin, et ne forment plus que des coteaux couverts de la plus riante verdure, des plus riches productions.

En sortant de Lucerne on fait au moins deux lieues, toujours en montant et en descendant, au milieu d'une belle forêt qui s'ouvre quelquefois pour montrer de grandes prairies toujours couvertes de troupeaux. A gauche, à travers les sapins, les cou-driers, les pins, les chênes, on voit briller les eaux de la Reuss qui, devenue enfin tranquille, après s'être calmée dans le lac, traverse silencieusement une magnifique vallée. Cette vallée apparaît plus loin dans toute son étendue : elle ressemble parfaitement à celle de Montmorency près Paris, mais elle est beaucoup plus grande. On y voit comme à Montmorency de nombreux villages dont les clochers blancs s'enfoncent dans un abîme de verdure, au milieu de groupes d'arbres de toutes les formes et de toutes les nuances. Je ne saurais dire au juste quand on commence à monter l'Albis ; on appelle, je crois, de ce nom, la réunion de plusieurs montagnes qui s'élèvent les unes sur les autres, et forment continuellement, par leur position, des montées, des descentes et des détours. Si tout cela s'appelle l'Albis, c'est une montagne extrêmement longue. Si ce n'est que le dernier sommet que l'on franchit directement, l'Albis n'est rien. Mais ce passage est fort pénible. La pente de la route est aussi rapide que celle du Saint-Gothard, et quoiqu'on soit vite en haut, hommes et chevaux y arrivent très fatigués. D'ailleurs le chemin est mal fait ; il monte droit, ou s'il fait un détour, il le fait si brusquement que les plus grandes précautions sont nécessaires au conducteur. Quand on a vu les Vosges, on connaît l'Albis : c'est une forêt perpétuelle de chênes, de châtaigniers, de sapins, et d'un nombre infini de petits arbustes de toute espèce qui semblent s'être donné rendez-vous jadis dans ce beau lieu pour orner les promenades du bon Gessner : c'est là qu'il composa ses idylles. Je croyais le voir assis auprès d'un chêne, sur le bord d'un petit ruisseau, essuyant son front chauve, et souriant à une idée gracieuse. En ce moment, j'ai vu des moutons, j'ai entendu le chant

d'une bergère, et j'ai détourné les yeux : je craignais en la regardant de ne plus voir mon Gessner.

Que de fois il dut s'arrêter au sommet de l'Albis, et contempler le spectacle ravissant qui se présente là tout à coup ! Le beau lac de Zurich se déploie comme un large ruban, dans sa longueur de douze lieues. Devant soi, un peu sur la gauche, on voit briller à trois lieues l'amas tout blanc des maisons de Zurich. Les deux rives du lac offrent ensuite un aspect différent ; du côté où l'on est, comme les côtes élevées qui le bordent, quoique inférieures à l'Albis, sont cependant assez hautes, elles dérobent les villages qui sont auprès des eaux, et elles font avec la pureté du lac un beau contraste par le vert sombre de leurs sapins. De l'autre côté, on voit de nombreux villages, des maisons de campagne, et toutes les habitations, quoique parsemées, semblent se toucher. La verdure tendre des coteaux est aussi en opposition avec les forêts dont on est environné. A droite, dans de grandes profondeurs, on voit le lac plus obscur se confondre avec les montagnes ; l'œil ne peut déterminer ses rives, et l'on distingue seulement au-dessus, au milieu des nuages, plusieurs sommets couverts de neige, sentinelles avancées de la grande armée des hautes Alpes.

Descendu de l'Albis, on perd longtemps le lac de vue, parce que, le laissant à droite, on le côtoie de loin, par derrière de petites montagnes. Mais il reparaît enfin, et on le suit de près : c'est là qu'on pourrait se croire dans le pays de Vaud, à cause de ce lac, de ces beaux vergers, de ces jolies maisons, et des vignes qui descendent jusque dans les eaux. Mais si le bord opposé n'offre pas les sublimes aspects des montagnes du Chablais, des rochers de Meillerie, en revanche, la contrée est bien plus vaste. Les environs de Zurich sont une immense vallée formée par les molles ondulations d'un très grand nombre de petits coteaux, qui s'unissent doucement, se croisent assez pour varier les aspects d'une manière piquante, et pas assez pour priver de l'ensemble, et s'élèvent insensiblement à droite et à gauche jusqu'à de plus hauts sommets qui ferment la grande vallée par des bois sombres. Toujours on a Zurich devant soi, au bout du lac, et bien loin par delà, on voit jusqu'en Allemagne, on devine le lit du Rhin, on pressent la France.

L'aspect de Zurich est gracieux : située comme Genève, comme Lucerne, cette ville a cependant quelque chose de particulier : toutes ses maisons s'entassent au bord du lac ; tous ses clochers semblent se toucher, et on voit à peine deux ou trois maisons sur le joli coteau au pied duquel elle est bâtie. Il semble qu'un peuple nombreux, cherchant à s'établir quelque part, soit arrivé en masse au sommet de ce coteau, et qu'à la vue de ce beau lac, tous se soient précipités à la fois par une course rapide, se soient pressés, heurtés, et aient disputé à qui serait le plus près des eaux. Deux ou trois seulement sont restés en arrière, d'où ils contemplent les autres, et ceux qui n'ont pas pu trouver place

dans l'enceinte se sont promenés sur les bords du lac, où l'on voit un long cordon d'habitations.

C'est tout ce que j'ai pu remarquer aujourd'hui à Zurich. Quoique cette ville ne soit qu'à huit lieues de Lucerne, partis à huit heures, nous n'y sommes arrivés que vers les six heures. Il est vrai que les chemins sont un peu gâtés par la pluie, et que nous avons dîné au mont Albis.

A demain, je t'embrasse de tout mon cœur.

Zurich, 24 septembre 1820.

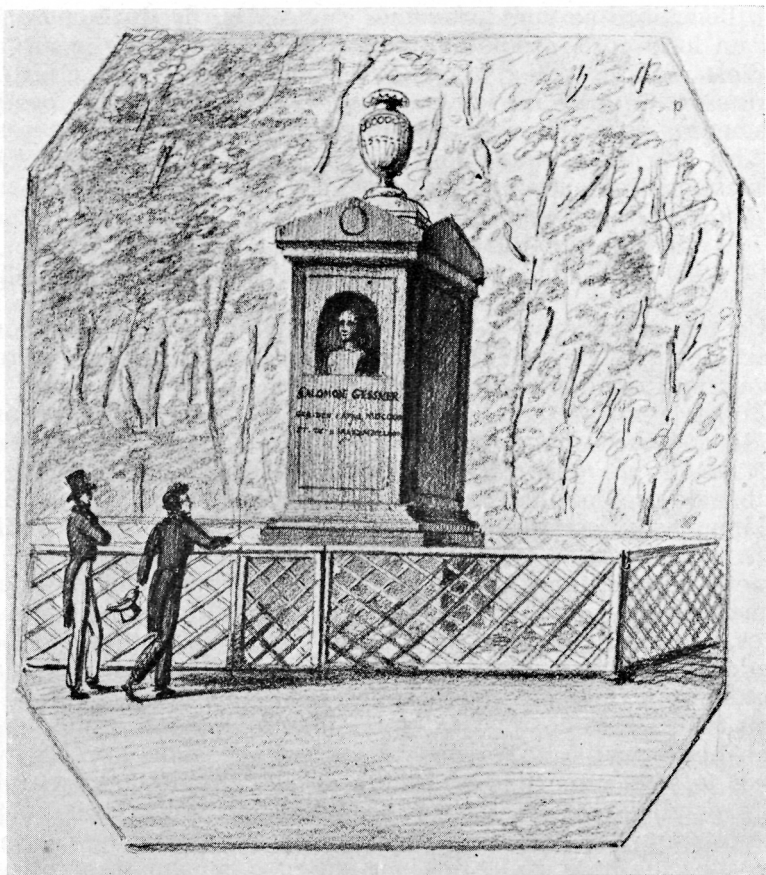
Un temps magnifique nous a permis aujourd'hui de parcourir Zurich et ses promenades, et de jouir de ses magnifiques environs. Je vais te dire ce que j'en sais.

Zurich a environ 10 000 âmes de population, c'est-à-dire presque le double de Lucerne. Cette ville présente un aspect riant : ses maisons en général sont jolies, et malgré un assez grand nombre de rues petites, montantes et tortues, l'ensemble est bien. La Limmat, qui sort du lac, la partage en deux, et coule rapidement. En sortant de la ville, vers le nord, elle reçoit la Sill, qui forme avec elle une jolie presqu'île où l'on a fait une charmante promenade qui, par la variété de ses arbres, les détours de ses allées, compose un beau jardin anglais. C'est là que le beau monde se promène, c'est entre ces deux rivières qu'on va par habitude et par vanité regarder les autres et se faire voir. C'est là, au milieu d'un bosquet, qu'on a élevé à Gessner un monument d'une belle simplicité⁶² ; né à Zurich, il a rendu la ville fière de ses talents ; une de ses phrases est gravée sur le cénotaphe : noble privilège du génie, d'enorgueillir les lieux qu'il habita ! Ce n'est pourtant pas en ce lieu que je voudrais voir Gessner : c'est sous les bois de l'Albis, au milieu d'un site tranquille. Le poète des champs est mal au milieu d'un monde frivole qui bourdonne autour de lui.

Plusieurs autres promenades, toutes dans un très grand genre, embellissent Zurich. Ses fortifications, qui au reste ne peuvent servir qu'à l'agrément, forment en plusieurs endroits des redoutes élevées d'où l'on a une vue admirable. Celle qu'on appelle *le chat* (« die Katz ») est surtout digne d'être remarquée : elle domine toute la ville⁶³. On voit ensuite au nord tous les riches coteaux qui bordent la Limmat, et dans le fond les monts de l'Allemagne. Une quantité considérable de villages, de maisons de campagne animent ce coup d'œil. Au midi, c'est un aspect imposant : le lac se développe dans sa largeur, avec ses rives d'une pente douce,

⁶² Œuvre du sculpteur Alexander Trippel : cf. P. Leemann-Van Elck, *Salomon Gessner, sein Lebensbild*, Zürich, 1930, pp. 130-131.

⁶³ Parmi les promenades de Zurich, le *Manuel du voyageur en Suisse* d'Ebel (4^e éd., Zurich, 1819, p. 438) signale de même « le Katze... bastion très élevé d'où l'on découvre une vue ravissante ».



« Monument élevé à Gessner,
par ses compatriotes, les habitants de Zurich »
(24 septembre 1820)

couvertes, comme celles du Léman, de jolies habitations. A droite et à gauche, des coteaux s'élèvent peu à peu pour former un vaste bassin. Et bien loin devant soi, par-dessus l'Albis, les géants du canton de Glarus montrent leurs têtes blanches, et semblent inspecter toutes les contrées d'alentour. Ce long rideau de sommets informes et neigeux devient tout rose au coucher du soleil, et termine gaiement les grandes masses de verdure qu'ils dominent.

Les églises de Zurich n'offrent rien de remarquable. Ici presque tout le monde est protestant. Mais la bibliothèque demande toute l'attention des amateurs. C'est un grand corps de bâtiment, qui ne forme qu'une salle ; cette salle est divisée en trois étages,

soutenus par des colonnes. Un ordre parfait contribue à la beauté de cet établissement, qui d'ailleurs possède de précieux manuscrits, entre autres une copie des Psaumes de David, en grec, faite dans le VII^e siècle. J'ai vu aussi des lettres d'Henri IV, de Jeanne de Navarre. On possède une colonne milliaire faite sous Trajan, et assez bien conservée. Elle est de la hauteur d'un homme, et porte cette inscription :

IMP. CAESARI
DIVI NERVAE F.
NERVAE TRAJA
NO AVC GERM.
PONT MAX TRIB
POT COS II PP DES
III M P LXXXV

Imperatorī Cæsari, divi Nervæ filio, Nervæ Trajano, Augusto Germanico, pontifici maximo, Tribunitiæ potestatis, consuli iterum, patri patriæ, designato tertium, mille passuum 85.

« A l'empereur César, fils de Nerva, Nerva Trajan, Auguste Germanique (vainqueur des Germains), souverain pontife, revêtu de la puissance tribunitienne, consul pour la deuxième fois, père de la patrie, désigné pour un troisième consulat, etc. » Le reste désigne la distance.

Voilà comme je l'interprète. Je ne suis pas de l'avis du traducteur allemand, qui traduit AVC comme *auctori*, « augmentateur » ; je crois que la barre du G est effacée, l'aspect de la pierre semble le prouver, et que AUG est pour AUGUSTO ; il a traduit aussi fort librement le TRIB. POT.

Il y a encore un autre monument romain : mais je t'ai assez ennuyé de celui-là pour te faire grâce de l'autre ; c'est d'ailleurs la pierre d'un tombeau, élevé par un inconnu à un inconnu.

Une grande curiosité de la bibliothèque de Zurich est un relief de la Suisse qui embrasse depuis le lac de Constance jusqu'à la moitié du canton de Berne en largeur, et en longueur depuis Lindau jusqu'à l'Italie. Ce relief peut avoir quinze pieds dans un sens, et dix dans l'autre. Il est d'une admirable exactitude, et d'un bel effet, pour la hauteur des montagnes, et le coup d'œil des glaciers. On y voit tout l'Oberland, les Grisons et l'Appenzell. Nous y avons recommencé tout notre voyage, depuis le Simplon jusqu'au milieu du lac de Zurich ; il ne va pas jusqu'à cette ville.

Au revoir. Je t'embrasse.

Valdshut, 26 septembre 1820.

Je ne t'ai pas écrit hier soir, j'en étais encore plus incapable qu'à mon retour d'Einsiedlen. Nous sommes partis à pied de Zurich à six heures du matin, pour aller à Schaffausen, et nous ne sommes arrivés en cette ville qu'à huit heures du soir, sans

nous être assis que pour dîner, pendant une heure, à Andelfingen. Le reste du temps, nos jambes nous ont continuellement portés : et l'on appelle cela huit lieues ! Il est vrai que nous nous sommes égarés. Il est vrai aussi que nous nous sommes détournés pour voir la chute du Rhin. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on appelle « lieue » en Suisse, l'espace qu'une voiture allant vite parcourt dans une heure.

Le pays est charmant de Zurich à Schaffouse, sans cesse varié pour la perspective, à cause des nombreux coteaux qui se croisent de tous côtés. Il l'est surtout pour les productions. On se croirait dans les belles contrées de la France. Tantôt on traverse de beaux vergers, tantôt des plaines fertiles, ailleurs une forêt magnifique. Là, une rivière serpente et fuit derrière les collines ; plus loin, un joli village paraît au milieu d'arbres couverts de fruits. Et quand on se retourne, on voit toujours l'horizon fermé par les grandes Alpes et les glaciers de l'Appenzel et de Glarus. En avançant on découvre ceux du canton de Berne, de sorte qu'on a sous les yeux, dans un seul tableau, toutes les grâces et les grandeurs de la Suisse.

C'est à Klotten, à deux lieues de Zurich, que la route se sépare en deux, pour aller à Schaffouse. Celle de gauche passe par Eglisau, sur le Rhin : c'est la plus fréquentée, c'est celle qu'il faut prendre. Nous avons choisi l'autre, et nous nous sommes perdus. Ce n'est qu'après mille indications que nous avons pu retrouver Andelfingen, bourg sur la Thur, à trois lieues de Schaffausen. Il était deux heures quand nous y sommes arrivés.

De là, au milieu des vignes et des bois, toujours montant et descendant, nous avons cherché le Rhin, qui semblait fuir devant nous. Dans le grand nombre de coteaux qu'on aperçoit, nous ne savions au pied desquels placer son cours, et nous écoutions, sachant que la grande cataracte s'entend de fort loin. Mais le bruit du vent dans les bois nous empêchait de rien distinguer parmi les sons monotones qui nous étourdisaient. Enfin le vent a cessé, une petite pluie lui a succédé, et nous avons entendu le bruit des eaux. Nous nous sommes dirigés vers un clocher qui devait être celui de Lauffen, qui l'était en effet, et en peu d'instants, nous avons joui du grand spectacle de la Chute du Rhin.

Ce fleuve, depuis Schaffouse, cesse d'être navigable, parce qu'il coule presque sans profondeur sur des rochers très inégaux. Resserré de plus en plus entre deux montagnes, il arrive avec impétuosité entre Lauffen, sur la rive gauche, et Neühausen, sur la rive droite, et là, tombe subitement de soixante pieds de haut. Rien n'égale la beauté de cette admirable cascade. Ceux qui ne l'ont pas vue n'en peuvent avoir qu'une très imparfaite idée ; les descriptions ne suffisent pas plus que la peinture et le dessin, parce qu'elle n'est vraiment sublime que par le fracas, la violence et l'inconcevable rapidité de ses eaux. Heurté dans sa chute par

deux grands rochers, qui dominent tranquillement tout ce tumulte, le Rhin se jette sur eux, autour d'eux, les accable de tout le poids de ses flots, de toute l'impétuosité de ses forces, les engloutit, pour ainsi dire, dans son écume bondissante, et les rochers sont immobiles. Quelques arbustes, protégés par cette éternelle résistance, semblent insulter du haut de ces rochers aux efforts d'un grand fleuve. On dirait qu'un rempart de rochers semblables fermait tout ce passage, que le fleuve est arrivé et s'est ouvert une route en renversant tous les autres. On ne peut pas s'imaginer que deux restent encore, il semble à chaque instant qu'ils vont crouler et disparaître. Les eaux tombent sur eux avec une telle force qu'elles ne sont plus qu'écume blanche et verte, dont les énormes bouillons se poussent, se pressent, et font voler dans les airs des tourbillons qu'on prend de loin pour des nuages de fumée. On est inondé à une grande distance. Une petite tribune, où l'on descend par un escalier, sur la rive gauche, conduit les curieux au pied même de la cascade ; on n'est qu'à quelques pouces du grand passage des eaux, à l'endroit où elles sont le plus impétueuses. Je ne connais rien que je puisse comparer à cette rapidité : on est tout étourdi en voyant passer sans cesse devant ses yeux, avec le fracas du tonnerre, ces grandes masses qu'on ne sait comment définir ; car ce n'est plus de l'eau, et les flammes roulantes du Tartare des Anciens n'avaient rien de plus gigantesque.

Le soleil se couchait, et ses derniers rayons, tombant sur la cascade, faisaient briller tous ces nuages voltigeant au-dessus d'elle. Nous ne pouvions nous arracher à ce sublime spectacle. Mais nous avions encore une lieue à faire ; nous avons achevé notre route en nous promenant. Le ciel était serein, la lune se levait, nous suivions des coteaux garnis de vignes, couronnés de pommiers, et le bruit de la cataracte retentissait toujours : nous l'avons entendu jusqu'à Schaffouse. Maudite ville ! Nous avons cru ne jamais l'atteindre : nos jambes ne pouvaient plus nous porter, et nous n'apercevions d'autre lumière du côté où nous cherchions Schaffausen, que les sept étoiles de la Grande Ourse, qui nous dirigeait, et nous rappelait le pont du Diable.

Schaffausen n'est pas une laide ville, comme je le disais hier, dans ma fatigue, parce que je ne connaissais, je ne pouvais connaître d'elle que son pavé, qui est détestable. Ce n'est pas non plus une merveille, mais les rues sont alignées, il y a de fort belles maisons, et sa situation est charmante. Elle est tout à fait au bord du Rhin, sur la rive droite, encaissée et dominée de tous côtés par les côtes voisines.

Nous sommes retournés ce matin à la Chute du Rhin pour la copier, mais par l'autre rive du fleuve. De ce côté, la distance est beaucoup moins grande, à cause des détours que fait le chemin de l'autre rive sur les coteaux voisins. Après sa chute, le Rhin forme un grand cercle et creuse la rive, surtout du côté droit.

Une maison, construite au détour, se trouve juste vis-à-vis la cataracte, et les flots très agités viennent se briser contre ses murs. Là, on traverse le fleuve si l'on veut ; un batelier même a abordé, entre les deux grands passages du fleuve, jusqu'au rocher du milieu : je ne crois cependant pas l'entreprise très facile. Le Rhin redevient sur-le-champ navigable, et l'on peut s'embarquer en ce lieu même.

Valdshut est une jolie petite ville du duché de Bade, à huit lieues de Schaffausen. Nous voulions y venir à pied, mais la fatigue d'hier nous a décidés à faire cette route en poste, sur le char à bancs du courrier. Nous avons traversé un beau pays, sur une route bien plate, qui passe toujours droit entre de longs coteaux. On passe à Neukirch ⁶⁴, Lauchingen ⁶⁵, Tiengen, et à un grand nombre de villages qu'on traverse, ou qu'on laisse à droite ou à gauche. C'est une lieue avant Valdshut qu'on se retrouve au bord du Rhin, qui coule majestueusement dans une belle vallée. Demain, je te parlerai des bords de ce fleuve, que j'observerai mieux et plus longtemps qu'aujourd'hui.

Adieu.

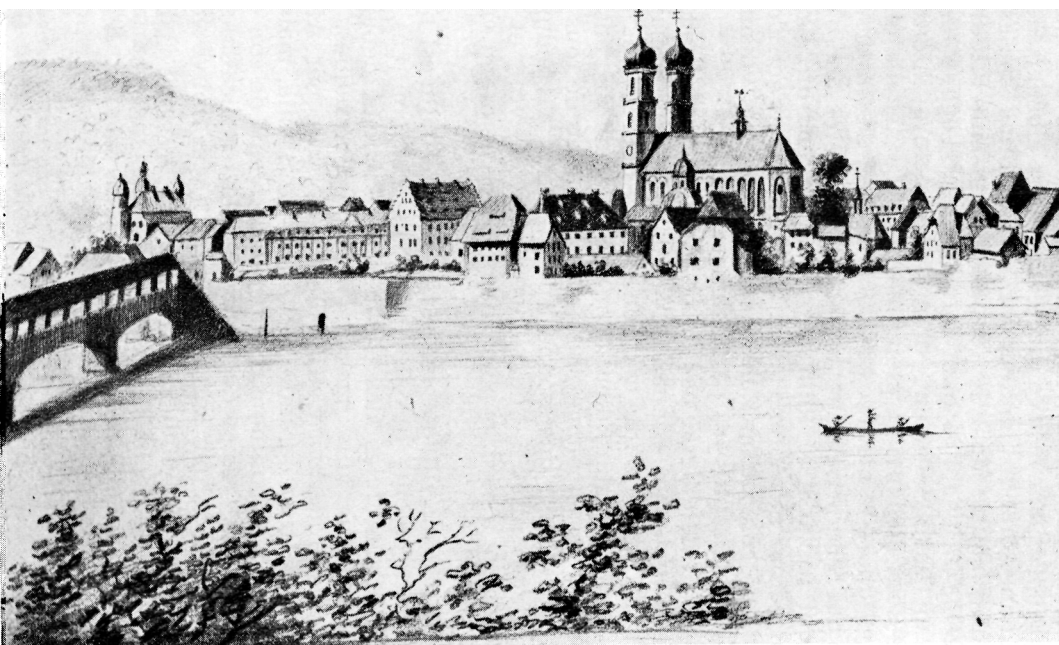
Bâle, 2 octobre 1820.

Nous sommes au dernier pas du voyage : ici finit la Suisse, et voilà ma dernière lettre. Les grandes curiosités ont cessé ; je n'ai plus à te parler que du Rhin, et de Bâle, la plus grande ville que nous ayons vue depuis Genève.

Nous avons quitté Waldshut mercredi dernier, 27 septembre, à sept heures du matin. Nous n'avions que cinq lieues à faire jusqu'à Seckingen, où nous attendait un accueil hospitalier, chez le baron de Landenberg. Cette route n'a été qu'une charmante promenade au bord du Rhin. On nous avait parlé avec admiration des rives de ce fleuve, et l'effet a surpassé notre attente. Il coule lentement, il se promène dans une large vallée, animée par tout ce que la nature peut offrir de plus beau, et le séjour des hommes de plus intéressant. Pas une ville, pas un village, pas une maison qui ne soit dans un site pittoresque. Une nombreuse population, répandue dans la campagne, annonce la fertilité de ces terres et les bienfaits du grand fleuve. A gauche, s'élèvent par une douce pente les coteaux de l'Argovie, couverts de bois ; à droite, les montagnes de la Forêt Noire, avec leurs sapins. L'aspect du Rhin est calme. Il fait quelquefois de longs circuits qui, s'arrondissant largement, dérobent à l'œil la suite de son cours, et le font ressembler à un lac. Seulement à Lauffenbourg, il est resserré et heurté par des rochers, sur lesquels il se précipite avec fracas, et forme différentes petites cascades qu'il faut voir cependant avant la chute de Lauffen pour y trouver quelque

⁶⁴ Neunkirch.

⁶⁵ Lauchingen.



« Seckingen » (30 septembre 1820)

intérêt. Lauffenbourg est une ville séparée en deux par le fleuve, et dont une moitié, la plus petite, est au duché de Bade, l'autre au canton suisse d'Argovie. Elle est néanmoins au nombre des quatre villes qu'on appelle villes forestières à cause de la Forêt Noire : Waldshut, Lauffenbourg, Seckingen et Rhindelf. Cette dernière, à moitié chemin entre Seckingen et Bâle, appartient à la Suisse ; elle est tout entière sur la rive gauche du Rhin.

Seckingen est la mieux située de ces quatre villes. Son paysage est magnifique. Cette ville est petite, mais ses maisons sont bien groupées, sur la rive droite. Les deux clochers de son église sont d'une grande hauteur et d'une forme majestueuse. Là était un chapitre dont le fondateur fut saint Fridolin, dans le V^e siècle. Ce chapitre était fort riche, et l'église en dépendait. C'est un vaste bâtiment, dont l'architecture intérieure et les décors sont brillants et pleins de goût. La nef n'a qu'un défaut, dont on ignore le motif, c'est d'être un peu de travers.

Ce qui rend le paysage de Seckingen intéressant, c'est un beau pont qui traverse le Rhin, large en cet endroit. Là, ce fleuve fait un détour et reprend aussitôt son cours direct, de sorte que, de quelque côté qu'on s'élève sur les hauteurs voisines, on voit le Rhin dans toutes les parties du tableau.

Je ne te détaillerai pas notre séjour à Seckingen. Accueillis comme d'anciennes connaissances dans la plus aimable famille, avec toute la cordialité du bon temps, nous étions dès le soir même comme établis dans la maison depuis dix ans, et quatre jours y ont passé comme une heure au milieu de tous les plaisirs que j'aime. Hier, une bonne voiture nous a conduits pendant quatre lieues jusqu'à Augst, que je désirais voir, et de là nous avons achevé à pied, pendant deux lieues, le grand voyage commencé à pied.

Augst est un village bien plus célèbre qu'il n'est beau. Ce fut la première colonie des Romains dans ces contrées. Peu après la conquête de Jules César, Munatius Plancus, depuis consul à Rome, bâtit une ville dans le pays des Rauragues, et l'appela *Augusta Rauracorum*. Cette ville fut détruite par Attila, et ses habitants allèrent agrandir le village de Basilia, mais le village a conservé dans son nom d'*Augst* le souvenir de son origine. On y voit quelques restes de statues et de fortifications romaines, qui n'ont de beau que leur ancienneté. J'y ai trouvé une médaille de l'empereur Antonin.

A une lieue de Bâle, la route traverse une charmante forêt, à l'issue de laquelle on n'est pas loin de la ville. Il faisait nuit quand nous y sommes arrivés, de sorte que j'ai distingué seulement les deux clochers pointus de la cathédrale.

Bâle est une⁶⁶ belle ville. Ce qu'on appelle la grande ville

⁶⁶ Suivi, dans le manuscrit, du mot *assez*, biffé.

est sur la rive gauche, la petite est sur la droite ; elles sont jointes par un beau pont de bois. Sur la tour qui forme l'entrée de la grande ville au bout du pont, est une tête qui tire la langue à l'Allemagne, en signe d'insulte. La ville s'étend le long du fleuve ; un grand nombre de clochers, de belles maisons, de grandes terrasses, rendent cette vue magnifique. Il faut la contempler du haut de la terrasse de marronniers qui est derrière la cathédrale. Il faut aller voir aussi le jardin de M. Forcard ⁶⁷, ouvert aux étrangers : c'est un jardin anglais où l'on a réuni avec le goût le plus exquis tout ce que le genre a de plus agréable, et tout ce que le pays offre de plus varié dans ses productions.

La cathédrale de Bâle est une fort belle église ; c'est ce que j'ai vu de mieux dans les formes adoptées par les Luthériens. Tous les bancs y sont artistement sculptés. Mais l'ensemble présente un aspect lugubre. L'église est sombre ; les voûtes qui l'entourent et toutes les constructions intérieures sont d'une pierre d'un rouge foncé. Les murs, le pavé de l'église, tout est garni de tombeaux surchargés d'armoiries, de vieilles plaques de marbre noir, d'antiques dorures, de grandes statues chevaleresques. En marchant au milieu de toutes ces vanités détruites, en contemplant cette salle gothique où siégea le Concile de Bâle, ces stalles où s'assirent pendant dix-sept ans ⁶⁸ tous les évêques du XV^e siècle, on ne peut pas s'imaginer que des prières retentissent aujourd'hui sous ces voûtes, et que d'autres que l'étranger curieux viennent encore dans ce séjour de la mort, dans ce monument de vieux souvenirs. Là est le tombeau de l'impératrice Anne, épouse du chef de la maison d'Autriche, Rodolphe de Habsbourg ⁶⁹. En regardant tout le faste de la puissance, je désirais voir le tombeau d'Erasmus, espérant opposer à l'orgueil de la grandeur la modestie du philosophe, la simplicité de la vertu. J'ai souri de pitié en voyant la pierre funéraire du grand homme déshonoré par le fatras des éloges les plus emphatiques ⁷⁰, et je me suis rappelé ces deux épitaphes si belles du cimetière du Père-Lachaise :

Jacques DELILLE

MOLIERE est dans ce tombeau

⁶⁷ Johann Rudolf Forcart-Weiss (1749-1834) possédait une belle demeure au Württemberger Hof (cf. Rudolf Forcart-Bachofen, *Chronik der Familie Forcart in Basel*, Basel, 1910, pp. 32-33 et pl. XVIII-XIX).

⁶⁸ De 1431 à 1448.

⁶⁹ Anna von Hohenberg (1225-1281), épouse de l'empereur Rodolphe I^{er} de Habsbourg, fut en effet ensevelie à Bâle, mais en 1770 sa dépouille avait été transportée à Saint-Blaise dans la Forêt-Noire ; cf. Constant von Wurzbach, *Biographisches Lexikon des Kaiserthums Oesterreich*, t. VI (Wien, 1860), p. 149.

⁷⁰ L'épitaphe du tombeau d'Erasmus compte vingt-cinq lignes. Placée en 1538, elle a succédé à deux autres inscriptions dont la première eût satisfait Ozaneaux puisqu'elle ne comportait que deux mots (cf. Emil Major, *Die Grabstätte des Erasmus*, dans *Gedenkschrift zum 400. Todestage des Erasmus von Rotterdam*, Basel, 1936, pp. 299-315).

A l'aspect de celles-ci, on est près de se prosterner ; à l'aspect de l'autre, on est près de demander un instrument pour briser le marbre qui insulte au génie.

Je me suis hâté de sortir de l'église : après une sottise pareille, je n'y trouvais plus rien de beau. Nous avons parcouru ensuite différents jardins, car il y en a beaucoup à Bâle, mais nous avons commencé par le plus curieux ; les autres, quoique jolis, ne nous ont fait aucun plaisir. Celui de M. Fischer, sur le bord du Rhin, a l'avantage d'une vue magnifique ⁷¹, dont on peut jouir à différents étages habilement ménagés.

Ce qui distingue Bâle de toutes les villes de Suisse, indépendamment de sa grandeur, c'est la régularité, le bon goût de ses bâtiments, et son extrême propreté. On voit qu'elle est en grande partie habitée par de riches négociants. Presque tous possèdent de superbes maisons, probablement très modernes, car on ne bâtissait pas autrefois dans ce goût-là. J'ai remarqué qu'on aime beaucoup le genre italien dans l'architecture, les jardins anglais, et les grandes grilles de fer. Beaucoup de rues sont alignées, presque toutes sont fort longues, parce qu'elles suivent le cours du fleuve. Il y en a cependant d'obscures, de laides, de tortues, de montantes, mais elles sont en petit nombre, et servent comme de passage d'une belle rue à une autre. Le pont a quatorze arches ; les six dernières seulement, du côté de la petite ville, sont soutenues par des piles de pierre.

Bâle a une bibliothèque dont je ne te dirai rien, parce que nous n'avons pas pu y entrer. Quant aux promenades, j'ai vu la plus belle, celle de l'Arsenal, qui n'a rien de merveilleux. C'est une grande place carrée, plantée de tilleuls, et sablée avec des cailloux, entremêlés çà et là de gazons. Je ne conçois guère le plaisir de s'y promener. On est bien plus agréablement sur le rempart, qui est près de là. Entre deux lignes de jeunes tilleuls, on découvre Huningue, Mulhouse et les grandes plaines de l'Alsace. Quand nous y sommes allés, le soleil, caché pour nous derrière un nuage, éclairait au loin l'Alsace et les Vosges, et nous avons eu le bonheur de découvrir parfaitement la montagne nue d'Exheim et le mur blanc de Hohenlandsberg. Là étaient nos souvenirs, et la terre de France était à nos pieds. Nous l'avons saluée, comme le nocher, au retour d'un long voyage, salue le port de la ville natale. C'est alors que nous nous sommes réjouis d'avoir échappé aux neiges du Gothard, et d'avoir fui la tempête sur les rochers de Gersau !

⁷¹ De son côté, le *Manuel du voyageur en Suisse* d'Ebel (4^e éd., Zurich, 1819, pp. 43-44 de la seconde pagination) déclare : « On fera bien de visiter les beaux jardins de M. Forcard... et ceux de M. le conseiller Vischer ». Johann Jakob Vischer (1750-1825) et son frère Peter Vischer (1751-1823) étaient tous deux membres du Petit-Conseil à cette époque, mais il doit plutôt s'agir ici du second, qui était l'heureux propriétaire de la fameuse « Maison Bleue ».

Ici ⁷², je ne puis m'empêcher de jeter un coup d'œil en arrière, d'admirer encore pour la dernière fois le beau pays que nous avons parcouru. Je ne puis m'empêcher de m'y chercher encore un séjour, de me demander quels lieux je choisirais pour y passer ma vie. A présent que l'enthousiasme des premiers moments est passé, et que je compare ces contrées si différentes, je crois être décidé d'une manière irrévocable.

Si j'avais une fortune, non pas brillante, mais qui pût seulement me mettre pour toujours à l'abri du besoin, c'est sur les bords du lac de Genève, entre Rolle et Lausanne, que je voudrais demeurer toujours. C'est le pays dont l'aspect est le plus enchanteur, c'est là qu'on voit réuni dans l'espace dont on est entouré ce que le Créateur a fait de plus gracieux et de plus noble. Le contraste des hautes montagnes qui bordent l'autre rive du lac rend plus délicieux le séjour de cette plage tranquille, presque de niveau avec les eaux. Le sol est riche, les habitants sont bons, une petite maison entourée d'un jardin avec une terrasse sur le lac serait une habitation divine. Là, tout le monde parle français, on pourrait se croire dans sa patrie. On aurait un bateau, assez grand pour contenir la famille et les amis, et de temps en temps, dans une belle journée, la voile nous conduirait à Genève, pour y passer quelques jours, ou à Vevay, pour y lire Rousseau, et chez le Doyen de Montreux, pour lui conter comment nous avons passé la Fourche. Heureux, c'est dans le pays de Vaud que je voudrais vieillir.

Malheureux au contraire, je m'enfuirais au val de Schellenen, dans l'effroyable et majestueuse descente du Saint-Gothard. Là, au milieu du désordre de la nature, au pied des roches entassées, au milieu des sapins aussi vieux qu'elles, j'irais, bravant les aquilons et les neiges, suspendre mon chalet sur d'horribles précipices. Fier de voir sous mes pieds des abîmes de verdure, et la route tracée par les hommes, aussi sauvage que le chamois, aussi inabordable que l'aigle des Alpes, je m'élancerais avec mes chèvres sur la pointe des rocs. Nourri de leur lait, et de l'oiseau que j'aurais abattu, désaltéré par l'eau des torrents, seul et tranquille, je m'endormirais au fracas lointain de la Reuss mugissante ; le tonnerre gronderait au-dessous de ma cabane et je dormirais encore. Et pourquoi ne vivrais-je pas dans ces étonnantes régions ? Tant d'autres les habitent, tant d'autres y sont heureux, sans avoir davantage !

Je n'irais pas au val d'Urseren ; on n'y vit que par les produc-

⁷² De Bâle G. Ozaneaux écrivit à sa mère (2 octobre 1820) : « Nous avons fait 207 lieues depuis notre sortie de Colmar et sur ce nombre nous en avons fait à pied 111, le reste en voiture, à cheval ou en bateau. Il ne nous manquait que d'aller en ballon, car nous avons aussi été à quatre pattes, en grimpant à la cime du Saint-Gothard » (*La Vie à Colmar sous la Restauration*, op. cit., p. 175).

tions étrangères, on n'y voit, comme en haut du Saint-Gothard, que des roches nues et des voyageurs. Je n'irais pas dans ces beaux cantons de la Suisse, où tout respire l'aisance ; je ne voudrais pas que mes enfants vissent tous les autres demander l'aumône au passant sur le seuil paternel. Je n'irais pas dans ces villes républicaines où le despotisme des rangs a consacré les ridicules cérémonies de l'étiquette.

Mais il est encore un pays que je préfère à tous les autres, c'est celui que j'ai nommé partout avec fierté, celui que j'ai contemplé aujourd'hui du haut des remparts de Bâle, celui à qui je vais dire demain :

Salut, joli sol de la France !
Avec transport je te revois :
Loin du pays, un mois d'absence
Est le plus long de tous les mois.

Rien n'est beau comme la patrie :
On respire, on est ranimé
En touchant la terre chérie
Où l'on aime, où l'on est aimé.

A quoi sert de chercher la trace
D'un bien qui n'est pas voyageur ?
A quoi sert de changer de place
Quand on ne peut changer son cœur ?

De ces pays que l'on renomme
On n'est satisfait qu'à demi ;
L'homme seul peut suffire à l'homme ;
Quels lieux sont beaux sans un ami ?

Pas un sourire, une parole,
Dont l'intérêt n'ait la moitié ;
Semblable à l'oiseau qui s'envole,
On passe, et l'on est oublié.

Hélas ! qu'auraient-ils à nous dire ?
On est indifférent pour eux,
Et sur tous les fronts on croit lire :
Restez chez vous pour être heureux.

O France, reçois mon hommage !
De toi nous parlions chaque jour,
Et le plus beau pas du voyage
Fut le premier pas du retour.

Adieu, chalets de l'Helvétie !
Votre bonheur, faux ou réel,
Vaut-il le souris d'une amie,
Vaut-il le baiser maternel ?

Index des noms propres

- Achéron : 105, 141
 Aigle : 109
 Albis : 161-164
 Alembert, d' : 98
 Allaman : 100-102
 Allemagne : 162, 163, 171
 Alpes : 91, 93, 117, 127, 131, 136, 138, 139, 161, 166, 173
 Alsace : 91, 93, 171
 Altdorf : 146
 Amsteg : 142, 146
 Andelfingen : 166
 Andermatt : 129, 133, 135
 Annibal : 117
 Antonin : 170
 Appenzell : 149, 165, 166
 Argovie : 168-169
 Arve : 93
 Attila : 170
 Augst : 170
 Augusta Rauracorum : 170
 Auguste : 160
 Autriche : 171
- Babel, tour de - : 156
 Bade, duché de - : 165, 168-169
 Bâle : 168, 170, 172, 174
 Basilie : 170
 Bernard, moine : 117
 Berne : 160, 165
 Bex : 110
 Biel (VS) : 127
 Bridel, doyen : 108, 109, 129, 173
 Brigue : 121-123, 130
 Brunnen : 146-148
- Catherine II : 98
 César : 165, 170
 Chablais : 91, 104, 162
 Champagne : 101
 Chateaubriand : 156
 Chillon : 108
 Cicéron : 134
 Clarens : 105, 107, 108
 Cologny : 96
 Constance, lac de - : 163
 Coppet : 101
 Corneille : 98
 Coxé, William : 129, 130, 132, 133, 138
- David : 165
 Deisch : 124
 Delille, Jacques : 98, 171
- Dranse : 104
 Du Châtelet, Mme : 98
- Eglisau : 166
 Einsiedeln : 148-150
 Erasme : 171
 Ernen : 127
 Europe : 155
 Exheim : 172
- Ferney : 93, 97-99
 Finges, forêt de - : 120
 Fischer, voir Vischer
 Fluelen : 146
 Forcard : 171, 172
 Forêt-Noire : 170
 Fourche(s), voir Furka
 France : 96, 120, 139, 142, 159, 162, 166, 172, 174
 Franche-Comté : 91
 Fridolin, saint : 170
 Furka : 108, 115, 117, 120-122, 125, 127, 129-134, 173
- Gemmi : 120
 Genève : 91-94, 96, 98-102, 156, 162, 173
 Genève, lac de -, voir Léman
 Gersau : 153-156, 172
 Gessler : 146
 Gessner, Salomon : 110, 161-164
 Gestinen, voir Göschenen
 Giffrisch : 123
 Glaris : 164, 166
 Gletsch : 131
 Glurigen : 127
 Göschenen : 145
 Gothard, voir Saint-Gothard
 Grengiols : 124
 Grisons : 149, 165
 Grutli, voir Rütli
- Habsbourg, Anne de - : 171
 Habsbourg, Rodolphe de - : 171
 Hackenberg : 148, 149, 152
 Helvétie : 140, 174
 Helvétius : 98
 Henri IV : 165
 Hohenflüh : 122
 Hohenlandsberg : 172
 Homère : 99
 Horace : 99, 134
 Hospental : 133, 135, 136
 Huningue : 171

- Italie : 99, 111, 115, 122, 133, 135, 139, 165
 Ithaque : 99
- Julie : 105
 Jura : 91, 93, 100, 105
- Katze, promenade : 163
 Keller, Heinrich : 160
 Kloten : 166
 Küssnacht : 160
- Lachaise, cimetière du Père - : 171
 Landenberg, baron de - : 168
 La Tour-de-Peilz : 108
 Lauchringen : 168
 Lauerz, lac de - : 148, 153
 Laufen : 166, 168
 Laufenburg : 168-170
 Lausanne : 102-105, 108, 173
 Lax : 122, 123, 125-128, 130
 Lekain : 98
 Léman, lac : 91, 94, 100, 101, 103, 104, 109, 164
 Le Tasse : 99
 Leuck, *voir* Loèche
 L'Hôpital, *voir* Hospental
 Limmatt : 163
 Lindau : 165
 Loèche : 117, 119, 120
 Loiche, *voir* Loèche
 Londres : 99
 Lowertz, *voir* Lauerz
 Lucerne : 147, 148, 155-163
 Lucerne, lac de -, *voir* Quatre-Cantons, lac des -
 Lyon : 98, 132
- Marie-Louise : 152
 Marseille : 132
 Martigny : 113
 Meillerie : 105, 106, 108, 162
 Meinrad, moine : 151
 Milan : 99
 Molière : 171
 Môrel : 123
 Montbenon, promenade : 103
 Mont-Blanc : 91, 93, 96, 99
 Mont-Joux : 117
 Montmorency : 161
 Montreux : 108, 129, 173
 Morges : 101, 103, 104
 Mulhouse : 171
 Münster : 127, 129
 Mythen : 148
- Napoléon : 105, 139
 Naters : 122
 Navarre, Jeanne de - : 165
 Necker : 101
- Nerva : 165
 Neunkirch : 168
 Neuhausen : 166
 Newton : 98
 Niederwald : 127
 Nouvelle Héloïse : 105, 113, 128
 Nouvelle-Hollande : 130
 Nyon : 101
- Obergesteln : 127, 129, 130
 Oberland : 155, 165
 Oberwald : 127, 130
 Olympe : 117
 Ourse, Grande - : 142, 167
- Paris : 94, 99, 106, 149, 161
 Pfyffer, colonel : 159
 Pilate, Mont - : 156
 Pissevache : 113
 Plancus, Munatius : 170
 Pont du Diable : 124, 133, 141-145, 167
 Provence : 131
 Prusse : 98
- Quatre-Cantons, lac des - : 146, 148, 153, 156, 161
- Racine : 98, 100, 118
 Rauragues : 170
 Realp : 133, 134
 Reckingen : 127
 Reuss : 133, 135, 136, 138, 140-144, 156, 161, 173
 Rheinfelden : 170
 Rhin : 162, 166-168, 170, 172
 Rhinfelden, *voir* Rheinfelden
 Rhône : 92, 93, 96, 110, 111-113, 114, 118-122, 124, 127, 129-132
 Riddes : 114
 Righi : 149, 156, 160
 Rigiberg, *voir* Righi
 Rolle : 173
 Rome : 170
 Rothenthurm : 152, 153
 Rousseau, J.-J. : 95-98, 104-106, 108, 113, 128, 145
 Russie : 98
 Rütli : 145, 147, 148
 Rüttimann, Vinzenz : 160
- Säckingen : 168-170
 Saint-Bernard, Grand - : 105, 114, 117
 Saint-Gothard : 105, 121, 129, 130, 133, 135-139, 142, 144, 145, 149, 161, 172-174
 Saint-Gothard, hospice : 136-138
 Saint-Maurice : 106, 110-114, 120
 Saint-Pierre-de-Clages : 110, 114
 Saint-Preux : 105
 Sainte-Hélène : 105
 Sandwich, îles : 130

- Savoie : 91, 93
 Schaffhouse : 165-168
 Schiller : 145-147
 Schoellenen : 172
 Schwyz : 145-148, 152, 153
 Seckingen, *voir* Säckingen
 Sedunum : 114
 Sider, *voir* Sierre
 Sierre : 120
 Sihl : 163
 Simplon : 122, 165
 Sion : 110, 114-118, 120, 129
 Sophocle : 99
 Staël, Mme de - : 101
 Suisse : 101, 120, 128, 133, 138, 144,
 146, 147, 152, 156, 158-161, 165, 166,
 168, 170, 173 ; *voir aussi* Helvétie
 Tartare : 142, 167
 Tell, Guillaume : 145-147
 Tessin : 136, 138, 140
 Teufelstein : 145
 Thorwaldsen : 156
 Thur : 166
 Tiengen : 168
 Tourbillon : 115
 Tourtemagne : 120, 121
 Trajan : 165
 Trippel, Alexander : 163
 Turtman, *voir* Tourtemagne
 Ulrichen : 127
 Ulysse : 99
 Unterwald : 145-148, 156
 Unterwassern : 130
 Uri : 136, 142
 Urnerloch : 141
 Urseren : 129, 132-135, 140, 142, 143,
 173
 Valais : 92, 105, 109-112, 114, 117, 119,
 120, 127, 128, 130
 Valais, Bas - : 118
 Valais Haut - : 117, 120, 122
 Valdshut, *voir* Waldshut
 Valère : 115
 Valloria : 115
 Vaud : 91, 92, 94, 100-103, 105-109,
 111, 117, 162, 173
 Verny, Edouard : 92, 125, 130, 135, 140
 Vevey : 104-106, 108, 173
 Viège : 117, 120-122
 Villeneuve : 105, 108, 109
 Virgile : 135
 Vischer : 171
 Voltaire : 93, 98, 99
 Vosges : 161, 171
 Waldshut : 168
 Zoug : 156
 Zumdorft : 133
 Zurich : 160-166
 Zurich, lac de - : 162, 165

Illustrations

Autoportrait, 1815	87
------------------------------	----

Nous donnons ci-après l'inventaire de l'album d'Ozaneaux, avec les légendes autographes qui accompagnent la plupart des dessins. Ceux que nous reproduisons sont signalés par un astérisque ; les chiffres renvoient aux pages de la présente édition.

Vues de Suisse

* Les voyageurs	92
Vue du coteau de Cologny, et du Mont-Blanc, prise au milieu du lac de Genève, 4 septembre 1820	
* Maison de J. J. Rousseau, à Genève, 5 septembre 1820 . . .	95
Avenue du château de Voltaire, à Ferney, 5 septembre 1820	
Vue de Nyon, sur le bord du Lac de Genève, 6 septembre 1820	
Morges, sur le bord du Lac de Genève, 7 septembre	
Vue des rochers de Meillerie, prise sur la terrasse de Vevay, 8 septembre	
* Clarens, 8 septembre	107
Vue du château de Chillon, entre Clarens et Villeneuve, sur le Lac de Genève, 8 septembre	
* Vue de l'entrée du Vallais, prise dans St-Maurice, au bord du Rhône, 9 septembre	112
* Entrée du Vallais prise dans le pays de Vaud, 9 septembre .	111
Vaudoise, Valaisanne, 9 septembre [Esquisse sans légende : Pissevache]	
* Sion, 10 septembre 1820	116
* Vue de Leuch, ou Loiche, dans le Vallais, au dessus du Rhône, 11 septembre 1820	119
* Vue prise dans le haut Vallais, sur le Rhône, entre Brig et Lax, 12 septembre 1820	123
Ils montent le St Gothard, 15 septembre 1820	
Vue de l'hospice, au haut du St Gothard. Ce petit ruisseau est le Tésin, 15 septembre	
* Autre vue de l'hospice du Saint-Gothard, prise du côté de la route de Suisse, 15 septembre	137
Nec plus ultra. Dernière pointe du St Gothard, dessinée sur les lieux, au milieu des neiges, le 15 septembre 1820	
Vue du Pont du Diable dessinée dans un endroit diabolique, le 16 septembre 1820	
[Dessin inachevé sans légende : Andermatt]	
[Dessin inachevé sans légende autographe : Chapelle de Tell]	
* [Dessin inachevé sans légende autographe : Einsiedeln] . . .	150

La tempête sur le Lac de Lucerne, le 19 septembre 1820

Lucernoise. — Jeune fille de Schweitz, et sa mère

* Monument élevé à Gessner, par ses compatriotes, les habitants de Zurich, 24 septembre 1820	164
Chute du Rhin, à Lauffen, près Schaffouse, 26 septembre Seckingen, 29 septembre	
* Seckingen, 30 septembre	169

Scènes du Voyage

* 1 ^{re} scène. La maison de Jean-Jacques Rousseau	97
2 ^e scène. Le voyage à Ferney	
* 3 ^e scène. La Chambre de Voltaire	98
4 ^e scène. Le premier repos	
5 ^e scène. Le premier repas	
* 6 ^e scène. Et il pleure !!! (Allaman, 6 septembre)	102
7 ^e scène. L'éclipse (Lausanne)	
8 ^e scène. L'Anglais à Vevay	
* 9 ^e scène. Le Doyen de Montreux	109
10 ^e scène. Les adieux au Lac	
11 ^e scène. Le grondeur et les savants (Martigny)	
12 ^e scène. L'observateur anglais	115
13 ^e scène. Sion	
14 ^e scène. Le ruisseau	
* 15 ^e scène. La Belle Valaisanne (Turtman)	121
* 16 ^e scène. « Allons, il faut revenir » (sentier de Lax, 12 sep- tembre)	126
* 17 ^e scène. Oberghestelen, au pied de la Fourche	129
18 ^e scène. Le glacier du Rhône, au mont de la Fourche	
* 19 ^e scène. Le capucin de Réalp	134
20 ^e scène. Le morceau de sucre du Tésin (St Gothard)	
21 ^e scène. « Avez-vous du courage ? — Oui. — Suivez-moi au pont du Diable ; j'en viens »	
* 22 ^e scène. C'est là que j'ai dessiné le pont du Diable	143
23 ^e scène. Les poires du Schechen-Thal (Descente du St Gothard)	
24 ^e scène. L'étudiant d'Allemagne (Altdorff)	
25 ^e scène. Le lac des 4 cantons, le port de Brunnen, Schweitz, le Hakenberg	
* 26 ^e scène. Notre-Dame des Hermites	151
* 27 ^e scène. Les honneurs (Roth-Thurn)	153
28 ^e scène. La petite Jeannette (jour de la tempête)	
29 ^e scène. « Vivre loin de ses amours » (Lucerne)	
* 30 ^e scène. Le cimetière de Lucerne	157
31 ^e scène. Les nouvelles de Colmar	
* 32 ^e scène. La Reine de Suisse	159

Table des « Lettres sur la Suisse » (1820)

Introduction	83
Genève, 3 septembre	91
Genève, 5 septembre	93
Allaman, 6 septembre	100
Lausanne, 7 septembre	102
Vevey, 7 septembre	104
Saint-Maurice, 8 septembre	106
Saint-Pierre-de-Clages, 9 septembre	110
Sion, 10 septembre	114
Viège, 11 septembre	117
Lax, 12 septembre	120
Obergesteln, 13 septembre	127
Andermatt, 14 septembre	129
Andermatt, 15 septembre	135
Amsteg, 16 septembre	142
Schwyz, 17 septembre	145
Schwyz, 19 septembre	148
Gersau, 19 septembre	153
Lucerne, 21 septembre	155
Lucerne, 22 septembre	158
Zurich, 23 septembre	160
Zurich, 24 septembre	163
Waldshut, 26 septembre	165
Bâle, 2 octobre	168
Index des noms propres	175
Illustrations	178